This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN JYP1 X

Ital
7516
18

Harvard College Library

BOUGHT WITH MONEY
RECEIVED FROM THE
SALE OF DUPLICATES

NOUVELLES
DE
BANDELLO
TOME I

Tiré à trois cents exemplaires

N° 1.

NOUVELLES
DE
BANDELLO
Dominicain, Évêque d'Agen
(XVIe SIÈCLE)

Traduites en Français pour la première fois

TOME I

PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Rue Bonaparte, no 2
1879

Ital 7516.18
*
HARVARD COLLEGE
APR 24 1922
LIBRARY
Duplicate money
(2 vols)

AVERTISSEMENT

Matteo Bandello n'est pas tout à fait aussi ignoré en France que bien d'autres *Novellieri* Italiens d'une valeur égale ou supérieure à la sienne; il occupe même chez nous un assez bon rang, grace à trois circonstances particulières. Henri II, pour le récompenser de son attachement à notre cause durant les guerres d'Italie, en fit un prélat Français, un Évêque d'Agen; Shakespeare lui emprunta le sujet le plus populaire de ses tragédies, *Roméo et Juliette*, et la critique littéraire,

toujours curieuse des sources d'où ont jailli les chefs-d'œuvre, s'est trouvée ainsi amenée à remettre en lumière celui qui passait pour le premier metteur en scène de ce dramatique sujet; deux écrivains Français du XVIe siècle, Boaistuau et son continuateur Belleforest, popularisèrent Bandello, et c'est par eux que Shakespeare le connut; leurs *Histoires tragiques, extraites de l'Italien de Bandel,* eurent plusieurs éditions consécutives. Voilà ses titres à la notoriété; ils sont pourtant de nature à le faire juger assez inexactement. Évêque, Bandello le fut le moins possible; à peine s'il exerça les fonctions épiscopales, s'étant empressé de déléguer ses pouvoirs à un collègue, afin de rester homme du monde, de vaquer à ses études favorites et de recueillir ses Nouvelles, dont il comptait se prévaloir auprès de la postérité bien plus que de la qualité de prélat; le sujet de *Roméo et Juliette* ne lui appartient pas absolument : il l'avait trouvé chez un autre conteur, Luigi da Porto, et se l'était approprié en lui donnant des formes nouvelles, une plus grande délicatesse dans la mise en scène, en en fai-

sant un récit mieux lié, mérites qui sont grands assurément, mais qui ne peuvent faire oublier le premier inventeur; enfin, les *Histoires tragiques* de Boaistuau et de Belleforest sont leur œuvre personnelle à peu près autant que celle de Bandello, et le Privilège qui leur conférait le droit de publier ces Histoires était parfaitement dans le vrai en constatant qu'elles sont « traduites et enrichies *outre l'invention de l'auteur* ». Il y a, en effet, dans leur recueil, beaucoup trop de *richesses* qui leur sont propres. Non contents de bouleverser tout l'ordre des Nouvelles, afin de justifier leur titre en accordant la préférence aux plus tragiques, de retrancher les Dédicaces, qui donnent à chacune d'elles son cadre particulier, de ne respecter ni le style ni la manière de l'auteur, c'est-à-dire ce qui constitue sa personnalité littéraire, ils ont fréquemment modifié ses récits, altéré les circonstances, imaginé d'autres dénouements et intercalé partout des réflexions, des souvenirs de l'histoire Grecque et Romaine, des harangues, des lettres, des sonnets, des romances dont le texte n'offre pas la moindre trace.

Une chose frappe pourtant dans ce fatras et lui valut, il y a trois cents ans, une foule de lecteurs : c'est l'étonnante diversité et l'intérêt de ces Nouvelles, qui offrent pour la plupart les péripéties, les développements de caractère et de passion des romans modernes. En les accommodant au goût du jour, par de désastreuses amplifications, la prétendue traduction Française n'a pu entièrement leur enlever ce qui en constitue le nerf et l'attrait principal. Depuis Boccace, personne n'avait rassemblé un tel nombre de récits, de genres si variés, d'un accent si vrai, et tous de nature à piquer la curiosité, à exciter l'émotion. A ces mérites, qui sont ceux du fond, il faut joindre ceux de la forme, entièrement annulés par Belleforest, mais très-réels dans le texte original, bien que Bandello se défende d'être un styliste et allègue qu'en qualité de Lombard il peut lui arriver d'écorcher la pure langue Florentine. Quoi qu'il en dise, c'est un écrivain du genre fleuri, habile à tout exprimer, et fort élégamment, à l'aide de métaphores ingénieuses, ne dédaignant pas le mot pour rire, et enjolivant jusqu'aux situa-

tions les plus brutales. S'il est parfois incorrect (il en demande l'absolution, croyons-le sur parole), ce n'est pas impuissance de mieux faire, c'est plutôt crainte que sa prose ne sente l'huile; il écrit comme il aurait conté dans un cercle de galants seigneurs et de jolies femmes, sachant très-bien qu'on lui pardonnera une tournure familière, une répétition, s'il relève ces négligences par un trait délicat, une finesse de causeur, un mot piquant.

Pour restituer à ces Nouvelles leur véritable caractère, il ne suffisait pas de les traduire plus exactement qu'au XVIe siècle, il fallait encore leur rendre le cadre dans lequel l'auteur les avait placées. Bayle, en excusant Boaistuau et Belleforest de leur mauvais style, déclarait ne pouvoir leur pardonner d'avoir ajouté, retranché, modifié mille choses, et surtout d'avoir supprimé les Dédicaces; elles font partie intégrante du récit et n'en peuvent être distraites sans amoindrir l'intérêt. « Les Épîtres qui précèdent les Nouvelles, et qui leur servent d'introduction ou de commentaire, nous font connaître », dit Ginguené, « l'origine,

l'occasion, les circonstances, les témoins de l'événement, et même le but, toujours moral, que le conteur se propose; quelquefois on y trouve un tableau des opinions, des mœurs du temps auquel se rapporte le sujet de la Nouvelle, ce qui la rend encore plus vraisemblable et plus intéressante. C'est ainsi qu'il trace à Lancino Curzio et à Bartolomeo Ferraro, philosophe et poëte, le tableau le plus vrai et le plus affligeant des vices dominants des femmes et des hommes de son temps. Il nous parle des erreurs des Protestants, mais sans taire les vices des Catholiques, et surtout des ecclésiastiques, qui les ont occasionnées. Il cherche encore à rétablir le véritable caractère politique ou littéraire de certains personnages que l'histoire ou la tradition vulgaire avaient altéré. » (*Histoire littéraire d'Italie*, tome VIII.)

Depuis Boccace, les Conteurs se mettaient presque tous l'esprit à la torture pour relier entre eux leurs récits, les encadrer dans une fiction agréable qui leur donnât en outre quelque vraisemblance. Mais il était difficile de surpasser, ou même d'égaler cette poéti-

que mise en scène du *Décaméron*, dont les contrastes produisent un effet si puissant; le mieux qu'on imagina, ce fut de l'imiter. Ser Giovanni Fiorentino, Mariconda, Parabosco se contentèrent de diviser leurs histoires par séries, qu'ils appelèrent des Journées, comme Boccace; en une seule Journée, bien remplie, Firenzuola fit tenir toutes sortes de dissertations amoureuses et une dizaine d'agréables Nouvelles; Grazzini, plus connu sous le nom de Lasca, imagina une suite de Soupers (*Cene*) où chaque convive tient le dé à son tour; chez Strapparola ce sont des Nuits, ou plus exactement des Veillées; le prétexte des *Cent Nouvelles* de Giraldi, c'est la retraite à Marseille d'un certain nombre de réfugiés du sac de Rome, qui trompent les ennuis de l'exil par d'amusantes causeries; Erizzo, dans ses *Six Journées*, nous présente une petite société d'étudiants de Padoue s'exerçant, sur des sujets d'histoire ancienne et moderne, à l'art de la parole. Aucune de ces fictions n'a d'intérêt, et Sacchetti avait été peut-être mieux avisé en s'en passant. Bandello ne voulut pas suivre la route commune; en

faisant précéder chacune de ses Nouvelles d'une dédicace, il leur donnait à toutes un cadre particulier, ce qui est assez ingénieux, et, par la même occasion, se disculpait à l'avance du reproche qu'on pourrait lui faire de traiter des sujets déjà mis en œuvre par d'autres. Ce n'est jamais lui qui raconte; il n'a l'air que de servir de secrétaire aux personnages qu'il désigne dans les Épîtres dédicatoires et de la bouche desquels il tient les détails, qu'il s'est borné, nous dit-il, à coucher sur le papier. Sa première Nouvelle, les *Noces sanglantes* (nous lui conservons ce titre, qui lui a été donné dans la présente traduction), se trouve presque mot pour mot dans Machiavel (*Istorie Fiorentine, lib. II*, 2 et 3); mais Bandello déclare l'avoir entendu raconter à l'Alamanni, qui peut-être la tenait de Machiavel; Luigi da Porto a le premier traité le sujet de *Roméo et Juliette,* mais Bandello nous le donne comme un récit que fit da Porto lui-même, en sa présence, aux bains de Caldiero; et ainsi des autres. Ces questions de priorité entre Conteurs n'ont, d'ailleurs, pas grand intérêt; un sujet maintes fois traité appar-

tient, en définitive, à celui qui en a tiré le meilleur parti, et il convient de réserver l'accusation de plagiat aux véritables faits de piraterie, comme lorsque Brevio, un autre Évêque, s'appropriait, sans y changer un mot, le *Belphégor* de Machiavel et l'insérait dans ses œuvres. Bandello, qui emprunte beaucoup aux uns et aux autres, y met toujours du sien, et quelquefois d'une façon assez amusante; ainsi, en reprenant un vieux fabliau Français, les *Deux Changeurs* (Legrand d'Aussy, tome IV), pour en tirer sa III• Nouvelle, il intervertit très-judicieusement l'ordre des deux historiettes qui la composent, de façon à présenter le mauvais tour joué par Pompeio à Eleonora comme une revanche, tandis que le Changeur du fabliau, bafouant sa maîtresse sans provocation aucune, est assez odieux. Il ne se contente pas de cela, il nous fait sourire avec les précautions qu'il prend de ne pas désigner la ville où la scène se passe, de cacher les noms des personnages, parce que, dit-il, s'expliquer plus au clair ce serait vouloir mettre l'épée à la main à nombre de ses amis. Les héros de l'aventure, si tou-

tefois elle n'est pas tout à fait imaginaire, étaient morts depuis deux ou trois cents ans; mais le moyen de ne pas ajouter une foi entière à un homme si prudent et si scrupuleux!

Un autre reproche, qui lui a été adressé avec tout autant de raison que celui de plagiat, c'est d'avoir une sorte de préférence pour les contes licencieux; ses deux anciens imitateurs Français, qui ne voyaient chez lui qu'aventures tragiques, se seraient donc bien trompés! Apostolo Zeno va jusqu'à dire que « la liberté des tableaux, et même des expressions, dans ses Nouvelles, ne fait honneur ni au Religieux qui les a écrites, ni à l'Évêque qui les a publiées; » Corniani le vilipende en qualité d'apologiste des passions : Bandello se contente d'en être le peintre, un peintre d'un coloris souvent vigoureux, et c'est abuser de la plaisanterie que de lui reprocher de chercher l'émotion et l'intérêt là précisément où il a chance de les rencontrer, dans les passions. Les trois Vertus théologales sont de charmantes personnes, capables d'inspirer d'excellentes homélies, mais on n'en a que faire à moins

qu'on ne rédige les Vies des Saints; tant qu'il y aura au monde des poètes, des conteurs et des romanciers, ils s'adresseront de préférence aux sept Péchés capitaux : voilà les Saints de leur calendrier (1).

(1) *Note de l'Éditeur.* — Cette traduction des Nouvelles de Bandello est l'œuvre d'une personne qui désire rester anonyme; elle a été seulement revue et légèrement retouchée par M. Alcide Bonneau, traducteur des *Nouvelles* de Sacchetti, et notre coopérateur le plus assidu depuis trois ans. L'*Avertissement* qui précède a été écrit par M. Bonneau.

VIE

DE

MATTEO BANDELLO

ÉCRITE PAR LE

COMTE GIAMMARIA MAZZUCHELLI

ATTEO Bandello, Dominicain, célèbre auteur de Nouvelles, naquit à Castelnuovo, dans le pays de Tortone; il florissait au commencement du XVIe siècle et vécut jusque vers 1560. Il avait pour oncle ce Père Vihcenzio Bandello, trente-sixième général de l'Ordre des Dominicains, élu en 1501 et mort en 1506. On

sait que notre Matteo alla jeune encore à Rome : il semble donc très-vraisemblable qu'il s'y rendit soit à cause de son oncle, soit même sur sa demande, et qu'il fut ainsi amené à revêtir l'habit des Frères Prêcheurs. Il entra au couvent de Santa-Maria delle Grazie à Milan, mais il paraît avoir voyagé beaucoup et séjourné dans la plupart des villes d'Italie, surtout en Lombardie, et même en dehors de la Péninsule. Il était présent, nous le savons, au décès de son oncle, mort en 1506 au couvent d'Altomonte, en Calabre, et il eut la charge, à lui donnée par le défunt, de faire transporter et enterrer le corps à Naples dans l'église de San-Domenico; il n'est donc pas invraisemblable qu'il ait suivi son oncle dans ses longs voyages à travers l'Italie, en France, en Espagne et en Allemagne, pour visiter les couvents de son Ordre. Mais il semble que Matteo habita surtout Mantoue et ses environs, où il contracta et entretint une liaison d'amitié avec Jules-César Scaliger, et où il fut le précepteur de la célèbre Lucrezia Gonzaga; elle recon-

naît dans une de ses lettres qu'il lui traduisit Euripide et qu'à Castel Giuffrè, dans le pays de Mantoue, il lui insinua dans le cœur de sages préceptes. C'est là qu'il jouit longtemps de la bienveillance et des faveurs de Pirro Gonzaga et de Camilla Bentivoglia, père et mère de Lucrèce. Il était non-seulement instruit, l'ami des lettrés et des gens les plus illustres de son époque, mais encore habile et adroit en politique, et dans les affaires séculières. Aussi plusieurs princes et grands seigneurs l'employèrent-ils dans quelques-unes de leurs négociations. Il eut ainsi l'occasion d'amasser, pour ses travaux, bon nombre de dissertations, de notices historiques et littéraires; il y en eut beaucoup qui lui servirent pour composer ses Nouvelles; mais une catastrophe vint interrompre ses travaux. C'était vers 1525 : la guerre sévissait entre les Espagnols et les Français, et il suivait, ainsi que son père, le parti Français. Les Espagnols s'emparèrent de Milan, brûlèrent sa maison paternelle, confisquèrent ses biens et mi-

rent au pillage la chambre où il avait ses manuscrits ; il trouva cependant moyen de changer de costume, d'abandonner Milan, et il fut obligé d'errer de côté et d'autre, de ville en ville, comme un fugitif, pour sauver sa vie. Il finit par revenir à Milan ; il y trouva ses travaux littéraires mis à mal de la belle façon, et peut-être jugea-t-il alors à propos, ennuyé qu'il était de ses malheurs et de ceux de sa patrie, de conserver l'habit qui lui avait servi de déguisement dans sa fuite. Il vint à la cour de Cesare Fregoso, autrefois général des Vénitiens, et de Costanza Rangoni, sa femme ; il se retira en France avec eux et il demeura quelque temps dans leur château de Bassen près d'Agen, en Aquitaine, où il payait en éloges et en prédictions favorables leur hospitalité. Il rentra là en possession d'une partie de ses manuscrits qu'un de ses amis avait pu tirer des mains des Espagnols ; des amis à qui il en avait autrefois adressé d'autres les lui renvoyèrent, et il s'occupa tranquillement de les réunir et de les perfection-

ner. A cette époque, Cesare Fregoso, qui se rendait à Venise comme ambassadeur du roi François Ier, fut tué pendant le voyage par ordre du marquis del Vasto, gouverneur de Milan, le 2 Juillet 1541, et le Bandello se vit privé de son principal appui. Peu de temps après, le roi Henri II, successeur de François Ier, voulant récompenser la maison de Fregoso, nomma notre Matteo à l'évêché d'Agen, qu'avait laissé vacant la mort de Jean de Lorraine, arrivée le 10 mai 1550; la moitié du revenu de cet évêché était réservée à Ettore Fregoso, fils de Cesare; le souverain pontife Jules III approuva ces arrangements, et notre Bandello fut sacré évêque d'Agen le 1er Septembre 1550. Il laissa le gouvernement de son évêché à Giovanni Valerio, évêque de Grasse, et ne s'occupa que de travaux et de compositions littéraires. On ne sait pas quand il mourut, mais, si nous voulons ajouter foi à ce que disent les frères de Sainte-Marthe, il était encore vivant en 1561. Il eut pour successeur Giano Fregoso, autre

fils de Cesare, mort, à ce qu'il semble, en 1586. Il a composé les œuvres suivantes :

I. *Titi Romani Ægesippique Atheniensis amicorum historia in Latinum versa per F. Matthæum Bandellum Castronovensem Ord. Predicator., nominatim dicata clarissimo adolescenti Philippo Saulo Genuensi, Juris Cæsarei atque Pontificii alumno, ex ædibus Gratiarum Idib. Sept.* MDVIII. *Mediolani apud Gottardum Pontium, 1509, in-8°.* C'est la fameuse Nouvelle de *Tito e Gisippo*, de Boccace, insérée dans son *Décaméron*, Nouvelle VIII de la Xe Journée, et traduite en Latin par le Bandello. Vossius s'est étrangement trompé en disant que cette traduction fut faite en langue vulgaire par Matteo, et Bayle, sur la foi de Vossius, a reproché à Moréri d'avoir oublié cette particularité dans son *Grand Dictionnaire*. Peut-être Vossius a-t-il été induit en erreur par Antoine de Sienne et par Possevin, qui furent copiés par Ghilini et qui ignoraient que la version originale de cette nouvelle se trouve

dans Boccace ; peut-être aussi la substitution faite par le Bandello du nom Latin d'Ægesippus au nom Italien de Gisippo les a-t-elle empêchés de s'apercevoir de l'identité des sujets. L'étourderie du Fontanini n'est pas moindre : il a écrit que le Bandello a mis en langue vulgaire l'Hégésippe Latin de Saint Ambroise ; cette phrase renferme trois erreurs : la première consiste à dire que la traduction fut faite en langue vulgaire, tandis qu'elle a été faite réellement de la langue vulgaire en Latin ; la seconde est de croire qu'il s'agit ici d'Hégésippe, écrivain Grec ; et la troisième est de prétendre que le Bandello l'a traduit du Latin de Saint Ambroise, tandis qu'on ne sait pas que Saint Ambroise ait jamais traduit en Latin le Grec Hégésippe. Ces fausses allégations du Fontanini ont été aveuglément reproduites dans la *Biblioteca de' Volgarizzatori.*

II. *Canti XI* (en vers de huit pieds) *composti dal Bandello, delle lodi della Sig. Lucrezia Gonzaga di Gazuolo*, *e del vero amore, col Tempio di pudicizia*,

e con altre cose per dentro poeticamente descritte. Le Tre Parche da esso Bandello cantate (en trois chapitres) *nella natività del Sig. Giano, primogenito del Sig. Cesare Fregoso e della Sig. Costanza Rangona sua consorte*, in-8°, sans indication du lieu ni de l'année de l'impression. Il en existe une autre édition, à la fin de laquelle on lit : *Si stampavano in Guienna, ne la Città di Agen, per Antonio Reboglio, del Mese di Marzo del 1545*, in-8°. Il y a à la fin un sonnet du Bandello et une épigramme de Girolamo Fracastoro *in Bandelli Parcas, ad Janum Cæsaris Fregosi filium*, et au commencement se trouve une épigramme de Jules-César Scaliger *in Bandelli amores pro D. Heroina Lucretia Gonzaga Pyrri filia*. En tête des *Tre Parche* on lit une lettre du Bandello au comte Guido Rangone, datée *di Verona, 15 Gennajo 1531*. Ces éditions sont toutes les deux très-rares.

III. *Le Novelle del Bandello. In Lucca, presso il Busdrago, 1554*, trois tomes in-4°. *Tomo IV, in Lione, per Alessan-*

dro Marsilj, 1573, in-8; *e poi corrette da Ascanio Centorio degli Ortensj* (qui a mis en tête de chaque Nouvelle une morale), *in Milano, per Gio. Antonio degli Antonj, 1560,* trois tomes in-8°. De nouveau *corrette da Alfonso Ulloa, in Venezia, per Camillo Franceschini, 1566,* in-4°, et, en dernier lieu, *in Londra, presso l'Harding, 1740,* quatre tomes in-4°. Cette réimpression a été faite d'après l'édition de Lucques, qui est la plus complète et la plus estimée de toutes, mais il faut y joindre le tome IV, imprimé à Lyon en 1573, dans lequel on trouve sous le n° XXVII la Nouvelle de Simone Turchi; cette Nouvelle, sur les instances des parents, avait été enlevée de l'édition de Lucques, comme il est dit à la page 151 ; cet ensemble est très-rare et difficile à réunir ; il est surtout difficile de trouver le tome IV imprimé à Lyon.

On a de ces Nouvelles une traduction en prose Française, faite par Pierre Boaistuau, qui n'a traduit que les six premières, et par François de Belleforest,

qui a traduit le reste, mais avec peu d'exactitude. Cette traduction a été imprimée à Paris et à Anvers, en 1567 et 1568, 7 tomes in-8°; puis à Lyon, chez Jérôme Farina, en 1578, 4 tomes in-16; puis à Paris en 1579, également en 7 tomes in-16; à Paris, 1582, in-16, et à Turin, par César Farina, 1570 et 1582, in-16; à Lyon en 1591 et 1596, 7 tomes in-16; enfin à Roanne, 1603, 8 tomes in-16.

Ce sont de courts récits d'événements curieux, traités dans le genre des Nouvelles de Boccace. Chaque volume en contient un bon nombre et elles sont toutes précédées d'une Épître dédicatoire que le Bandello adresse à ses amis. Dans ces Épitres, qui ont été omises dans les réimpressions faites en 1560 et 1566, il raconte le plus souvent quand et comment les événements dont il va faire le récit et qu'il donne pour authentiques sont parvenus à sa connaissance. Le style en est étudié et soigné, quoiqu'il se soit trouvé des gens pour dire le contraire; il ne peut cependant pas être comparé à celui de Boccace. En revanche un grand

nombre de ces Nouvelles étalent autant de licence que celles de Boccace, toutes les fois qu'il y est question d'amour ; le Bandello n'a pas mérité en cette circonstance les éloges des gens sages qui, au contraire, se sont étonnés de voir un Religieux, un Régulier, Évêque par-dessus le marché, écrire et publier des récits si impurs, si profanes. Les pères Quetif et Echard eux-mêmes, parlant de lui et obligés de rappeler ses Nouvelles, n'ont pas pu dissimuler complètement leur confusion en disant que *puderet referre (hæc opera) ut virum Religiosum minime decentia, nisi manibus omnium versarentur.* Il y a cependant deux choses que nous voulons faire observer ici, non pas pour décharger complètement le Bandello, mais pour amoindrir sa faute : la première, c'est qu'autant qu'on en peut juger par les Épîtres dédicatoires qui les précèdent, ces Nouvelles ont été écrites par lui très-longtemps avant qu'il fût Évêque et qu'il allât en France ; la seconde, c'est que, bien que les trois premiers volumes des Nouvelles aient été impri-

més pendant qu'il était Évêque, son nom, ni moins encore sa dignité n'ont jamais été inscrits sur le titre ni ailleurs. On y a mis seulement son nom de famille, ainsi : *Le Novelle del Bandello*, et en tête des Épîtres dédicatoires on lit uniquement : *Il Bandello*. Cette circonstance a donné à quelques personnes lieu de douter que notre Matteo fût le véritable auteur des Nouvelles. On a prétendu que leur auteur est non pas lui, mais un certain Giovanni Bandello, de Lucques. Cette opinion est, à notre avis, sans fondement et ne se tient pas debout en présence des raisons qu'on peut lui opposer. Six des Nouvelles du Bandello se trouvent dans le VIIe volume du *Novelliero Italiano, in Venezia, presso Giovan Battista Pasquali*, 1754, in-8°.

IV. Il a composé beaucoup d'autres ouvrages qui n'ont jamais été imprimés, à notre connaissance. Leandro Alberti nous a laissé des notes sur quelques-uns d'entre eux. Cet Alberti, après avoir appelé Matteo *virum in scribendo flo-*

ridum, clarum, nitidum, emunctum et accuratum, cujus insignes dotes si narrare voluero, me potius tempus deficeret, continue en ces termes : *Ejus scripta totum illum effingunt, videlicet* Ægysippus *suus Latinus, quem aliquando vernaculum Latine et erudite loqui fecerat; Orationes diversæ et imprimis illa per eum habita coram Senatu Populoque Firmano, anno Domini MDXIII, pro gratiarum actionibus pro Synodo nostra, in qua origo, et res gestæ Firmanæ civitatis tam opulente, tam ample ac eleganter continentur, ut a Firmanis exemplum continuo in Archivis Urbis pro æterna memoria reponeretur; et Carmina vernacule composita, ut Franciscum Petrarchum protinus revixisse omnes testari ac affirmare possent. Missa facio cætera Opera, ut quorumdam illustrium virorum ex Plutarcho Vitas brevi Epitomate complexas, et Vitam patrui sui Vincentii Bandelli ac nonnullorum virorum insignium, etc.* Une de ces Vies est peut-être celle de Gio. Battista Cattaneo, mort de la peste en 1504,

dont le Pio a fait mention. Nous savons encore que l'on conserve un recueil de ses Rimes à la Bibliothèque royale de Turin, dans le manuscrit marqué (parmi les Italiens) du numéro CXXXVI, K I, 33 ; on y trouve notamment une de ses Canzones intitulée : *Delle divine doti di Madama di Margharita di Franza, figliuola del Cristianissimo Re Francesco* I. Quelques-unes de ses Poésies sont imprimées parmi celles *di diversi in lode di D. Lucrezia Gonzaga, etc., in Bologna per Gio. Rossi*, 1565, in-4°. Un sonnet de lui, extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque Riccardiana, de Florence, marqué O, IV, a été publié par l'éminent docteur Gio. Lami, à la page 57 de son Catalogue des Manuscrits de ladite Bibliothèque. Son *Discours au Sénat et au peuple de Fermo*, dont il a été ci-dessus parlé, était conservé manuscrit dans les Archives de cette ville à l'époque du Ghilini, qui en fait mention. Le même Leandro Alberti parle ailleurs d'un Discours qu'il prononça à la louange de Francesco Gonzaga, marquis de Mantoue,

le jour de son anniversaire, en présence de Federigo, son fils, et de toute la ville. Les Actes du Chapitre général de son Ordre, tenu à Valladolid en 1525, font mention d'un *Officium de B. Lazaro*, composé par lui. Le Bandello parle lui-même d'un *Gran Vocabolario Latino raccolto da tutti li migliori Scrittori*, qu'il avait composé et qui périt dans le pillage de Milan dont il a été parlé plus haut. Enfin, parmi les manuscrits qui appartenaient à Christine, Reine de Suède, et qui sont aujourd'hui à la Bibliothèque du Vatican, il s'en trouve sous le n° 1764 un qui porte ce titre : *L'Etica di Bandello, a Margherita Regina di Francia.*

A TRÈS-HAUT ET TRÈS-ILLUSTRE SIGNOR,

MESSIRE

ALBERIGO CIBO MALASPINA

MARQUIS DE MASSA

Son très-humble serviteur

Je me suis souvent demandé, Illustre Signor, quelle serait pour moi la faute la plus grave, ou de ne pas découvrir à Votre Seigneurie, autant qu'il est en moi, l'affection que je vous porte depuis si longtemps pour les éminentes qualités dont vous avez été doté du ciel, ou bien, en la rendant publique, d'encourir le reproche de présomption, de témérité, si, sans avoir égard à la hauteur de votre rang et à l'infimité

du mien, j'osais vouloir attirer sur mon humble nom la sublimité de votre noble esprit, tout entier occupé de hautes et généreuses pensées. Mais l'universel témoignage de tous ceux qui ont conversé avec vous m'enhardit ; votre courtoisie est telle, qu'en cela peu de gens vous égalent, personne ne vous dépasse, et, sans parler de toutes vos autres qualités rares, elle suffirait à rendre vos obligés la plupart des hommes ; pourquoi donc alors hésiterais-je à vous déclarer de mon mieux (encore bien que je ne le puisse faire comme je voudrais et comme il conviendrait), cette inclination de mon âme pour ce qu'il y a en vous de si élevé ? Seraient-elles trop légères, les raisons qui m'invitent, qui me poussent à le faire ? Il me suffit de penser à votre illustre nom pour qu'aussitôt se présentent à mon esprit toutes vos grandes et excellentes vertus, si bien que rien qu'à les énumérer, sans prétendre les célébrer, je craindrais d'encourir le reproche d'adulation de la part de ceux aux oreilles desquels le

bruit n'en est pas encore parvenu; ceux au contraire qui les connaissent me tiendraient pour un homme peu judicieux, puisque, faute de les exalter suffisamment, ces vertus, je diminuerais votre gloire, en pensant l'augmenter.

Mais je ne puis vous le cacher, ce sont elles qui me poussent à mon entreprise, en même temps que votre courtoisie (je vous l'ai dit plus haut), et votre bienveillance m'y engagent. Voilà ce qui me donne l'audace de vous déclarer que je suis au nombre de ceux qui contemplent, qui admirent vos vertus : ellès ont la puissance de vous faire aimer et honorer de ceux mêmes qui ne vous connaissent pas, sinon par votre renommée. En mettant au jour, par le moyen de mes presses, la première partie des Nouvelles du Bandello ou, pour mieux dire, des Aventures qu'il a recueillies et narrées, j'ai délibéré de vous les dédier, bien plus pour que vous daigniez les honorer de votre nom, que pour l'honneur et l'illustration qu'elles pourraient vous rapporter : vous êtes par vous-même

trop illustre et trop honoré déjà. Acceptez-la donc dans la même intention que je vous l'offre : n'ayez égard ni au présent, ni à celui qui le fait, mais à vous-même. En y jetant les yeux, quand vous voudrez vous distraire un peu de vos graves pensers, en y voyant tout ce que peut la Fortune dans les affaires humaines, réjouissez-vous de ce qu'elle n'a aucune prise sur vos propres desseins et que, comme une vile esclave, vous sachiez la tenir courbée sous votre talon : tant est grande la valeur de votre esprit invincible! Après qu'il se sera récréé par la lecture des accidents divers, des intéressants événements que vous y trouverez épars, il pourra se reporter, avec une nouvelle vigueur, à ce que ses propres inclinations réclament de lui et s'acquérir, par de hautes actions, une éternelle splendeur, une gloire immortelle.

Sur ce, Monseigneur, acceptez avec ce faible présent mon propre servage, que j'entends vous vouer, du fond du cœur. En vous baisant humblement les

mains, je vous souhaite tout le bonheur que vous désirez et que vous méritez. De Lucques, le vingtième jour de Mars MDLIIII.

De votre illustrissime Seigneurie
le très-affectionné serviteur,

VINCENZIO BUSDRAGO.

NOUVELLES
DE BANDELLO

PREMIÈRE PARTIE

LE BANDELLO

AUX

AIMABLES ET BIENVEILLANTS LECTEURS

J'AI entrepris, il y a déjà longtemps, d'écrire quelques Nouvelles, par ordre de l'illustre Signora Ippolita Sforza, à jamais regrettée et dont la mémoire est toujours vénérée, femme du très-aimable Signor Alessandro Bentivoglio, que Dieu ait dans sa gloire ! Tout le temps qu'elle vécut,

bien que plusieurs de mes Nouvelles fussent dédiées à d'autres, je les lui ai néanmoins toutes présentées. Mais le monde n'était pas digne de conserver sur cette terre un esprit si élevé et si généreux : Notre-Seigneur Dieu l'a, par une mort prématurée, rappelé à lui, dans le ciel. Cependant il m'est arrivé, après sa mort, ce qui arrive à une meule qui, mise en mouvement par une main vigoureuse, continue à tourner, grace à l'impulsion qu'elle a reçue, même après que la main s'est retirée, et tourne assez longtemps sans qu'on y touche : ainsi, après la mort de la très-noble Signora, mon esprit, qui avait toujours été désireux de lui obéir, ne cessa pas de mettre en mouvement ma main débile, et je continuai d'écrire, tantôt une Nouvelle, tantôt une autre, selon que l'occasion

s'offrait à moi, de sorte que j'en ai composé beaucoup. Maintenant, quelques-uns de mes amis désirent les voir (on en connaît déjà un certain nombre), et ils m'exhortent journellement à les publier. J'en ai livré beaucoup au feu; j'ai réuni, sans adopter aucun ordre, comme elles me sont tombées sous la main, celles qui ont su échapper à la flamme dévorante, et j'en ai fait trois parties, pour les diviser en trois livres, afin que les volumes qui les renfermeront soient aussi petits que possible. Je n'invite ni n'oblige qui que ce soit à les lire, mais je prie bien tous ceux qui voudront le faire, d'apporter à cette lecture le même esprit que j'ai mis à leur composition. Je l'affirme, je n'ai pas eu d'autre but que d'amuser et de distraire. Ai-je réussi dans ce dessein? je remets le soin de décider à

votre jugement bienveillant et sincère, mes aimables Lecteurs. Je ne veux pas dire, comme l'éloquent et gentil Boccace, que ces Nouvelles sont écrites en Florentin vulgaire : ce serait un mensonge évident, car je ne suis ni Florentin ni Toscan, mais Lombard. Je sais bien que je n'ai pas de style et j'en fais l'aveu ; je me suis risqué cependant à écrire des Nouvelles, parce que je crois que l'Histoire et les compositions du genre des miennes peuvent amuser, en n'importe quelle langue. Portez-vous bien.

LE BANDELLO

A LA TRÈS-ILLUSTRE ET VERTUEUSE DAME
LA SIGNORA

IPPOLITA SFORZA E BENTIVOGLIA

Il y avait ces jours passés dans votre maison, à Milan, beaucoup de gentilshommes dont la louable habitude est de venir toute la journée chez vous pour se distraire : car la société qui vous entoure se plaît à entretenir une conversation agréable et intéressante sur les événements qui arrivent au jour le jour, qu'il s'agisse d'amour ou de tout autre chose. Je survins; j'avais été envoyé par le Signor Alessandro Bentivoglio, votre

époux, et par vous, à la Signora Barbara Gonzaga, Comtesse de Gaiazzo, à propos du mariage projeté entre une de vos filles et le Signor Comte Roberto Sanseverino, son fils, et je revenais avec la gracieuse réponse de la Signora Gonzaga; nous nous retirâmes tous trois dans une chambre voisine de la salle où on était réuni, et je vous exposai le résultat de mes négociations. Vous fûtes alors d'avis, le Signor Alessandro et vous, qu'il fallait donner connaissance de toute l'affaire aux gentilshommes qui attendaient dans la salle, afin que chacun exprimât son avis. Je racontai donc le fait en présence de tout le monde, comme je l'avais raconté d'abord à votre mari et à vous. Les avis furent très-partagés, selon la tournure d'esprit, le caractère, la manière de voir de chacun. Enfin, tout bien considéré, on finit par décider qu'il ne fallait plus parler à la Comtesse de ces projets d'union, pour ne pas irriter contre vous le Pape Léon, puisque déjà l'Archevêque Sanseverino, oncle du Comte Roberto, négociait pour

donner en mariage à son neveu la sœur du Cardinal Cibo. Vous me chargeâtes ensuite d'informer la Comtesse de cette résolution, et je m'en acquittai ponctuellement le lendemain. Entre autres personnes présentes, il y avait là le très-aimable Messer Lodovico Alamanni, Ambassadeur de Florence, qui, après avoir vu le sage parti auquel on s'était arrêté, l'approuva en termes flatteurs et dit qu'on ne pouvait pas mieux faire. Et à ce propos, il raconta un terrible événement, arrivé autrefois à Florence. Ce récit, attentivement écouté, vous confirma davantage encore, vous et le Signor votre époux, dans la résolution déjà prise. L'histoire me parut, à moi, digne de compassion et de mémoire, et je l'écrivis absolument comme l'avait dite l'Alamanni. Puis, me souvenant que vous m'avez conseillé à bien des reprises de faire un choix des aventures que j'entendais raconter de divers côtés, pour en composer un livre, et me trouvant en avoir recueilli déjà un certain nombre, j'ai pensé à suivre vos conseils, qui pour

moi sont des ordres, et à les réunir sous forme de Nouvelles; à les disposer sans aucun ordre de date, comme elles me tombaient sous la main, et à donner à chacune d'elles un patron ou une patronne choisi parmi mes Seigneurs et mes amis.

Après avoir transcrit la narration de l'Alamanni, il m'a semblé bon, quoique bien d'autres récits aient été faits devant vous, de vous dédier celui-là, de le faire précéder de votre nom, afin que ce nom, mis en tête de mes Nouvelles, les défende et les protège. C'est à cause de vous, pour vous plaire, que, sans consulter assez mes forces, je me suis mis à écrire des Nouvelles; quelle que soit leur valeur, il m'a semblé convenable que vous fussiez la première à qui j'en dédie une, payant ainsi la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous pour les bienfaits dont vous m'avez comblé : placée à la tête du livre, vous serez là pour montrer le chemin aux autres. Je crois volontiers, je puis dire même que je suis à peu près sûr

que vous lirez mes œuvres; car j'ai souvent vu avec quel plaisir vous preniez en main mes petits contes; je vous ai vue souvent dépenser à les lire une bonne partie de votre temps. Non contente de cela, vous les relisez, et, ce qui importe bien davantage, vous en faites l'éloge. On pourrait dire que vous approuvez mes écrits, non pas parce qu'ils sont dignes d'être lus et vantés, mais parce qu'ils viennent de moi, qui vous suis si attaché; de moi à qui vous avez en mille circonstances, graces vous en soient rendues, témoigné plus d'amitié qu'il ne faudrait peut-être, eu égard à ce que je suis, car vous êtes, vous, parfaite entre les dames les plus parfaites de notre siècle : pas une n'a autant que vous de vertu, de grace, de politesse, d'affabilité; votre esprit est orné par la culture des lettres Latines et Italiennes, ce qui ajoute plus de charme encore à votre divine beauté; cependant, je m'en estime toujours davantage, connaissant la finesse de votre esprit, votre science, votre érudition et

toutes vos autres belles et éminentes qualités.

Il est facile de voir chaque jour la profonde connaissance que vous avez des belles-lettres, car on vous apporte continuellement tantôt des vers Latins, tantôt des vers Italiens : vous les lisez d'un coup d'œil, et vous en pénétrez aussitôt le sens; on croirait vraiment que vous ne faites rien autre chose qu'étudier. Je vous ai vue bien souvent dans nos discussions vous mettre aux prises avec notre très-savant Messer Girolamo Cittadino, que vous entretenez auprès de vous avec un salaire honorable; si par hasard il y avait un passage obscur dans la lecture des Poètes ou des Historiens, vous exposiez votre opinion si savamment, en l'appuyant sur de si bonnes raisons, que c'était merveille de vous entendre. Que dirai-je de votre jugement ferme, droit, clairvoyant et qui ne penche jamais de quelque côté que ce soit, s'il n'y est entraîné par la vérité? C'est vraiment chose merveilleuse de voir avec quelle sûreté et quelle

finesse vous passez au crible, vous épluchez certains passages des écrivains, et mot par mot, phrase par phrase, vous poursuivez la lecture, expliquant tout si bien, que vous rendez capable de comprendre quiconque vous entend. A vous voir, lorsque vous tenez en main un poème ou quelque autre œuvre, trier si judicieusement le bon et l'exquis, faire la différence des styles, louer ce qui mérite de l'être, de façon que Momus lui-même ne trouverait rien à reprendre à vos jugements, en vérité je dois croire que, si vous dites du bien de mes travaux, ce n'est pas que vous soyez aveuglée par l'amitié : vous avez trop de sincérité, de droiture, de fermeté dans le jugement pour cela. Celui qui vous aurait entendue ce jour où le savant docteur et délicieux poète Messer Nicolo Amanio vint vous saluer et où furent lus les deux sonnets, l'un de la Signora Cecilia Bergamina, Comtesse de San-Giovanni in Croce, et l'autre de la Signora Camilla Scarampa, celui, dis-je, qui vous aurait entendue parler avec

tant de bon sens du métier de poète, des qualités que doit avoir qui veut composer des vers Latins ou Italiens, résoudre si délicatement les questions qui vous furent soumises, et cela avec une grande abondance de mots justes et précis encadrés dans des phrases élégantes; celui-là n'aurait vraiment pas dit que c'était une dame qui parlait, mais bien un des hommes les plus instruits, les plus éloquents de ce siècle. Je sais bien, pour mon compte, que je n'ai pas souvenir d'avoir jamais entendu personne traiter semblable matière avec autant de charme et que j'ai écouté vos explications avec un très-grand plaisir et un extrême contentement. Aussi tous ceux auxquels il fut donné de vous entendre furent-ils saisis d'une telle admiration, qu'ils ne savaient comment l'exprimer.

Mais je me laisse trop aller à l'enthousiasme : ce n'est pas ici le lieu de faire votre éloge qui demanderait d'ailleurs une plume mieux exercée. Je reviens à ma Nouvelle, qui fut alors racontée par l'Alamanni et aussitôt écrite par moi; je

la dédie, je la consacre à votre nom glorieux, afin que si jamais quelqu'un prend mes Nouvelles en main quand elles seront réunies, il sache que c'est vous qui m'avez engagé à les écrire; et s'il trouve dans celle-ci quelque chose de bien, qu'il remercie d'abord Celui d'où émane tout ce qui est bien, Dieu, Notre-Seigneur; vous ensuite, qui avez fait naître mon œuvre, et qu'il vous en rende grace. Mais si, comme cela arrivera peut-être, il y rencontre des choses mal dites, obscures, si les faits ne sont pas présentés dans leur ordre, si le style est barbare, qu'il s'en prenne à la faiblesse de mon pauvre esprit et à mon ignorance, et qu'il me tienne compte de ma bonne volonté, en pensant que je suis Lombard, que je suis né sur les confins de la Lombardie et de la Ligurie, que j'y ai passé jusqu'à présent la plus grande partie de mon existence, et que j'écris comme je parle, non pas pour faire des disciples, ni pour donner à la langue Italienne un ornement de plus, mais seulement pour conserver le souve-

nir des choses qui me paraissent dignes d'être écrites et pour vous obéir, à vous qui me l'avez commandé. Portez-vous bien.

BUONDELMONTE

de' Buondelmonti se fiance à une jeune fille; il la quitte pour en épouser une autre, et il est assassiné.

NOUVELLE PREMIÈRE

J'AI la ferme conviction, Messeigneurs, que la grace de Notre-Seigneur Dieu vous a inspiré votre détermination, quand vous avez décidément arrêté de ne plus chercher à donner une de vos filles pour femme au Signor Comte de Gaiazzo. Cette alliance eût été vraiment honorable et digne, car le Comte appartient à la très-ancienne maison de Sanseverino qui, depuis bien

des siècles, possède dans le royaume de Naples des Duchés, des Principautés, des Comtés, des Baronnies et de fort opulents États; c'est une race qui a donné naissance à des hommes très-remarquables aussi bien dans le métier de la guerre que dans tous les autres. Le Comte lui-même est un Chevalier fort estimé; il est jeune, bien fait de sa personne, et il ne dégénère pas de ses pères et de ses aïeux; vous ne pourriez conclure avec lui qu'une bonne et honorable parenté. Cependant, quoique la Comtesse sa mère soit, comme nous l'avons rapporté, toute disposée à s'allier volontiers avec vous, en prenant votre fille pour bru, je crois qu'il ne pourrait résulter pour vous de ce mariage que de grands embarras, puisque le Pape Léon a entamé des négociations pour faire épouser au Comte une sœur du Cardinal Cibo, fille d'une de ses propres sœurs. Songez que vous êtes exilés de Bologne, que le Pape Léon se montre bien disposé pour vous, que vous avez été souvent l'objet de ses faveurs; il pourrait se

courroucer, ce qui vous serait très-préjudiciable, d'autant plus qu'à la cour de France, où le Comte se trouve pour le moment, l'affaire se traite avec lui par l'entremise d'un gentilhomme que le Cardinal Cibo y a envoyé tout exprès. Ainsi, Messeigneurs, vous avez agi sagement en prenant la résolution que vous avez prise. Vous ne manquerez pas de gendres dont le rang et la qualité seront en rapport avec votre condition. Et, pour montrer par un exemple combien il est nuisible de faire du mariage un trafic, je veux vous raconter les tristes et lamentables noces d'un citoyen de Florence; elles ont été la cause et l'origine des dissensions et de la ruine de notre cité, qui avait vécu jusqu'alors dans la paix et la tranquillité la plus parfaite, quand presque toute l'Italie était en proie aux luttes des partis.

C'est en l'an de notre salut Mille deux cent-quinze qu'arriva le malheureux événement dont je veux vous parler; jusque-là notre ville avait toujours obéi aux vainqueurs; les Florentins n'avaient

jamais songé à agrandir leur territoire, ni à chercher querelle à leurs voisins ; ils ne pensaient qu'à se maintenir. Plus le corps humain tarde à être malade, plus les maladies qui s'emparent de lui, que ce soit fièvre ou tout autre mal, sont dangereuses, mortelles et entraînent avec elles de dangers ; il en fut ainsi pour Florence : si elle tarda longtemps à adopter les factions et divisions qui ruinaient l'Italie tout entière, ce fut pour s'y plonger plus que toutes les autres villes ; elle se lança dans les partis, et cela valut à des milliers de ses habitants un misérable exil ou une mort cruelle. Je crois en vérité qu'en calculant bien, on trouverait que si tous ceux qui ont été chassés de Florence ou qui y ont été misérablement massacrés étaient réunis, ils peupleraient une ville bien plus grande que ne l'est aujourd'hui Florence.

Mais je viens au fait. Parmi les familles nobles et puissantes de notre ville, les deux plus puissantes par leurs richesses, par le nombre de leurs clients et par leur grand crédit auprès du peu-

ple étaient les Uberti et les Buondelmonti ; après eux venaient au second rang les Amidei et les Donati, et, dans cette famille des Donati, se trouvait une noble veuve très-riche, mère d'une fille tout juste en âge d'être mariée. La mère voyant cette enfant fort belle et l'ayant élevée avec le plus grand soin, cherchait à qui elle devait la marier ; les partis riches et nobles, qui lui convenaient assez, se présentaient en grand nombre ; mais celui qui paraissait lui plaire le plus était Messer Buondelmonte de' Buondelmonti, Chevalier brillant et estimé, jeune homme riche et de bonne mine, qui était alors à la tête de la faction des Buondelmonti. Elle avait donc formé le dessein de lui donner sa fille ; mais, soit qu'elle crût que rien ne pressait parce que le Chevalier et la jeune fille étaient très-jeunes, soit négligence, soit toute autre cause, elle attendait toujours et ne faisait part de son projet ni à un parent ni à un ami. Pendant que la veuve temporisait, se figurant sans doute qu'il serait toujours temps, le hasard fit qu'un gentilhomme

de la famille des Amidei s'entendit avec Messer Buondelmonte pour lui donner une de ses filles en mariage; on pressa si bien des deux côtés la négociation, que, la dot une fois convenue, les fiançailles eurent lieu entre la jeune fille de la famille des Amidei et Messer Buondelmonte. La nouvelle se répandit aussitôt dans la ville, car il s'agissait de gens nobles, et le père de la jeune promise se mettait en mesure de préparer les noces, pour qu'elles se fissent avec la pompe et l'éclat qui convenaient à de si grandes familles. Quand la veuve de la famille des Donati apprit cette union et vit ses desseins ruinés, elle en éprouva un vif désappointement; elle ne pouvait se consoler et cherchait toujours un moyen d'empêcher l'alliance du Buondelmonte avec l'Amidea de se conclure. Après y avoir bien pensé et longuement réfléchi, ne trouvant pas d'autre ressource, elle voulut essayer si la beauté de sa fille, qu'elle savait être une des plus jolies de Florence, ne pourrait pas lui servir de filet pour capturer Messer

Buondelmonte. Sans communiquer à personne ce singulier projet, sans prendre conseil que d'elle-même, un jour qu'elle vit, peu de temps après, Messer Buondelmonte venir sans être accompagné de gentilshommes, mais avec ses serviteurs seulement, dans la rue où était sa maison, elle descendit, se fit suivre par sa fille, et se mit sur le pas de sa porte; quand le Chevalier passa, elle vint au-devant de lui et lui dit avec un visage riant : « Messer Buondelmonte, je » me réjouis avec vous de tous les bon- » heurs qui vous arrivent; je vous félicite » d'avoir pris femme, et je souhaite que » Notre-Seigneur Dieu vous donne tout » le contentement possible. Cependant, il » est bien vrai que je vous réservais pour » femme ma fille unique que voici. » En disant cela, elle tenait par la main sa fille en avant, car elle voulait que le Chevalier pût l'examiner à son aise. Quand il vit la rare beauté et la grace parfaite de la jeune fille, il devint aussitôt éperdument amoureux d'elle, et, sans songer à sa parole donnée aux Amidei, au

contrat dressé en bonne et due forme, sans réfléchir à l'injure grossière qu'il leur faisait en renonçant à leur alliance, ni à tout ce qu'il pouvait s'attirer de fâcheux en répudiant une épouse qu'il avait acceptée, mû seulement par le désir et l'appétit ardent de posséder cette nouvelle beauté qu'il savait bien n'être en aucune façon inférieure à l'autre, ni pour la noblesse, ni pour la fortune, il répondit à la veuve d'une voix entrecoupée : — « Madame, puisque vous m'a-
» vez, dites-vous, gardé jusqu'à présent
» pour moi votre belle et charmante fille,
» je serais plus qu'ingrat de la refuser ; il
» est encore temps de vous donner satis-
» faction. Demain, je viendrai vous re-
» trouver aussitôt après le dîner et nous
» causerons plus à notre aise. »

La bonne veuve fut enchantée ; le Chevalier prit congé d'elle et de sa fille et alla à ses affaires. La nuit venue, il pensa aux beautés de la jeune demoiselle qu'il avait vue ; il s'enflamma pour elle à tel point, qu'une heure lui paraissait longue comme une année, tant qu'il ne la

possédait pas, et il résolut, sans tarder davantage, de célébrer ses noces avec elle le jour suivant. La raison avait beau lui remontrer que c'était une très-méchante action, indigne d'un galant Chevalier, comme il l'était : le pauvre amoureux avait si bien bu le poison que lui avaient versé en un instant les beaux yeux de la jeune fille ; le feu subtil et dévorant de l'amour qu'il lui avait voué, l'allumait, le brûlait, le consumait si bien, que, le jour venu, dès qu'il eut dîné, il alla trouver la Veuve et célébra ce jour-là même les noces, sans plus de réflexion.

Quand on apprit dans la ville ce mariage intempestif et précipité, on fut généralement d'avis que le Buondelmonte s'était conduit comme un fou, et tout le monde le blâma. Les Amidei surtout s'en indignèrent plus que tous les autres, et les Uberti, avec lesquels ils avaient des liens de parenté, ne furent pas moins irrités qu'eux. Ils se réunirent donc avec leurs autres parents et amis, et, pleins de rancune et d'animosité contre Buondel-

monte, ils décidèrent qu'une telle injure, un affront si éclatant ne devaient en aucune façon être tolérés, et qu'une tache si honteuse pour eux ne pouvait être lavée que dans le sang de leur ennemi, de celui qui avait méprisé leur alliance. Il y en eut bien pourtant qui, prévoyant des malheurs inévitables, étaient d'avis de ne pas se laisser aller à la colère, et de prendre le temps de réfléchir. Dans l'assemblée, se trouvait un certain Mosca Lamberti, homme plein d'audace, toujours prêt à un coup de main ; il dit qu'à tant délibérer, on ne s'arrêtait à aucun parti et conclut par l'adage vulgaire : « *Ce qui est fait est fait.* » En somme on décida qu'il fallait du sang pour se venger. La mission de tuer Messer Buondelmonte fut confiée au Mosca, à Stiatta Uberti, à Lambertuccio Amidei et à Uderigo Fisanti, tous de noble famille, tous jeunes gens braves et pleins de cœur. Ils convinrent entre eux des mesures à prendre pour accomplir ce redoutable homicide, et se mirent à épier toutes les allées et venues du

Chevalier, pour voir s'ils pourraient le prendre à l'improviste, de façon qu'il ne pût leur échapper. Quand ils furent bien au courant de ses habitudes, ils ne voulurent pas tarder davantage à mettre leur projet à exécution ; c'était la Semaine Sainte, ils décidèrent qu'il fallait sanctifier le jour de la Résurrection Pasquale avec le sang du Chevalier. Le matin de ce jour-là, les Conjurés, après avoir passé la nuit précédente aux aguets dans les maisons des Amidei, situées entre le Ponte-Vecchio et San-Stefano, étaient à leur poste, attendant que Messer Buondelmonte, selon son habitude, passât devant ces maisons ; ils avaient remarqué que, le plus souvent, il traversait cette rue. Le Chevalier, croyant peut-être qu'il était aussi facile d'oublier une injure que de renoncer à une alliance, et ne pensant pas que les Amidei eussent sur le cœur l'offense qu'il leur avait faite, monta, le matin du jour de Pâques, de très-bonne heure, sur un magnifique cheval blanc, et passa devant les maisons dont il a été parlé, pour aller

de l'autre côté du fleuve. Attaqué là par les Conjurés, criblé de blessures, il fut jeté à bas de cheval à côté du pont, auprès d'une statue de Mars qui s'y trouvait ; puis il fut tué sans pitié. Ce meurtre, commis sur une personne si notable, fut cause que Florence se divisa en deux partis et que, ce jour-là même, il y eut du tumulte. Les uns se mirent du côté des Uberti, qui étaient très-puissants dans la ville et dans le comté, les autres suivirent le parti des Buondelmonti, de sorte que toute la ville prit les armes. Les familles ennemies avaient beaucoup de palais, de terres et de soldats ; aussi la guerre dura longtemps, et il y eut des deux côtés bien des morts. A la fin, les Uberti, grace à la protection de Frédéric II, roi de Naples et Empereur, chassèrent de Florence les Buondelmonti, et aussitôt la ville se partagea, comme toute l'Italie l'était déjà, entre deux factions, les Gibelins et les Guelfes, ce qui occasionna la ruine complète de beaucoup de très-nobles familles. Les discordes et les querelles entre les partis,

entre les nobles et le peuple, entre les bourgeois et la populace, amenèrent de fréquentes et terribles révolutions; le sang coula à flots, les plus beaux palais furent détruits, une foule de gens furent exilés; mais il est inutile d'entrer dans le détail de tous ces malheurs. Qu'il suffise d'avoir montré tout le mal qui résulta de la rupture avec l'Amidea.

Je pense, Messeigneurs, que ce récit est de nature à vous faire apprécier mieux encore la sage et prudente résolution que vous avez prise, d'autant plus que vos belles et nobles filles sont encore des enfants et ont tout le temps d'attendre une meilleure occasion.

LE BANDELLO

A L'ILLUSTRISSIME ET EXCELLENTISSIME SIGNOR

PROSPERO COLONNA

LIEUTENANT GÉNÉRAL POUR L'EMPEREUR
EN ITALIE

Je n'ai pas oublié, vaillant et magnifique Seigneur, ce que vous avez daigné m'ordonner en vous promenant dans le délicieux jardin du Signor L. Scipione Attellano. On vous dit que quelques jours auparavant, en présence de votre excellente et illustre dame, la Signora Ippolita Sforza e Bentivoglia, le noble Signor Silvio Savello avait raconté une très-belle Nouvelle, qui plut extrêmement à tous ceux

qui l'entendirent. L'Attellano ajouta que je l'avais écrite et je reçus de vous l'ordre de vous la faire voir. Si j'ai tardé jusqu'ici à payer cette dette, le voyage que j'ai dû entreprendre le lendemain, comme vous le savez, sera mon excuse auprès de vous. Maintenant que j'ai transcrit cette Nouvelle, je vous l'envoie et je vous la dédie, non pas pour m'acquitter en aucune façon du bien que vous me faites chaque jour et dont mille de mes œuvres ne valent pas la moindre parcelle, mais pour obéir, comme je le dois, non-seulement à vos ordres, mais même à votre plus petit signe, tant est grande l'obligation que j'ai contractée envers vous et que je ne me fais pas faute de confesser à tout le monde. Je regrette bien de n'avoir pas su imiter l'éloquence du Signor Silvio, car il en a montré beaucoup dans son récit; mais je suis Lombard et il est Romain. Portez-vous bien.

ARIABARZANE

Sénéchal du Roi de Perse, veut surpasser son maître en courtoisie; il en résulte divers incidents.

NOUVELLE II

RÈS-AIMABLE Dame et vous, gracieux Seigneurs, il est souvent arrivé à de doctes personnages, vivant à la Cour, de discuter entre eux la question de savoir s'il faut attribuer à un sentiment de générosité et de courtoisie, les services que rendent les courtisans à leur Seigneur, l'affabilité et l'obligeance qu'ils leur témoignent, ou si, en agissant ainsi, ce n'est pas une

obligation stricte qu'ils remplissent, une dette qu'ils paient. Il n'est pas étonnant qu'on ne soit pas d'accord là-dessus, car, pour bien des gens, il est clair que le serviteur ne peut tant faire chaque jour pour son maître, qu'il ne reste encore son débiteur. Si on n'a pas la faveur de son Roi, on voudra, comme le veulent tous les courtisans, l'acquérir; et quelle chose, si difficile qu'elle soit, négligera-t-on de faire pour obtenir cette faveur si désirée? Ne voyons-nous pas bien des gens qui, pour se rendre agréables à leur Prince, ont souvent exposé leur vie à mille risques et couru mille dangers de mort? Si on est en faveur, si on se sait aimé par son maître, que de peines ne faut-il pas prendre, que de dangers ne faut-il pas courir pour conserver sa réputation, pour se maintenir en grace, pour augmenter la faveur acquise? Un proverbe bien connu et vanté par notre grand poète nous apprend, vous le savez, qu'il faut autant de talent pour conserver que pour acquérir. D'autres sont d'un avis contraire et s'effor-

cent de prouver, par les raisons les plus solides, que tout ce que fait le serviteur au delà de son devoir strict et de l'obligation qu'il a de servir son Seigneur, est pure obligeance ; que ce sont choses à engager le maître, à le provoquer à de nouveaux bienfaits ; car on sait que lorsqu'un homme remplit la mission que lui a confiée son Seigneur et qu'il s'en acquitte avec la diligence voulue et de son mieux, il a fait son devoir et mérite d'être convenablement récompensé. Mais nous sommes réunis ici non pour discuter, mais pour conter des Nouvelles, nous laisserons les discussions de côté et je vais vous raconter ce que fit à ce sujet un puissant Roi ; quand j'aurai terminé, s'il se trouve quelqu'un qui veuille traiter plus complètement la question, il aura le champ libre pour rompre, à son aise, une ou plusieurs lances, comme il lui plaira.

Il y eut dans le royaume de Perse un Roi nommé Artaxerxès, homme d'un grand cœur et habile au métier des ar-

mes. Ce fut lui qui, à ce que racontent les Annales Persanes, encore simple soldat, n'ayant obtenu aucun grade dans l'armée, tua Artaban, dernier roi de la dynastie des Arsacides, sous les ordres duquel il servait, et restitua aux Persans le royaume de Perse qui était resté pendant cinq cent trente-huit années entre les mains des Macédoniens et d'autres nations, après la mort de Darius, vaincu par Alexandre le Grand. Artaxerxès donc, ayant délivré toute la Perse, proclamé Roi par les peuples, tint une Cour pleine d'éclat et de magnificence ; toutes ses actions étaient empreintes d'une majesté suprême, et, sans parler des titres qu'il avait vaillamment acquis dans de sanglantes batailles, il passait dans tout l'Orient pour le souverain le plus généreux et le plus magnanime qui régnât alors. Dans ses repas, il se montrait un autre Lucullus, et traitait somptueusement les étrangers qui arrivaient à sa cour. Il avait un Sénéchal nommé Ariabarzane, dont l'office était, quand le Roi donnait un festin en public, de

marcher, monté sur un blanc coursier, une masse d'or à la main, en avant des écuyers qui portaient les mets destinés au Roi dans des vases d'or couverts de très-fines étoffes de lin, ornées de broderies de soie et d'or du plus beau travail. Cette charge de Sénéchal était très-enviée et elle se donnait d'habitude à un des premiers barons du Royaume. Aussi cet Ariabarzane, outre qu'il appartenait à une excellente famille et que presque nul autre, en Perse, ne l'égalât en richesses, était-il le plus courtois et le plus généreux Chevalier qui vécût à cette Cour; il faisait si souvent largesses et dépensait tellement sans compter que, laissant de côté toute mesure, quoiqu'on dise *in medio virtus*, il tombait souvent dans l'excès et se laissait aller au vice de prodigalité.

Le Roi se fit un jour apporter l'échiquier et voulut qu'Ariabarzane jouât avec lui aux échecs. Le jeu des échecs était à cette époque en grand honneur chez les Persans, et un bon joueur était aussi estimé que l'est maintenant chez

nous un homme habile à discuter en matière de belles-lettres ou de philosophie. Ils s'assirent en face l'un de l'autre à une table dans la salle royale, où se trouvaient beaucoup de grands personnages qui, silencieux et attentifs, regardaient leur jeu ; et ils se mirent à s'attaquer de leur mieux avec leurs échecs. Ariabarzane, soit qu'il jouât mieux que le Roi, soit qu'au bout de peu de coups celui-ci n'eût plus l'esprit au jeu, quelle qu'en fût la cause enfin, réduisit le Roi à tel point, qu'il ne pouvait manquer d'être échec et mat en deux ou trois coups. Le monarque s'en aperçut, il vit le danger qu'il courait, son visage devint plus coloré que de coutume ; et, pendant qu'il cherchait le moyen d'éviter l'échec et mat, la rougeur de sa face, ses hochements de tête, ses gestes, ses soupirs firent bien voir à tous ceux qui regardaient le jeu qu'il lui était fort désagréable d'être réduit à une pareille extrémité. Le Sénéchal aussi vit tout cela, il ne put supporter la confusion de son Roi, et, au

coup suivant, il remua un de ses cavaliers juste pour ouvrir passage au Roi, de sorte que, non-seulement il le mit hors du danger où il était, mais encore laissa en prise, sans aucune défense, une de ses tours, ce qui rendait le jeu égal. Alors, le Roi, qui ne connaissait que trop, pour les avoir mises à l'épreuve en d'autres circonstances, la générosité et la grandeur d'âme de son serviteur, fit semblant de ne pas avoir vu qu'il pouvait prendre la tour, renversa les échecs, se leva et dit : « En voilà assez, Aria-» barzane, vous avez gagné et je me » reconnais vaincu. » Artaxerxès s'imagina qu'Ariabarzane avait agi de cette façon, non pas tant par courtoisie que pour faire de son Roi son obligé; cela lui déplut et il ne voulut plus jouer. Toutefois, il ne montra dans la suite, ni par ses actes, ni par ses gestes, ni par ses paroles, que la courtoisie de son Sénéchal lui eût déplu. Mais au fond, il aurait mieux aimé qu'Ariabarzane s'abstînt d'agir ainsi quand il jouait ou qu'il faisait toute autre chose avec lui, ou, s'il

voulait faire le courtois et le magnifique, qu'il le fît seulement avec ses égaux et ses inférieurs ; car il lui paraissait mauvais qu'un serviteur prétendît jouter de courtoisie et de générosité avec son maître.

Peu de temps après, le Roi se trouvant à Persépolis, capitale de la Perse, ordonna une très-belle chasse d'animaux que ce pays produit et qui sont bien différents des nôtres ; quand tout fut prêt, il se rendit avec toute sa Cour sur le terrain où la chasse devait avoir lieu. Une bonne partie d'un bois avait été entourée de filets et d'un grand nombre de lacets tendus ; le Roi plaça ses chasseurs de la façon qui lui parut la plus convenable et il chercha avec ses chiens et à grand bruit de cors, à faire sortir les bêtes de leurs tanières et de leurs gîtes. Tout à coup apparut un animal sauvage, d'une force et d'une agilité extraordinaires, qui traversa d'un saut les filets tendus et se mit à fuir rapidement. A la vue de cette bête étrange, le Roi résolut de la suivre et de la tuer. Il fit

signe à quelques-uns de ses Barons pour qu'ils se missent à courir avec lui après la bête, rendit la bride à son cheval et commença la poursuite. Ariabarzane était un des Barons qui couraient après l'animal avec le Roi. Celui-ci montait un cheval qu'il aimait tellement, pour la rapidité de ses allures, qu'il aurait donné mille autres des siens pour sauver celui-là, d'autant plus qu'outre sa vitesse, ce cheval était encore excellent à la guerre et dans les combats. En suivant ainsi à bride abattue la bête qui semblait plutôt voler que courir, ils distancèrent de beaucoup tout le monde, et la course devint si rapide, que le Roi n'eut plus auprès de lui qu'Ariabarzane suivi d'un de ses serviteurs qu'il menait toujours à la chasse avec lui, monté sur un bon cheval. Celui d'Ariabarzane aussi passait pour un des meilleurs qu'il y eût à la Cour. Sur ces entrefaites, il arriva qu'en galopant toujours tous trois à bride abattue, Ariabarzane s'aperçut que le cheval de son Prince était déferré des pieds de devant, et que déjà les pierres

commençaient à lui entamer la corne ; il fallait donc ou que le Roi renonçât au plaisir qu'il prenait à chasser ou qu'il blessât son cheval. De ces deux alternatives, aucune ne pouvait manquer de déplaire extrêmement au Roi, qui ne s'était pas aperçu que son cheval avait perdu ses fers. Le Sénéchal mit aussitôt pied à terre, il se fit donner par celui qui le suivait et qu'il emmenait précisément en cas d'accidents pareils, le marteau et les tenailles, puis il enleva à son bon cheval les deux fers de devant pour les mettre à celui du Roi, quitte à risquer le sien en suivant la chasse. Il cria donc au Roi de s'arrêter, et l'avertit du danger que courait son cheval. Le Roi mit pied à terre, il vit sans y faire trop d'attention les deux fers entre les mains du serviteur du Sénéchal, peut-être crut-il qu'Ariabarzane les faisait emporter, pour parer à de semblables accidents, ou que c'étaient ceux-là mêmes que son cheval avait perdus ; et il attendait qu'on eût fini pour se remettre en selle. Il s'aperçut que le bon cheval du Sénéchal était

déferré du devant : comprenant bien que ce devait être encore là une des courtoisies d'Ariabarzane, il voulut vaincre son Sénéchal par les mêmes moyens que ce dernier employait avec lui : quand le cheval fut ferré, il lui en fit présent. Ainsi le Roi préféra perdre le plaisir de la chasse plutôt que de se laisser dépasser en courtoisie par son serviteur, ayant deviné la grandeur d'âme de celui qui semblait vouloir lutter avec lui de libéralité et de générosité. Il ne parut pas convenable au Sénéchal de refuser le don de son Seigneur ; il l'accepta donc avec cette même hauteur d'âme qu'il avait mise à faire déferrer son cheval, et ne cessa de rechercher l'occasion de vaincre son maître en courtoisie et d'en faire son obligé. Ils n'attendirent pas longtemps pour voir arriver un grand nombre de ceux qu'ils avaient laissés en arrière ; le Roi prit le cheval d'un des siens et retourna à la ville avec tout son monde.

A quelques jours de là, le Roi fit annoncer un tournoi pompeux et solen-

nel pour le jour des Calendes de Mai. Le prix que devait recevoir le vainqueur était un ardent et généreux coursier, avec une bride richement travaillée, pourvue d'un mors d'or fin, et une selle de grand prix ; tout le reste du harnachement était en rapport avec le mors et la selle, et les rênes étaient deux chaînes d'or faites avec beaucoup d'art. Le cheval avait pour couverture une housse de brocart d'or cannetillé, garnie tout autour d'une superbe frange de broderie, à laquelle pendaient des clochettes, des grelots et des sonnettes d'or ; à l'arçon était suspendu un poignard dans une belle gâine toute parsemée de perles et de pierres précieuses d'une très-grande valeur ; on voyait attachée de l'autre côté une belle et forte masse d'armes, artistement damasquinée. Auprès du cheval étaient disposées en trophée toutes les armes qu'il faut à un Chevalier pour combattre, les plus riches et les plus belles du monde. L'écu était solide et merveilleux, on pouvait le voir accompagné d'une belle lance dorée le jour où se

ferait le tournoi. Tout cela devait être donné au vainqueur.

Beaucoup d'étrangers accoururent à une fête si solennelle, les uns pour prendre part au tournoi, les autres pour voir son pompeux appareil. Il n'y eut, parmi les sujets du Roi, Chevalier ni Baron qui ne comparût, richement habillé; et entre ceux qui se firent inscrire les premiers fut le fils aîné du Roi, vaillant jeune homme, en grande estime parmi ses compagnons d'armes, depuis son enfance élevé et nourri dans les camps. Le Sénéchal aussi donna son nom. Bien d'autres chevaliers, Persans et étrangers, en firent autant, car la fête avait été publiée partout, avec sauf-conduit pour tous les étrangers qui voudraient venir y assister ou y prendre part, pourvu qu'ils fussent nobles et non autrement. Le Roi choisit pour juges des coups trois vieux Barons qui, dans leur temps, s'étaient montrés braves de leur personne et avaient pris part à bien des exploits, hommes sérieux d'ailleurs, d'un jugement ferme. Leur tribunal s'élevait au milieu de la lice, en

face de l'endroit où ceux qui y prenaient part se rencontraient le plus souvent et échangeaient leurs coups. Vous devez bien penser que toutes les Dames et Jouvencelles du pays s'y étaient donné rendez-vous et qu'il y avait une foule telle que le méritait une si grande fête. Peut-être ne se trouvait-il pas là un Chevalier qui n'y eût sa bien-aimée, chacun ayant reçu de sa Dame quelque présent, comme c'est l'usage dans de semblables jeux. Au jour et à l'heure fixés, tous les combattants firent leur entrée en grande pompe, portant de riches cottes d'armes, tant par-dessus leurs armures que par-dessus leurs coursiers.

Le tournoi commença ; on avait déjà rompu pas mal de lances et porté de beaux coups ; l'avis général était que le Sénéchal Ariabarzane remporterait le prix et que, s'il n'eût pas été là, le fils du Roi aurait surpassé de beaucoup tous les autres ; en effet, personne n'avait rompu plus de cinq lances, sauf le fils du Roi qui en comptait neuf. Le Sénéchal, lui, en avait vigoureusement et honorablement

rompu onze, et il lui suffisait d'en rompre encore une pour gagner la partie ; il fallait ce jour-là rompre douze lances pour être vainqueur et celui qui le premier les rompait remportait le prix sans conteste. Le Roi ne désirait, à vrai dire, rien tant que de voir tout l'honneur être pour son fils ; mais il ne l'espérait guère, car il sentait bien que le Sénéchal avait trop d'avantage ; et, en homme sage qu'il était, il n'en laissait rien paraître sur son visage. D'un autre côté, le jeune fils du Roi, qui joutait devant sa bien-aimée, se sentait mourir de douleur en voyant qu'il ne pouvait espérer le premier rang ; de sorte qu'un même désir brûlait à la fois le père et le fils. Mais le Sénéchal avait tant d'adresse et de courage, il était si près du but, qu'il leur enlevait toute espérance, s'il pouvait encore leur en rester. Il devait courir sa dernière lance et montait ce bon coursier que le Roi lui avait donné à la chasse ; il voyait clairement que l'ardent désir du Roi était de voir son fils vainqueur, et que le jeune homme formait avec non

moins d'ardeur les mêmes vœux, tant pour sa gloire qu'à cause de la présence de sa Dame ; il résolut donc de renoncer à la victoire et de la laisser au fils de son Roi. Il savait bien que ces actes de courtoisie ne plaisaient pas au Roi ; il était cependant décidé à vaincre, à force de persévérance, ses prejugés : non pas qu'il désirât recevoir de lui plus de bienfaits, mais seulement pour se faire honneur et acquérir de la réputation ; il lui semblait d'ailleurs que c'était ingratitude de la part du Roi de ne pas agréer les actes de sa générosité. Bien décidé à faire en sorte que tout l'honneur fût pour le fils de son maître, il mit sa lance en arrêt, et quand il fut sur le point de le joindre (c'était contre lui qu'il combattait cette fois), il laissa tomber sa lance de sa main et dit : « Encore cet acte de courtoisie après les » autres, bien qu'il ne doive pas être » apprécié. » Le fils du Roi toucha galamment l'écu du Sénéchal, et rompit sa lance en mille morceaux : c'était la dixième. Beaucoup de gens entendirent les paroles que prononça le Sénéchal en

jetant sa lance à terre, et tous les assistants pensèrent qu'il n'avait pas voulu frapper, de peur de gagner la dernière passe, et pour que le fils du Roi eût, comme il le désirait tant, l'honneur du tournoi. Après cela, il sortit de la lice et le jeune homme, ayant sans trop de peine rompu ses deux dernières lances, eut toute la gloire et obtint la récompense. Il fut promené en grande pompe dans toute la ville, précédé du cheval, prix du tournoi, qu'on menait devant lui, au son de mille instruments; dans le cortège était le Sénéchal, toujours le visage riant, qui vantait la valeur du jeune homme. Le Roi, en homme plein de perspicacité, connaissant bien ce que valait son Sénéchal, pour en avoir fait maintes fois l'expérience dans d'autres tournois, joutes, batailles et combats, où il s'était toujours montré adroit, sage et on ne peut plus brave de sa personne, vit trop bien que sa lance n'était pas tombée par hasard, mais de sa pleine volonté. Cela le confirma dans l'opinion qu'il avait du

grand cœur et de la générosité de son Sénéchal.

Et vraiment, la courtoisie du Sénéchal Ariabarzane fut bien grande, si grande qu'on trouverait, je crois, très-peu de personnes qui le voulussent imiter. Nous voyons à chaque instant une foule de gens se montrer prodigues des biens que la fortune leur a donnés, faire aux uns et aux autres largesse de vêtements, ou d'or et d'argent, ou de pierres précieuses et de choses de haute valeur. Les grands seigneurs donnent généreusement à leurs serviteurs, non-seulement ces choses-là, mais encore des châteaux, des terres, des villes entières. Que dirons-nous de ceux qui prodiguent dans l'intérêt des autres leur propre sang et leur vie même ? Tous les livres, en toutes les langues, sont pleins de faits de ce genre, mais on n'y trouve personne qui méprise la gloire et qui sacrifie son honneur. Le capitaine victorieux, après la bataille sanglante, donne à ses compagnons d'armes les dépouilles des ennemis, il leur fait cadeau des prisonniers, il leur abandonne le

butin, mais se réserve pour lui la gloire et l'honneur du combat. Et, comme l'a divinement écrit le véritable père de l'éloquence Romaine, les Philosophes qui ont prêché le mépris de la gloire ont cherché à la conquérir par leurs livres.

Le Roi, à qui ces courtoisies et ces générosités du Sénéchal ne plaisaient pas, qui en était au contraire fort ennuyé, parce qu'il trouvait inconvenant et indécent qu'un serviteur, un sujet voulût non-seulement traiter de pair avec son Seigneur, mais encore en faire son obligé, se mit à lui battre froid, comme on dit, et à lui faire moins bon visage qu'à l'ordinaire; enfin, il se décida à lui faire connaître que c'était de sa part une profonde erreur de croire qu'il ferait de son maître son obligé : écoutez comment il s'y prit.

C'était alors et c'est encore la coutume en Perse que les rois célèbrent le jour anniversaire de leur couronnement par des fêtes pompeuses; tous les Barons du Royaume étaient obligés ce jour-là de venir à la cour; le Roi tenait huit jours

de suite table ouverte, il y avait des festins somptueux et toutes sortes de fêtes brillantes. Quand vint l'anniversaire du couronnement d'Artaxerxès et que tout eut été préparé, selon les ordres reçus, le Roi, qui voulait donner suite à ses desseins, commanda à l'un de ses valets de chambre de confiance d'aller immédiatement trouver Ariabarzane et de lui dire : « Ariabarzane, le Roi t'ordonne » d'aller offrir à l'instant même le che- » val blanc, la masse d'or et tous les » autres insignes de la fonction de Sé- » néchal à Darius ton ennemi; tu lui » diras de la part du Roi qu'il est » nommé Sénéchal. » Le valet de chambre se mit en route et fit ce que le Roi lui avait commandé. Quand Ariabarzane reçut ce terrible message, il fut sur le point de mourir de chagrin : sa douleur était d'autant plus vive, que Darius était le plus grand ennemi qu'il eût au monde. Cependant, en homme de cœur, il ne voulut pas laisser voir son sentiment et il dit gracieusement au valet de chambre : « Que les désirs de mon Sei-

» gneur soient accomplis; je vais à l'in-
» stant même faire ce qu'il m'ordonne; »
et il le fit tout de suite avec le plus grand empressement. Quand vint l'heure de dîner, Darius remplit les fonctions de Sénéchal. Dès que le Roi se fut assis à table, Ariabarzane, le visage gai, prit place avec les autres Barons. L'étonnement fut grand et, parmi les Barons, les uns approuvaient le Roi, les autres le taxaient d'ingratitude, comme c'est la coutume dans les Cours. Le Roi tenait toujours les yeux fixés sur Ariabarzane, il s'étonnait de lui voir l'air si joyeux et le jugeait décidément homme d'un grand cœur.

Pour en venir à ses fins, il se mit à témoigner à tous ses Barons, par des paroles aigres, le mécontentement qu'il éprouvait contre Ariabarzane; d'un autre côté il chargea plusieurs personnes d'épier avec soin ce que disait et ce que faisait l'ancien Sénéchal. Ariabarzane entendit les paroles de son maître; il était excité par les flatteurs qui avaient reçu mission de le faire parler et, s'aper-

cevant bien que la patience dont il faisait preuve, la modération de son langage ne lui servaient à rien; se rappelant d'ailleurs avec quelle fidélité il avait longtemps servi son Roi, combien de dommages il avait subis, combien de périls de mort il avait courus pour lui; quelle courtoisie, quels bons sentiments il lui avait toujours témoignés, il se laissa aller à la colère, il perdit patience, il oublia sa grandeur d'âme ordinaire. On le blâmait au lieu de lui faire honneur, on lui enlevait sa charge, quand il méritait une récompense; il se mit à se plaindre amèrement du Roi et à l'appeler ingrat, ce qui est réputé chez les Perses crime de lèse-majesté. Il aurait volontiers quitté la Cour pour se retirer dans ses châteaux, mais il ne pouvait le faire sans que le Roi le sût et y consentît, et son orgueil l'empêchait de lui en demander la permission. D'un autre côté, on rapportait au Roi tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il disait; Artaxerxès le fit un jour appeler, et quand Ariabarzane fut en sa présence,

il lui parla en ces termes : « Ariabar-
» zane, les lamentations que tu répands
» partout, les plaintes amères que tu
» exhales de tous côtés, tes doléances
» perpétuelles sont arrivées jusqu'à mes
» oreilles par les nombreuses fenêtres
» de mon palais, et m'ont appris sur
» ton compte des choses que j'ai eu beau-
» coup de peine à croire. Je voudrais bien
» savoir de toi pourquoi tu te plains ; tu
» sais qu'en Perse, se plaindre de son
» Roi et l'accuser d'ingratitude n'est pas
» un moindre crime que de mépriser les
» Dieux immortels, car les anciens sta-
» tuts ordonnent que les Rois soient
» respectés à l'égal des Dieux ; et l'in-
» gratitude est, parmi tous les crimes
» que nos lois prévoient, un de ceux
» qu'elles punissent le plus sévèrement.
» Voyons, dis-moi en quoi je t'ai offensé.
» Quoique je sois roi, je ne dois offen-
» ser personne : autrement on aurait
» raison de m'appeler non pas roi, ce
» que je suis, mais tyran, ce que je ne
» veux jamais être. » Ariabarzane, qui
était de fort méchante humeur, ne man-

qua pas cependant de suivre les inspirations de sa grande âme et répéta ce qu'il avait dit en divers endroits en se plaignant du Roi. Artaxerxès lui répondit : — « Sais-tu, Ariabarzane, pourquoi » j'ai eu raison de t'enlever la charge de » Sénéchal? C'est parce que tu voulais » m'enlever mon rôle de Roi. Il m'ap- » partient, à moi, d'être toujours et par- » tout généreux, libéral, magnifique. » C'est à moi d'user envers tout le monde » d'une extrême courtoisie, de m'atta- » cher mes serviteurs en leur donnant » du mien, de les récompenser, non » pas exactement en proportion de leurs » œuvres et des services qu'ils me ren- » dent, mais en leur faisant toujours » plus de largesses qu'ils n'en ont mé- » rité. Là où il faut de la générosité, je » ne dois jamais tenir les mains fer- » mées, ni me montrer avare de donner » ce qu'il faut à mes sujets ou aux » étrangers ; tel est le devoir d'un Roi » et le mien en particulier. Mais toi, » qui es mon serviteur, tu prends mon » rôle, tu t'ingénies de mille façons non

» pas à me servir et à remplir ton de-
» voir envers moi, qui suis ton seigneur :
» tous tes efforts tendent à m'attacher
» à toi par des liens indissolubles et à
» faire que je t'aie toujours les plus
» grandes obligations. Quelle récom-
» pense pourrais-je t'accorder, quel don
» pourrais-je te faire, quel prix pour-
» rai-je te donner, dis-le moi, pour être
» réputé généreux, si tu as commencé
» par faire de moi ton obligé, à force
» de courtoisie ? Les seigneurs qui ont
» l'esprit élevé et l'âme grande s'atta-
» chent leurs serviteurs en les comblant
» de présents, en les faisant toujours
» monter; ils ont bien soin que la ré-
» compense dépasse toujours le service
» rendu : autrement, ils n'auraient ni
» courtoisie, ni générosité. Le vain-
» queur du monde, le grand Alexandre,
» s'empara un jour d'une ville fort riche
» et puissante que beaucoup de ses Ba-
» rons désiraient avoir; elle lui avait été
» demandée par ceux-là mêmes qui, les
» armes à la main, s'étaient le plus dis-
» tingués à la conquérir, et qui y avaient

» versé leur propre sang ; il ne voulut
» pas la leur donner, à eux qui la mé-
» ritaient, mais il appela un pauvre
» homme qui se trouvait là par hasard,
» et il la lui donna, afin que sa munifi-
» cence et sa libéralité s'exerçant sur
» une personne de condition si basse et
» si abjecte en reçût plus d'éclat, rendît
» son nom plus illustre ; car on ne peut
» dire qu'un pareil bienfait accordé à
» un pareil homme soit le prix de ser-
» vices rendus ; on voit clairement que
» c'est pure libéralité, pure courtoisie,
» pure magnificence et pure générosité ;
» et tout cela ne peut venir que d'un
» cœur magnanime et haut placé. Je ne
» dis pas pour cela qu'on ne doit pas
» récompenser un fidèle serviteur (c'est
» un devoir absolu), mais je prétends
» que la récompense doit toujours être
» au-dessus du mérite du serviteur. Toi,
» tu acquiers chaque jour des titres
» nouveaux à ma reconnaissance ; tu
» cherches constamment à me lier par
» ton extrême courtoisie, et, en agissant
» ainsi, tu fais que je suis impuissant à

» te récompenser, de sorte que tu m'ôtes
» le moyen d'être généreux. Ne vois-tu
» pas que, prévenu par toi, je suis em-
» pêché d'agir selon ma coutume, qui
» est de me concilier l'affection, la gra-
» titude, la reconnaissance de mes ser-
» viteurs, en leur donnant chaque jour
» ce que j'ai, en payant de deux ou
» trois talents ce qui en vaut un? Ne
» sais-tu pas que moins ils attendent
» une récompense, plus je la leur donne
» vite, plus je les élève et je les honore
» volontiers? Étudie-toi donc, Aria-
» barzane, à vivre à l'avenir de façon
» qu'on sache que tu es le serviteur et
» moi le Seigneur, comme je le suis en
» effet. Tous les Princes, suivant moi,
» recherchent deux choses dans ceux
» qui les servent, l'amour et la fidélité ;
» s'ils les obtiennent, ils n'en demandent
» pas davantage. Ainsi quiconque vou-
» dra lutter, comme tu le fais, de cour-
» toisie avec moi, finira par s'apercevoir
» que je lui en sais peu de gré. Je veux
» te dire encore que s'il me prend un
» jour fantaisie de dépouiller de ses

» biens un de mes serviteurs pour me
» les approprier, je serai encore réputé
» courtois et magnanime, et par lui et
» par tous ceux qui connaîtront le fait.
» Tu ne le nieras pas, tu le reconnaîtras
» même de ton plein gré chaque fois
» que l'envie m'en prendra. »

Le roi se tut; Ariabarzane lui répondit respectueusement, mais avec une grande fermeté : — « Je n'ai jamais essayé,
» invincible Roi, d'égaler ou de surpasser
» par mes actes votre infinie et incom-
» parable courtoisie; mais je me suis
» efforcé de vous faire voir, ainsi qu'à
» tout le monde, que je ne désire rien
» tant que votre faveur; Dieu me garde
» d'être jamais assez fou pour avoir la
» présomption de vouloir lutter contre
» votre puissance! Qui donc voudrait
» enlever la lumière au soleil? Il m'a
» toujours semblé et il me semble encore
» que je dois, pour vous faire honneur et
» vous servir loyalement, donner large-
» ment les biens que je possède, puis-
» qu'ils me viennent de vous; et encore
» que mon devoir est je ne dirai pas

» seulement d'exposer, mais de prodiguer
» ma vie pour le bien de votre couronne.
» Si vous avez cru que je cherchais à
» lutter de grandeur d'âme avec vous,
» vous devriez vous dire que j'agissais
» ainsi pour gagner plus complètement
» vos bonnes graces, pour vous obliger
» à m'aimer chaque jour davantage, car
» le but de tout serviteur doit être, selon
» moi, de rechercher de toutes ses forces
» l'amitié et la faveur de son Seigneur.
» Je pourrai confesser maintenant, in-
» vincible Roi, contre mon propre avis,
» (si vous voulez qu'il en soit ainsi), que
» pour avoir été magnanime, généreux
» et courtois, on mérite blâme et châti-
» ment, on encourt votre disgrace,
» comme le montre assez votre manière
» d'agir envers moi, et quoique je veuille
» vivre et mourir en suivant la même
» ligne de conduite, honorable, à mon
» gré et digne d'éloges; mais que je dise
» que mon Seigneur est généreux et
» courtois pour m'enlever mon bien,
» quand son devoir serait de me donner
» du sien, et qu'il a raison d'agir ainsi,

» je ne le ferai jamais. » Quand le Roi eut entendu ces dernières paroles, il se leva et répondit: — « Ariabarzane, ce n'est » pas le moment de discuter avec toi; » car je remets à l'éminent tribunal de » mes Conseillers le soin d'examiner et » de juger tes actes et tes propos contre » moi. Quand le temps sera venu, ils » examineront mûrement le tout selon » les lois et les coutumes de la Perse. » Qu'il me suffise pour le moment de te » dire que je suis prêt à te prouver par » les faits que ce que tu as nié est vrai; » tu le confesseras de ta propre bouche. » En attendant, tu t'en iras dans tes terres » et tu ne reviendras à la Cour que si » je t'y appelle. »

Quand Ariabarzane eut entendu son seigneur exprimer à la fin cette volonté, il s'en retourna chez lui et il se rendit avec grand plaisir dans ses terres, heureux de ne plus avoir tout le jour ses ennemis sous les yeux, mais fort peu satisfait de l'intention exprimée par le Roi de soumettre à son Conseil les paroles qu'il avait prononcées. Il était prêt ce-

pendant à souffrir tout ce que lui réservait la fortune et il occupait ses loisirs à chasser. Sa femme, qui était morte, ne lui avait laissé que deux filles, qu'on trouvait très-belles toutes les deux; mais l'aînée était sans comparaison plus belle que la seconde et avait un an de plus qu'elle. La renommée de leur beauté s'étendait dans toute la Perse et il n'y avait pas un grand Seigneur qui ne fût très-volontiers devenu le gendre d'Ariabarzane. Il se trouvait depuis quatre mois déjà dans celui de ses châteaux qui lui plaisait le plus, parce que l'air y était excellent et la chasse au chien comme au faucon fort belle, quand un héraut du Roi vint le trouver et lui dit : « Ariabarzane, le Roi, » mon seigneur, t'ordonne d'envoyer » avec moi à la Cour celle de tes deux » filles qui est plus belle que l'autre. » A cet ordre, Ariabarzane, qui ne pouvait deviner ce que voulait le Roi et qui faisait à ce sujet toutes sortes de conjectures, s'arrêta à une idée qui lui passa par la tête et résolut d'envoyer sa plus jeune qui, comme il a été dit déjà, n'avait pas

autant de beauté que l'aînée. Cette détermination prise, il alla trouver sa fille et lui dit : « Mon enfant, le Roi m'a » fait donner l'ordre de lui envoyer » la plus belle de mes filles ; mais, par » suite de certaines considérations qu'il » ne me convient pas de te faire con- » naître pour le moment, je veux que tu » sois celle qui partira ; souviens-toi bien » et prends la ferme résolution de ne » jamais lui dire que tu es la moins » belle ; ton silence te rapportera grand » profit et ton indiscrétion me causerait » un dommage irréparable ; peut-être » me ferait-elle perdre la vie. Seulement, » quand tu t'apercevras d'être enceinte, » tu n'en diras pas un mot à qui que ce » soit et tu dissimuleras de ton mieux ta » grossesse ; puis, quand tu en seras bien » certaine, quand ton ventre grossira de » telle sorte que tu ne pourras plus » cacher ta position, tu laisseras entendre » au Roi, de la façon qui te paraîtra la » meilleure, que ta sœur est bien plus » belle que toi et que tu es la cadette. »

La jeune fille, qui était intelligente et

fine, eut à peine entendu les ordres de son père et compris ce qu'il exigeait d'elle, qu'elle promit de faire tout ce qui lui était recommandé. Elle partit donc pour la Cour, conduite par le Héraut et accompagnée d'une escorte d'honneur. Il fut facile de tromper le Roi et tous les autres, car, si l'ainée des filles était plus belle, il n'y avait pas entre les deux sœurs assez d'inégalité pour que la plus jeune ne parût pas encore extrêmement belle, quand on ne pouvait pas la comparer à son aînée. Elle se ressemblaient d'ailleurs assez pour que, à moins de les fréquenter assidûment, il fût difficile de savoir quelle était l'aînée. Ariabarzane les avait tenues de telle sorte qu'il les avait rarement laissé voir.

La femme du Roi était morte depuis quelques années, et il avait résolu de prendre pour femme la fille d'Ariabarzane qui, pour n'être pas de sang royal, n'en était pas moins de la plus haute noblesse. Dès qu'il l'eut vue et trouvée bien plus belle qu'il ne s'y attendait, d'après le bruit public, il l'épousa avec

une grande solennité en présence de tous ses Barons, et fit dire à Ariabarzane de lui envoyer la dot de sa fille qu'il avait prise pour femme. A cette nouvelle, Ariabarzane, enchanté de l'événement, fit tenir à sa fille la dot qu'il s'était engagé, en le disant partout, à donner à chacune de ses enfants.

Il y eut à la Cour bien des gens qui s'étonnèrent beaucoup de voir le Roi, déjà avancé en âge, prendre pour femme une toute jeune fille, et surtout la fille d'un vassal, exilé de sa Cour. D'autres approuvèrent sa conduite, car les manières de voir des courtisans sont très-variées. Il n'y eut cependant parmi eux personne qui devinât le motif qui avait engagé le Roi à contracter cette alliance; Artaxerxès n'avait eu d'autre but que de faire avouer par Ariabarzane qu'en lui enlevant son bien, il s'était montré aimable et courtois.

Les noces célébrées avec toute la magnificence possible, Ariabarzane envoya au Roi une autre dot égale à la première et lui fit dire qu'en fixant la dot de ses filles,

il avait pensé les marier à ses égaux, mais qu'en le voyant, lui, le Roi, qui devait être hors de toute comparaison, devenir l'époux de l'une d'elles, il lui avait paru convenable de lui donner une dot plus forte qu'à tout autre homme qui serait devenu son gendre. Mais le Roi ne voulut pas accepter ce supplément de dot; il se trouvait bien assez payé par la beauté et par les charmes de sa jeune femme, il la traitait en Reine et lui rendait les honneurs dus à ce titre. Sur ces entrefaites, la jeune femme devint grosse d'un fils (comme on le vit bien ensuite, quand elle accoucha); elle s'aperçut de sa grossesse et la cacha le mieux qu'elle put. Mais elle vit bientôt son ventre grossir tant qu'elle n'en pouvait plus faire mystère : un jour donc que le Roi se trouvait avec elle et causait familièrement, elle mit, en femme fine et avisée, la conversation sur le terrain qui lui parut le meilleur pour lui permettre de dire ce qu'elle avait à confesser; et, quand le moment lui sembla favorable, elle déclara au Roi

qu'elle était loin d'être aussi belle que sa sœur.

En apprenant cela, le Roi s'indigna fort de ce qu'Ariabarzane n'avait pas obéi à ses ordres; et, quoiqu'il aimât beaucoup sa femme, il ne perdit pas de vue ses projets; il appela le Héraut qu'il avait envoyé une première fois et renvoya la fille à son père en lui faisant dire : « Ariabarzane, tu t'es aperçu que » ton Roi t'a dépassé, t'a vaincu en géné- » rosité, et tu as voulu, au lieu de lui » rendre la pareille, lui désobéir, user » envers lui de méchanceté; tu lui as en- » voyé non pas celle de tes filles que je » t'ai demandée en son nom, mais celle » qu'il t'a convenu de lui envoyer; cela » mérite, en vérité, le plus cruel châti- » ment. Aussi le Roi, dont la colère est » extrême, te renvoie ta fille et veut que » je lui amène l'aînée. Je te rapporte » aussi toute la dot que tu lui as donnée; » voici tout. » Ariabarzane reçut et sa fille et la dot avec un visage riant et il dit au Héraut: — « Je ne puis pas envoyer » maintenant avec toi mon autre fille

» que demande le Roi, mon Seigneur;
» elle est au lit gravement malade, comme
» tu pourras t'en assurer en venant avec
» moi dans sa chambre; mais je t'engage
» ma foi que, dès qu'elle sera guérie, je
» l'enverrai à la Cour. » Le Héraut vit la jeune fille qui était malade et au lit, il retourna près du Roi et lui dit tout; le Roi, satisfait, attendit la fin.

La jeune malade ne guérit pas vite; sa sœur vint à terme et accoucha d'un beau garçon; tout se passa bien pour le fils et pour la mère, Ariabarzane en éprouva un plaisir infini, une joie extrême, et cela d'autant plus qu'au bout de peu de jours, le bambin qui venait de naître accusa avec le Roi son père une ressemblance telle, qu'elle ne pouvait pas être plus grande.

Quand la jeune femme fut relevée de couches, sa sœur aussi se trouva guérie et redevenue belle comme auparavant; Ariabarzane les envoya toutes deux au Roi richement vêtues et bien accompagnées; il leur avait enseigné d'abord ce qu'elles avaient à dire et à faire.

A leur arrivée à la Cour, un des gens d'Ariabarzane parla ainsi au Roi : « Haut » et puissant Seigneur, Ariabarzane, votre » serviteur, vous envoie non pas une de » ses filles, mais bien toutes les deux, et » il n'en a pas davantage ; les voici. » A ces mots, le Roi, voyant la générosité et la courtoisie d'Ariabarzane, accepta et se dit, à part lui : « Je veux vaincre Aria- » barzane tout en le rendant l'homme le » plus heureux du monde. » Et, avant le départ de celui qui avait conduit les jeunes filles, il fit appeler un de ses fils, qui s'appelait Cyrus, et lui dit : « Mon fils, » je veux que tu prennes pour femme » cette enfant qui est sœur de la mienne » et très-belle, comme tu peux le voir ». Le jeune homme y consentit avec grand plaisir, le Roi reprit donc sa femme, organisa une fête solennelle et voulut que les noces de son fils fussent célébrées en grande pompe, avec le plus brillant appareil ; elles devaient durer huit jours.

A la nouvelle de ces événements, Ariabarzane ne se reconnut pas encore vaincu ; il vit que tout lui réussissait à souhait et

il résolut d'envoyer au Roi le fils qui venait de lui naître et qui lui ressemblait, je l'ai dit déjà, comme une mouche à une autre mouche. Il fit donc fabriquer un berceau de très-bel ivoire, tout incrusté d'or, orné des pierres les plus précieuses; il y fit mettre l'enfant dans des draps de soie et de brocart d'or d'une extrême finesse, et le fit mener au Roi avec sa nourrice, accompagné d'une superbe escorte, au moment même où les noces se célébraient.

Le Roi était dans une salle magnifique, en compagnie d'un grand nombre de ses Barons. Quand celui qui avait mission de lui présenter l'enfant y fut arrivé, il fit déposer le berceau devant lui et s'agenouilla. Le Roi et tous les Barons, fort étonnés de cette action, prêtaient l'oreille à ce qu'allait dire le Messager. Il s'exprima en ces termes, sans lâcher le berceau : « Invincible Roi, » je viens de la part d'Ariabarzarne, mon » maître et votre vassal, baiser humble- » ment vos mains royales, et après vous » avoir rendu les hommages qui vous

» sont dus, je vous offre ce présent. Aria-
» barzane remercie infiniment votre Hau-
» tesse, de l'extrême bienveillance qu'elle
» a bien voulu lui témoigner en daignant
» contracter alliance avec lui. Il n'a pas
» voulu se montrer ingrat pour tant de
» courtoisie et il vous envoie par mes
» mains le présent que voici. » En même temps, le Messager découvrait le berceau. Aussitôt apparut le gracieux enfant, qui était bien la plus jolie créature qu'on pût voir et qui ressemblait au Roi comme une moitié de la lune ressemble à l'autre moitié. Aussitôt chacun de dire, sans plus informer : — « Vraiment, Majesté sacrée, » cet enfant est bien le vôtre ». Le Roi ne se rassasiait pas de le regarder, et il prenait à cette contemplation tant de plaisir qu'il ne disait pas un mot. L'enfant faisait des gestes gracieux, il jouait avec ses petites mains et se tournait souvent vers son père avec des petits rires charmants. Quand le Roi l'eut regardé longuement et avec grande attention, il voulut savoir du Messager ce que tout cela voulait dire ; celui-ci raconta exac-

tement l'histoire. Le Roi l'écouta et fit appeler la Reine; quand il lui eut entendu confirmer tout le récit du Messager, il montra un extrême contentement; il reçut avec joie son jeune fils et fut sur le point de se déclarer vaincu. Cependant il lui sembla qu'il s'était trop avancé pour reculer sans encourir la honte et mériter le blâme, et il résolut d'user encore envers Ariabarzane de tant de courtoisie et de générosité, qu'il le surpassât décidément ou qu'il eût un motif éclatant d'en venir avec lui à une inimitié mortelle.

Le Roi avait une fille de vingt à vingt et un ans, belle et gracieuse (comme peut l'être une jeune fille royalement élevée); elle n'était pas encore mariée, et il la réservait pour la donner à quelque Roi ou à un très-grand Prince. Elle avait pour dot mille livres de l'or le plus fin, outre les revenus de plusieurs domaines, sans compter les habits précieux et les innombrables bijoux que lui avait laissés en mourant la Reine sa mère. Le Roi donc, résolu de vaincre Ariabarzane, forma

le projet de le prendre pour gendre en lui donnant sa fille. Il est bien vrai qu'il lui semblait s'abaisser beaucoup par tant de condescendance, car c'est une grande chute pour une femme de haut lignage de prendre pour mari un homme de moins noble extraction. Il n'en est pas de même pour l'homme de haute noblesse, quand même il épouse une femme de condition inférieure à la sienne ; il ne déchoit pas de son rang pour cela. S'il appartient à une race noble et pure, il anoblit la femme qu'il prend et l'élève jusqu'à lui, quand il la choisirait dans le bas peuple ; et les fils qui naissent de cette union seront aussi nobles que leur père. Mais si une femme, même de la plus noble extraction, épouse un homme d'une condition inférieure à la sienne et que son mari ne soit pas noble, les fils se rattachent à la famille de leur père et non pas à celle de leur mère ; ils ne sont pas nobles : tant sont grandes l'influence et l'autorité du sexe masculin. C'est pour cela que, selon bien des sages, on peut comparer l'homme au Soleil et la femme

à la Lune. Car nous voyons bien que la Lune n'a pas de lumière propre, qu'elle ne pourrait répandre aucun éclat, aucune clarté au milieu des ténèbres de la nuit, si elle ne recevait la lumière du Soleil dont les rayons ardents font, en temps et lieux, resplendir les Étoiles et briller la Lune : de même, la femme est dans la dépendance de l'homme et reçoit de lui la noblesse.

Ainsi donc, il semblait au Roi qu'il avait tort de donner sa fille à Ariabarzane et il craignait le blâme et les critiques ; mais il mit de côté tout respect humain et le désir de rester vainqueur dans cette lutte de courtoisie fut plus puissant sur lui que la honte. Il fit donc dire à Ariabarzane de venir à la Cour. Celui-ci, au reçu de l'ordre du Roi, se mit en route et descendit au palais qu'il possédait dans la ville ; puis aussitôt il alla saluer son Seigneur, qui lui fit un très-gracieux accueil. Le Roi ne tarda guère à lui dire : « Ariabarzane, puisque tu n'as pas de » femme, nous voulons t'en donner une » selon notre bon plaisir ; elle est telle

» qu'il te faudra bien t'en contenter. » Ariabarzane répondit qu'il était prêt à faire tout ce que voudrait son souverain. Le Roi fit à l'instant venir sa fille qui se présenta magnifiquement vêtue, et il voulut qu'Ariabarzane l'épousât en présence de toute la Cour. Quand les noces eurent été célébrées avec les cérémonies convenables, Ariabarzane témoigna peu de plaisir de l'alliance qu'il venait de contracter et eut l'air de faire fort peu de caresses à sa jeune épouse. Tous les Barons et gentilhommes qui se trouvaient à la Cour étaient stupéfaits de la bonté de leur Roi, qui avait daigné prendre un de ses vassaux pour beau-père et pour gendre; d'un autre côté, ils voyaient bien la froideur d'Ariabarzane et ne pouvaient se lasser de le blâmer. Ariabarzane fut tout ce jour-là extrêmement préoccupé, et pendant que toute la Cour était en fête, qu'on ne faisait que danser, que le Roi lui-même présidait aux réjouissances en l'honneur des noces de sa fille, il restait absorbé dans ses pensées.

Le soir, après un repas somptueux,

le Roi fit conduire sa fille en grande pompe au logis d'Ariabarzane; il y fit porter en même temps sa magnifique dot. Ariabarzane accueillit sa femme fort honorablement; à l'instant même, en présence de tous les Barons et de tous les Seigneurs qui l'avaient accompagneé, il lui constitua une dot égale à ce qu'elle avait apportée, et renvoya au Roi les mille livres d'or par lui données à sa fille. Cette libéralité excessive étonna prodigieusement le Roi et le mit de plus si fort en colère, qu'il ne savait s'il devait s'avouer vaincu ou condamner son vassal à un exil perpétuel. Il trouvait qu'il était impossible de surpasser la grandeur d'âme d'Ariabarzane, et ne pouvait souffrir qu'un de ses vassaux eût la prétention de l'égaler en courtoisie et en générosité. Il se montra donc fort irrité, puis il réfléchit à ce qu'il devait faire en pareille occurence. On n'eut pas de peine à voir son mécontentement et sa colère, car il avait la figure renversée et ne faisait bon visage à personne. Les Rois étaient à cette époque honorés et

respectés en Perse à l'égal des Dieux ; mais d'après une loi du pays, toutes les fois que le Roi s'irritait outre mesure, il devait faire connaître les motifs de sa colère à ses Conseillers qui les examinaient avec le plus grand soin : s'ils les trouvaient mal fondés, ils obligeaient le Roi à se calmer ; s'il leur semblait vraiment qu'il eût de justes motifs de s'irriter et de se mettre en colère, ils prononçaient une peine plus ou moins sévère, selon le cas, contre celui qui avait irrité leur souverain : c'était tantôt l'exil, tantôt la peine capitale. Le jugement ne pouvait pas être frappé d'appel. Le Roi avait la faculté, une fois la sentence prononcée, de diminuer la peine ou de la réduire à néant et d'absoudre le coupable ; on voyait bien ainsi que le jugement prononcé par les Conseillers n'était dicté que par la justice, et que le Roi, s'il faisait grace à quelqu'un, ne se laissait guider que par des sentiments d'humanité et de compassion.

Le Roi fut donc obligé, en vertu des statuts de l'État, de faire connaître à

son Conseil les causes de son mécontentement. Il les exposa en détail. Les Conseillers, après avoir entendu ses explications, envoyèrent chercher Ariabarzane et voulurent lui entendre exposer, pour les examiner mûrement, les motifs de tels et tels de ses actes. Puis ils se mirent à discuter, à rechercher entre eux ce qu'il fallait penser de tous ces faits; enfin, après un long débat, ils décidèrent qu'Ariabarzane devait perdre la tête, pour avoir voulu non-seulement devenir l'égal du Roi, mais encore le surpasser, et aussi pour n'avoir pas témoigné de joie en recevant pour femme la fille de son Roi et pour ne lui avoir pas, comme il le devait, rendu grace de tant de courtoisie. Il était admis en principe chez les Perses que tout serviteur qui, en n'importe quelle circonstance, cherchait à vaincre et à surpasser son maître, devait être décapité, quand bien même son œuvre serait en elle-même bonne et louable, parce qu'il faut avant tout punir le mépris de la Majesté royale et la grave offense faite au Souverain. Pour justifier

mieux encore leur sentence, les Conseillers disaient qu'en d'autres cas semblables les Rois de Perse avaient pris la même décision, et qu'il en était fait mention dans leurs annales.

Voici le fait. Un Roi de Perse était allé à la campagne se divertir avec un grand nombre de ses Barons ; il avait avec lui ses faucons et il se mit à les lancer sur divers oiseaux. On ne tarda pas à rencontrer un héron. Le Roi ordonna qu'un des faucons, celui qui passait pour le meilleur, parce qu'il avait un souffle puissant et qu'il montait jusqu'aux étoiles, fût lancé sur le héron. Aussitôt, le héron commença à monter dans les airs et le faucon le suivit promptement. Mais voilà qu'à l'instant où, après bien des difficultés, le faucon s'apprêtait à saisir et à coiffer (comme on dit), le héron, un aigle apparut. Dès que le brave faucon l'aperçut, il dédaigna de combattre davantage le timide héron ; il se tourna contre l'aigle, se dirigea vers lui d'un vol rapide et se mit à le poursuivre avec ardeur. L'aigle se défendait

avec beaucoup de courage et le faucon s'efforçait de l'entraîner à terre. Enfin, le bon faucon, de ses griffes puissantes, saisit l'aigle par le cou et lui détacha la tête du corps, puis vint tomber au milieu de la suite du Roi. Tous les Barons et tous les gentilshommes qui étaient avec le Roi vantèrent chaudement cet acte de courage ; ils dirent que ce faucon était un des meilleurs du monde et lui firent les éloges que paraissait mériter sa conduite, si bien qu'il n'y avait là personne qui ne le louât extrêmement. Le Roi, à tout ce que dirent ses Barons ou les autres, ne répondit pas un mot ; il resta pensif et recueilli, et ne donna au faucon ni blâme ni louange.

Il était fort tard quand le faucon avait tué l'aigle ; le Roi donna l'ordre à tout le monde de rentrer en ville. Le lendemain, il fit faire par un orfèvre une magnifique couronne d'or de forme telle qu'elle pût s'adapter à la tête du faucon. Puis, quand le moment opportun lui parut venu, il commanda d'élever sur la place de la ville un catafalque couvert

de velours et d'autres ornements, comme c'est l'usage de le dresser pour un Roi. Il y fit amener le faucon au son des trompettes et, par son ordre, un grand Baron posa sur la tête de l'oiseau la couronne d'or pour le récompenser de sa victoire sur l'aigle. Mais aussitôt d'un autre côté se présenta le bourreau, qui retira la couronne de la tête du faucon et lui coupa le cou avec sa hache. Tous ceux qui assistaient à ce spectacle furent fort étonnés de ces alternatives, et tout le monde se mit à commenter l'événement de diverses façons. Le roi, qui se tenait à une des fenêtres du palais pour tout voir, fit faire silence, et d'une voix si haute que tous les spectateurs le purent entendre, il parla en ces termes :
« Que personne ne prétende élever des
» plaintes à propos de ce qui vient de
» se passer pour le faucon, car tout ce
» qui a été fait était raisonnable. Le
» devoir d'un Prince magnanime est,
» selon ma ferme croyance, de distinguer
» le vice et la vertu, afin de pouvoir
» honorer les belles et louables actions

» et punir les vices; celui qui ne ferait
» pas cela ne serait ni un Roi ni un
» Prince; il mériterait le nom de perfide
» tyran. C'est pourquoi, ayant reconnu
» dans le faucon qui maintenant est
» mort, beaucoup de courage et de bra-
» voure unis à une grande vigueur, j'ai
» voulu l'honorer et le récompenser en
» lui décernant une couronne de l'or le
» plus fin ; il a valeureusement tué un
» aigle : tant de hardiesse et de valeur
» méritaient un tel prix. Mais j'ai con-
» sidéré ensuite qu'il avait eu l'audace
» et la témérité d'attaquer et de tuer son
» roi, et il m'a paru convenable de lui
» faire porter la peine d'une si grande
» scélératesse ; car il n'est jamais permis
» au serviteur de tremper les mains dans
» le sang de son maître. Le faucon ayant
» mis à mort son roi et celui de tous les
» oiseaux, qui pourra raisonnablement
» me blâmer de lui avoir fait trancher
» la tête ? Personne, en vérité, si je ne
» me trompe. »

Les Juges d'Ariabarzane alléguèrent cet arrêt, quand ils prononcèrent la sen-

tence qui le condamnait à être décapité. Afin de s'y conformer ponctuellement, ils ordonnèrent qu'Ariabarzane serait d'abord couronné de laurier pour sa grandeur d'âme, sa courtoisie, sa libéralité : cette récompense était due à ses belles qualités ; mais, comme il avait mis toute son émulation et tous ses soins, employé mille moyens, fait tous ses efforts pour lutter de générosité avec son Roi, et même pour le surpasser et pour paraître plus libéral et plus magnanime que lui ; comme il avait de plus tenu sur son compte de mauvais propos, il devait, pour tous ces motifs, avoir la tête tranchée.

Ariabarzane, averti de la condamnation sévère prononcé contre lui, supporta ce terrible revers de fortune avec autant de grandeur d'âme qu'il avait supporté déjà les autres coups d'un destin ennemi ; il se conduisit de telle sorte et se contint si bien, qu'on ne put voir en lui aucun signe de chagrin ou de colère. Il dit seulement d'un visage calme, en présence de beaucoup de monde : « Cela seul me

» restait, de faire largesse à mon Seigneur
» de ma vie et de mon propre sang. Je le
» ferai bien volontiers, et de telle façon
» que je puis mourir, le monde le verra
» bien, avant de renoncer à mes habi-
» tudes de libéralité. » Il fit donc appeler le Notaire et dicta son testament, comme les lois du pays le lui permettaient; il augmenta les dots de ses filles et de sa femme, et, après avoir légué ce qui lui parut convenable à ses parents et à ses amis, il laissa au Roi des bijoux très-précieux pour une somme considérable; à Cyrus, son gendre, le fils du Roi, il légua, outre une bonne somme d'argent, toutes ses armes offensives et défensives, avec tout son attirail de guerre et autant de chevaux qu'il en avait. Enfin il ordonna que si sa femme, qui pouvait être enceinte, mettait au monde un enfant mâle, ce fils à naître serait l'héritier de tous ses biens; si, au contraire, c'était une fille, elle devait recevoir la même dot que ses deux sœurs; le reste de ce qu'il possédait serait partagé également entre elles trois. Il prit encore les dispo-

sitions nécessaires pour que tous ses serviteurs fussent récompensés selon le rang qu'ils occupaient chez lui. Tout cela fut rendu public, comme c'est l'usage en Perse, la veille du jour où Ariabarzane devait être mis à mort, et l'avis général fut que c'était l'homme le plus généreux et le plus magnanime qui eût jamais existé, non-seulement en Perse, mais peut-être aussi dans les pays voisins. Sauf quelques envieux, qui avaient toujours cherché à ruiner son crédit auprès du Roi, tout le monde témoignait un vif déplaisir de le voir destiné à une si triste fin. Il n'était permis à personne, quand de pareils jugements avaient été rendus, de demander au Roi la grace du condamné. Aussi la femme et les filles d'Ariabarzane, ses parents et ses amis vivaient dans la plus profonde tristesse et ne faisaient que pleurer nuit et jour. Le huitième jour venu (on accorde ce temps au condamné pour mettre ordre à ses affaires), on dressa par ordre du Roi au milieu de la place une estrade toute couverte de drap noir; en face, on en éleva une seconde qu'on

recouvrit de pourpre et d'étoffes de soie; (le Roi s'y assied, s'il le veut, au milieu des Juges, lecture est donnée de la sentence, et le Roi ordonne de sa bouche de la mettre à exécution, ou, si cela lui convient, il fait grace au condamné et le met en liberté; quand le Roi ne veut pas assister à ces cérémonies, le plus vieux des Juges reçoit ses ordres et les met aussitôt à exécution). Le Roi, qui souffrait vraiment de voir un homme si magnanime, un si loyal serviteur, son beau-père et son gendre, faire une si horrible fin, voulut ce matin-là être présent à tout, tant pour voir la contenance d'Ariabarzane que pour avoir le moyen de le sauver.

Ariabarzane fut donc conduit sur l'estrade par les Sergents de justice; il était pompeusement vêtu; on lui posa sur la tête la couronne de lauriers. Mais il fut bientôt dépouillé de ses riches vêtements et de sa couronne, et revêtu de ses habits ordinaires. Le Bourreau était là debout, attendant l'ordre de faire son suprême office; déjà son épée tran-

chante était levée ; le Roi regardait fixement au visage Ariabarzane, dont la figure n'éprouvait pas la moindre altération ; on aurait dit que ce qui se passait ne le regardait pas, et cependant il pouvait bien croire raisonnablement que le Bourreau était prêt à lui trancher la tête. Le Roi, voyant l'inébranlable fermeté et le courage invincible d'Ariabarzane, lui parla ainsi d'une voix haute et que tout le monde entendit : « Ariabarzane, ce » n'est pas moi, comme tu peux le savoir, » qui t'ai condamné à mort ; tes actions » imprudentes et les lois de ce Royaume » t'ont réduit à cette extrémité. Nos » saintes lois me permettent de faire » grace partielle ou entière à un condamné » et de lui rendre la faveur dont il jouis- » sait autrefois ; si tu veux t'avouer » vaincu et si tu consens à accepter de » moi la vie, je te ferai grace de la mort » et je te rendrai tes charges et tes » dignités. » Ariabarzane, qui était à genoux, la tête inclinée, attendant le coup qui devait la séparer de son corps, la releva, et se tourna vers le Roi. Il

réfléchit que ce n'était pas la méchanceté du Roi, mais plutôt l'envie des autres et les langues envenimées de ses ennemis qui l'avaient amené à un pas si cruel et il résolut, en profitant pour rester en vie de la compassion et de la générosité de son souverain, de ne pas combler de joie ses ennemis par sa mort; il prit donc une attitude respectueuse et répondit au Roi d'une voix ferme et sonore : « Mon » invincible Seigneur, respecté de moi à » l'égal des Dieux immortels, puisque tu » veux (graces t'en soient rendues) que » je vive, j'accepte respectueusement de » toi le don de la vie dont je ne voudrais » pas si je croyais devoir vivre dans ta » disgrace, et je me reconnais absolument » vaincu. Je resterai donc vivant et je » garderai la vie que tu me donnes pour » ton service, afin de pouvoir te la rendre » quand tu le voudras pour le bien de ta » couronne sacrée, comme je la reçois » aujourd'hui de ta générosité. Je te la » rendrai d'aussi bon cœur que je » l'accepte de toi en ce moment. Et, » puisque tu as bien voulu me faire une

» si grande faveur, je dirai volontiers ici
» en public, si cela ne t'est pas désa-
» gréable, ce qui me vient en ce moment à
» l'esprit. »

Le Roi fit signe à Ariabarzane de se relever et de dire ce qui lui plairait. Il se leva, la foule fit silence, et il se mit à parler en ces termes : « Il y a deux
» choses, Majesté sacrée, qui ressem-
» blent aux flots de la mer par leur
» mobilité, et aux vents par leur in-
» stabilité ; la troupe des sots qui les
» recherchent avec le plus grand soin
» et avec toute l'ardeur possible, n'en
» est pas moins infinie. Je veux dire
» qu'il en est ainsi le plus souvent. Ces
» deux choses que tout le monde désire
» si ardemment, sont la faveur d'un
» Maître et l'amour d'une Dame ; elles
» trompent si souvent celui qui les re-
» cherche loyalement, qu'il n'en retire à
» la fin pas autre chose que des regrets.
» Je commence par parler des Dames
» qui, comme on le dit partout, laissent
» le plus souvent le meilleur pour s'at-
» tacher au pire ; on voit un beau jeune

» homme, noble, riche, brave, orné de
» tous les talents, prendre pour sa bien-
» aimée une jeune fille, la servir et
» l'honorer avec autant de fidélité qu'on
» en doit aux Dieux, se plier à toutes
» ses volontés : il a beau aimer, servir
» et prier, il ne pourra tant faire qu'il
» se concilie les bonnes graces de sa
» Dame; elle aimera, au contraire, un
» autre homme dépourvu de tout mé-
» rite, se livrera à lui, puis ne s'y tien-
» dra guère et reprendra le premier
» après l'avoir chassé; inconstante et
» dédaigneuse, après l'avoir élevé jus-
» qu'aux étoiles, elle cèdera à son na-
» turel capricieux et le laissera tomber
» au fond de l'abîme. A qui lui deman-
» derait la cause de ces changements,
» elle ne saurait rien répondre, sinon
» que cela lui plaît ainsi; si bien qu'il
» arrive rarement qu'un amant sincère
» puisse avoir quelque tranquillité, il
» voit sa vie constamment agitée en
» tous sens par le caprice de sa Dame.
» On voit de même, dans les Cours des
» Rois et des Princes, quelqu'un être

» en possession de la faveur de son Seigneur ; il semble vraiment que son » maître ne sache rien faire ni rien » dire sans lui ; et cependant quand il » aura mis tous ses soins à conserver et » à se concilier davantage, au prix de » bien des travaux et de bien des efforts, les graces de son maître, voici » que tout à coup le goût du Seigneur » changera et s'attachera à un autre ; » celui qui était tout à l'heure le premier de la Cour se trouve en un instant être devenu le dernier. Il aura » beau continuer ensuite à être un serviteur diligent, soigneux et empressé, » avoir l'expérience de la Cour et s'occuper bien plus des affaires de son Seigneur que de sauvegarder sa propre » vie, tout est en pure perte ; il n'en est » jamais récompensé et il se voit vieillir » au service sans en recueillir le moindre prix. Voyez cet autre, très-versé » dans n'importe quelle science ; il n'en » meurt pas moins de faim à la Cour, » tandis qu'un ignorant, un homme » sans valeur, reçoit de son Seigneur de

» grandes richesses dues à la faveur et
» non à son mérite. Non que les gens
» instruits, les hommes de talent dé-
» plaisent au Seigneur : il en favorise,
» il en élève un grand nombre ; mais
» c'est que le caractère de l'autre ne lui
» revient pas ; leurs humeurs, comme
» on dit, ne s'accordent pas ensemble.
» Combien de fois arrive-t-il de voir quel-
» qu'un qu'on n'a jamais rencontré au-
» paravant, et qui déplaît à première
» vue comme la peste, dont on ne
» pourra jamais supporter la présence,
» et qui, s'il cherche à se rendre utile et
» agréable, n'arrivera qu'à déplaire da-
» vantage ? Au contraire, on aperçoit
» quelqu'un qu'on n'a jamais vu, et il
» plaît tant de premier abord, on le
» trouve si complètement à son gré, qu'on
» ne saurait lui refuser de faire pour lui
» le sacrifice de sa vie s'il le demandait ;
» on sent un certain je ne sais quoi qui
» oblige à l'aimer, et il aurait beau faire
» tout de travers, désobéir aux ordres
» qu'il aurait reçus, ce serait toujours
» bien. D'où viennent ces sentiments

» divers? Ne résultent-ils pas de la na-
» ture du sang en lui-même excité par
» quelque influence céleste, qui le sait?
» Il est bien vrai qu'on peut, en ce
» qui concerne les Cours, trouver à ces
» changements quelque semblant de rai-
» son : c'est l'envie, cette peste, dont les
» atteintes empoisonnées sont mortelles,
» et qui tient constamment, comme sur
» une balance, les faveurs du Prince ; en
» un instant elle élève celui qui était
» en bas et elle abaisse celui qui était en
» haut, de sorte qu'il n'y a pas dans les
» Cours de poison plus nuisible et plus
» dangereux que le mal d'envie. On ar-
» rive facilement et avec peu de peine à
» soigner et à rendre inoffensifs les au-
» tres vices chez ceux qui les ont, de
» telle sorte qu'ils ne font tort à per-
» sonne; mais quel moyen employer,
» quel artifice mettre en œuvre, quel
» remède donner pour apaiser l'envie?
» Je ne sais vraiment pas comment on
» pourra jamais échapper, sans en souf-
» frir cruellement, à ses morsures ai-
» guës. Donnez-moi à la Cour un or-

» gueilleux, un vaniteux, un ambitieux,
» un homme plus fier que la fierté
» même : si on va le saluer dès qu'on
» l'aperçoit, si on lui fait honneur, si on
» lui cède toujours, si on l'exalte jus-
» qu'au ciel en restant humble soi-même,
» on s'en fait aussitôt un ami et on s'ac-
» quiert auprès de lui la réputation
» d'un aimable et gracieux courtisan.
» Donnez-moi un voluptueux, adonné
» aux plaisirs des femmes, et qui ne dé-
» sire pas autre chose que la fugitive
» jouissance d'amour : il suffira de ne
» pas mettre obstacle à ses passions, de
» ne pas blâmer ses plaisirs, de faire son
» éloge devant les Dames, pour se con-
» cilier à jamais son amitié. Donnez-moi
» un avare ou un gourmand : j'adminis-
» trerai au premier une bonne somme
» d'argent en guise de médecine, et j'in-
» viterai souvent le second à manger
» avec moi; l'un et l'autre seront aussi-
» tôt guéris. Mais si vous me donnez un
» envieux, quelle médecine purgative
» trouver à son humeur pestilentielle?
» Si l'on veut tenter cette guérison, il

» faut y sacrifier sa propre vie et ne pas
» penser qu'il soit jamais possible de
» trouver autre remède. Qui ne sait,
» Majesté sacrée, que si quelqu'un at-
» teint de cette maladie aussi redou-
» table que la peste, me voit plus que
» lui en faveur auprès de toi, s'il s'aper-
» çoit que mes services sont plus agréa-
» bles que les siens, que je suis plus
» habile que lui à manier les armes,
» que je vaux mieux que lui en n'im-
» porte quoi, et qu'il me porte envie,
» qui ne sait, dis-je, que celui-là ne gué-
» rira jamais, à moins de me voir privé
» de tes bonnes graces, chassé de la
» Cour, ruiné complètement? J'aurai
» beau lui faire tout le jour les plus ri-
» ches présents, lui témoigner du re-
» spect en toute circonstance, le vanter
» autant que je saurai le faire et lui
» rendre toute espèce de services, ce
» sera peine perdue. Il ne cessera jamais
» de s'employer contre moi, jusqu'à ce
» qu'il me voie abîmé dans le malheur;
» tous les autres remèdes seront vains et
» sans effet. Voilà la cruelle maladie

» qui empoisonne toutes les Cours, qui
» empêche toutes les actions généreuses,
» et qui cherche à ébranler toutes les
» âmes élevées. Voilà le sombre voile
» qui obscurcit si complètement les yeux
» d'autrui, qu'il ne laisse plus voir la vé-
» rité, qu'il fausse le jugement, qu'il
» permet malaisément de distinguer le
» juste de l'injuste; c'est la cause évi-
» dente des milliers d'erreurs qui se
» commettent tout le jour dans les ac-
» tions humaines. Et, pour m'en tenir
» à ce qui concerne le sujet que nous
» traitons en ce moment, il n'y a, en vé-
» rité, pas de vice au monde qui cor-
» rompe les Cours autant que le poison
» de l'envie, il n'en est pas qui rompe
» mieux les liens les plus sacrés, ni qui
» entraîne à leur ruine plus de Sei-
» gneurs; car, dès qu'on écoute les
» méchancetés qu'il suggère, on ne peut
» plus rien faire de bon. Je finis en
» disant que si l'envieux est heureux du
» bien qui lui arrive, s'il jouit de son
» bonheur, il est encore bien plus con-
» tent, et il se réjouit bien davantage

» du mal qui arrive à autrui ; il pleure,
» il se désole quand il voit les autres
» heureux, et il consentirait volontiers à
» se faire arracher un œil pour en faire
» perdre deux à son voisin. J'ai voulu,
» Prince invincible, te dire ici ces quel-
» ques mots, en présence de tes Sa-
» trapes et du peuple tout entier, afin
» que chacun sache bien que si j'ai en-
» couru ta disgrace, ce n'est ni par ma
» faute ni par la tienne, mais à cause
» des propos envenimés des envieux. »

Le franc parler d'Ariabarzane plut au magnanime monarque : tout en se sentant piqué par ces paroles, il comprenait qu'elles étaient vraies et que tout le monde pouvait en faire à l'avenir son profit ; aussi ne leur ménagea-t-il pas ses louanges en présence de tous. Puis, comme Ariabarzane avait déjà reçu de son Roi la vie à titre de don gracieux et s'était déclaré vaincu ; comme le Roi connaissait sa valeur et sa loyauté, et qu'il l'aimait enfin comme il devait l'aimer, il le fit gracieusement descendre de la noire estrade où il était et lui ordonna

de monter sur la sienne; il lui fit bon accueil, et le baisa, pour montrer qu'il lui remettait et lui pardonnait toutes ses injures. Il voulut que toutes ses charges lui fussent rendues, et, pour le rendre plus grand encore que par le passé, il lui fit don de la ville de Passagarde, où était le tombeau de Cyrus; il le nomma son Lieutenant général dans tous ses États et dans tous ses Domaines, et ordonna que tout le monde lui obéît comme à sa propre personne.

Ainsi le Roi resta le beau-père honoré et le gendre affectionné d'Ariabarzane; il prit toujours conseil de lui en toutes circonstances, et ne fit jamais rien d'important sans prendre son avis. Ariabarzane était donc plus que jamais rentré en grace auprès de son maître; il avait, à force de courage, vaincu tous ses ennemis, brisé et rompu les armes de l'envie. S'il avait été auparavant bienveillant et libéral, il devint, une fois arrivé au sommet des grandeurs, d'une générosité royale; pour un acte de courtoisie qu'il aurait fait autrefois, il en faisait

deux maintenant; mais il était généreux avec réserve, il mettait dans ses libéralités de la mesure et de la prudence, et tout le monde pouvait voir clairement qu'il n'entendait pas lutter avec son Seigneur, mais bien faire éclater aux yeux de tous la grandeur de la Cour de son Roi, et que c'était pour cela seulement qu'il dépensait magnifiquement et faisait largesse aux autres des biens qu'il tenait de son Roi et de la Fortune. Il resta jusqu'à son dernier jour dans les bonnes graces de son Prince, parce que le Roi vit, clair comme le jour, qu'Ariabarzane avait été formé par la nature pour être un miroir éclatant de courtoisie et de générosité, et qu'il serait plus facile d'enlever au feu sa chaleur, et au Soleil sa lumière, que de le faire renoncer à ses habitudes de magnificence. Aussi ne cessait-il de lui témoigner chaque jour plus d'estime, de l'élever et de le rendre plus riche, pour lui donner le moyen de faire encore plus de largesses. Et, bien qu'en vérité ces deux qualités, la courtoisie et la géné-

rosité, soient l'ornement de tous ceux qui les possèdent; bien que, sans elles, un homme ne soit pas vraiment homme, il faut reconnaître qu'elles conviennent surtout aux riches, aux Princes, aux grands Seigneurs, et qu'elles sont pour eux ce que sont pour l'or fin et poli les perles d'Orient, ou pour une belle et gracieuse dame deux beaux yeux, deux belles mains blanches comme l'ivoire : tels que sont, très-aimable Signora, vos beaux yeux et vos mains si belles qu'elles défient toute comparaison.

LE BANDELLO

AU TRÈS-GRACIEUX SEIGNEUR LE SIGNOR

L. SCIPIONE ATTELLANO

Il y a certaines gens qui aiment par-dessus tout à se moquer du prochain ; quand ils ont réussi à jouer un bon tour à qui que ce soit, ils s'en glorifient, ils se tiennent en plus haute estime, et se croient bien malins, bien rusés. Si par hasard on leur rend la monnaie de leur pièce, et que d'autres les daubent, il leur arrive ce qui arrive aux Bouffons, qui sont plus vexés pour une mauvaise farce qu'on leur fait, qu'ils n'ont éprouvé de plaisir à en faire d'abord cent à autrui. Ainsi en est-il de ceux qui

ne peuvent souffrir qu'on se moque d'eux, bien qu'ils n'aient pas d'autre pensée que d'attraper tantôt l'un, tantôt l'autre. Il me semble cependant qu'on fait très-bien de leur rendre quelquefois pain pour fouace, car il est juste que l'âne qui donne un coup de pied dans un mur en reçoive le contre-coup. On vit bien ces jours derniers la vérité de ce que j'avance, quand le Signor Comte Antonio Crivello fit jouer la comédie en si somptueux appareil ; on fit une niche à Calcagnino, l'acteur, et cela le mit dans une telle colère, que, s'il s'était emporté seulement un peu plus, il en serait mort, je crois. Et néanmoins, quand il attrape quelqu'un, lui, il ne cesse d'en parler, de plaisanter, et il rit tant, qu'il en pleure. Quelques personnes avaient un jour mis la conversation sur ce sujet et cherchaient, en citant divers exemples, à voir si l'on pouvait se rendre compte de pareils caractères ; personne ne trouvait les véritables motifs ; la causerie s'écarta du sujet, et on se mit à parler des tours que les hommes et les femmes ont l'habitude

de se jouer les uns aux autres. Messer Ottonello Pasini, savant homme et aimable compagnon, raconta alors une Nouvelle qui plut infiniment à tous ceux qui l'entendirent. Je l'ai écrite, et comme je sais que vous en connaissez les personnages mis en scène, bien que, pour respecter les convenances, je ne les nomme pas, j'ai décidé de vous en faire hommage; car je ne puis pas vous prouver autrement combien je désire être votre serviteur, tant à cause de vos belles et rares qualités qui vous méritent l'estime et le respect de tout le monde, que pour les nombreux bienfaits que j'ai reçus de vous. Soyez sûr que si le mari de la Dame qui fut si bien attrapée vivait encore, je ne publierais pas cette Nouvelle, car je pourrais causer de grands malheurs et peut-être mettre les armes à la main à quelqu'un de nos amis. Vous me ferez grand plaisir en communiquant mon histoire à vos frères, les seigneurs Annibale et Carlo, car je sais qu'ils la liront très-volontiers. Veuillez aussi la montrer à nos deux Muses, la comtesse

Cecilia Gallerana et la signora Camilla Scarampa, qui sont en vérité les deux lumières de la littérature Italienne à notre époque. Portez-vous bien.

MAUVAISE FARCE

d'une Dame à un gentilhomme, qui la lui rend au double.

NOUVELLE III

Il y avait, je ne vous parle pas de long temps, dans une ville de Lombardie, une honnête et noble Dame, mariée fort richement et dont l'humeur était plus capricieuse, plus fantasque qu'il ne convient à une dame d'importance. Elle aimait infiniment à se moquer de tout le monde et prenait souvent quelqu'un pour victime ; puis elle faisait, en compagnie des autres dames, des gorges chaudes sur celui-ci et

sur celui là, si bien que personne n'osait lui faire la cour ni prendre avec elle trop de familiarité; car, hardie comme elle l'était et ayant le filet si bien coupé, elle disait tout ce qui lui passait par la tête; chacun avait son compte et elle trouvait un mot piquant pour tout le monde. Il ne convient vraiment pas à des gentilshommes de se quereller, ni d'échanger des paroles aigres avec des dames que notre devoir est d'honorer et respecter toujours, aussi n'était-il presque personne qui n'évitât de trop s'engager dans une conversation avec elle; on savait qu'elle donnait toute carrière à sa langue et qu'elle n'avait d'égards pour qui que ce fût. De plus, elle était belle outre mesure, et si bien douée de tout ce qui fait le charme d'une femme, elle mettait dans tous ses gestes tant de grace et d'élégance, qu'à tout ce qu'elle faisait, à chacune de ses actions, à chacun de ses mouvements, à chacun de ses signes, on croyait voir s'accroître en elle un certain je ne sais quoi si séduisant, qu'elle était sans égale dans toute la Lombardie. Quelques

gentilshommes, faute de connaître parfaitement le caractère de la Dame, s'étaient mis à la courtiser, à papillonner autour d'elle ; elle les avait pendant quelque temps nourris de douces œillades, puis s'en était débarrassée en leur jouant un tour ou un autre, et les amoureux imprudents voyaient qu'on les avait bernés sans pitié. Bien qu'elle fût, comme je vous l'ai dépeinte, fort peu aimable, elle n'en aimait pas moins à se faire courtiser, et souvent, pour mieux allécher les galants, elle faisait mine de vouloir la chose et d'être enflammée pour tel ou tel ; mais à la fin, quand le hanneton lui trottait par la tête, elle semblait n'avoir jamais connu personne.

Il arriva un jour qu'un jeune homme riche et très-noble de cette ville, qui cependant avait entendu raconter les mauvais tours joués par cette Dame à bien des gens, et qui connaissait son caractère, la trouva si belle et si gracieuse, qu'il ne put s'empêcher de penser tout le jour plus que de raison à ses beautés : elles lui paraissaient être celles d'un ange

plutôt que d'une mortelle. Il finit par en devenir si passionnément amoureux, qu'il lui était impossible d'en détourner son esprit et de songer à autre chose ; il dut bien reconnaître qu'il ne se possédait plus et qu'une autre s'était emparée de lui. Tout entier à ce nouvel amour, et préoccupé des allures de la Dame, qu'on lui avait fait connaître, il passait de la joie à la tristesse, selon qu'il espérait ou désespérait ; enfin il résolut de conquérir son amitié par tous les moyens possibles. Il se mit donc à passer souvent par la rue où elle demeurait ; il la voyait tout le jour sur le pas de sa porte, s'inclinait tendrement devant elle, s'arrêtait aussitôt, qu'il fût à pied ou à cheval, et se mettait à lui parler. Il n'osait pas l'entretenir de sa passion, mais ses yeux et ses soupirs brûlants parlaient pour lui. Elle, qui était fine et maligne, qui aimait beaucoup à être courtisée et qui s'estimait au moins à sa valeur, peut-être plus, le regardait quelquefois du coin de l'œil et s'ingéniait à lui montrer petit à petit qu'il ne lui déplaisait pas. Le jeune

homme avait une sœur qui demeurait près de la maison de sa bien-aimée. Et comme il ne me paraît pas possible, pour des raisons de convenance, de citer des noms propres (j'ai même passé sous silence le nom de la ville), nous nommerons la sœur du jeune homme Barbara et l'autre Eleonora. Barbara était demeurée veuve et elle élevait un jeune fils, le seul qui lui fût resté de son mari, homme fort riche, qui l'avait laissée maîtresse absolue de tous ses biens.

Le jeune homme, que nous appellerons Pompeio, était forcé, quand il allait voir sa sœur, de passer devant la maison d'Eleonora. Pompeio regardait cela comme un très-grand bonheur, d'autant plus que sa sœur connaissait beaucoup Eleonora et qu'elles se voyaient souvent. Il eut un jour assez de hardiesse pour faire connaître à sa bien-aimée tout son amour, il la supplia d'avoir pitié de lui et de l'accepter pour son humble serviteur ; il dit encore bien d'autres choses, selon l'usage des amoureux. La Dame, qui ne se souciait de nul homme au monde, et

qui ne voulait pas se gausser de Pompeio, l'un des plus hauts personnages de la ville, lui dit de se pourvoir d'une autre dame et de ne plus lui parler de pareille chose. Le jeune homme, sans perdre courage, s'appliquait à suivre partout Eleonora, et, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, l'entretenait de son amour. Elle se montrait toujours plus dure et plus désagréable pour lui; il en fut à demi désespéré.

Les choses en étaient là, quand Pompeio apprit un jour par hasard le départ du mari d'Eleonora pour la campagne; c'était vers la fin de Juin. Il lui passa alors par la tête d'aller parler à la Dame et de chercher à la rendre favorable à ses désirs amoureux. Sans trop réfléchir à ce qu'il allait faire, puisant dans son amour son audace et sa confiance, il monta sur sa mule et s'achemina avec ses serviteurs vers la maison de la Dame, envoya sa mule et ses gens chez sa sœur, avec ordre de l'y attendre, et pénétra seul chez Eleonora; c'était l'heure de None. La chance lui fut en cette circonstance assez

favorable; car la Dame, qui ne dormait pas au milieu du jour, se trouvait seule dans une chambre du rez-de-chaussée en face d'une porte qui donnait dans la salle; elle était occupée à faire avec de la soie certains ouvrages. Pompeio entra dans la maison et ne rencontra personne ; il alla droit à la salle, passa sa tête à l'intérieur, vit la Dame avant d'en avoir été aperçu et se dirigea vers elle. Eleonora, en levant la tête, vit le jeune homme et fut fort effrayée parce qu'elle était seule et que tous ses gens dormaient. Elle lui dit, avant qu'il n'ouvrît lui-même la bouche : « Oh ciel! » Pompeio! qui vous amène ici seul à » cette heure? » Le jeune homme, après l'avoir saluée, lui répondit qu'ayant appris le départ de son mari pour la campagne, il avait voulu venir lui rendre visite et causer un peu avec elle, et qu'il était entré dans sa maison sans être vu, après avoir renvoyé ses serviteurs chez sa sœur. Il allait recommencer l'histoire de son amour, quand elle l'interrompit en lui disant: « Mon Dieu! à » quel péril vous exposez votre vie et la

» mienne. De quel poids estimez-vous
» donc mon honneur? mon mari n'est
» pas sorti de la ville, et il ne peut pas
» tarder à rentrer; il a été après dîner
» pour quelque affaire et il doit être en
» route pour revenir. De grace, Pompeio,
» si vous avez quelque souci de moi, si
» mon honneur vous est cher, allez-
» vous-en, mon cœur saute dans ma
» poitrine, et il me semble à chaque
» instant voir arriver mon mari. »

A peine avait-elle prononcé ces mots, que le mari se mit à parler si fort dans la rue, qu'elle le reconnut à sa voix; Pompeio le reconnut aussi. La Dame tremblait de peur, et Pompeio, tout ému, ne savait que faire. L'époux de la Dame resta quelque temps devant la porte à causer avec quelqu'un, avant de descendre de cheval. Pendant ce temps, Eleonora, prenant une prompte détermination, fit coucher Pompeio sur un grand coffre, dans la chambre même où il était venu la trouver, et elle le couvrit si bien de vêtements qu'elle avait sous la main, que personne ne pouvait se

douter de sa présence; elle lui recommanda de ne pas faire le moindre mouvement; puis elle éveilla une de ses femmes qui dormait dans un cabinet voisin. Le mari descendit de cheval et pénétra dans la salle. Eleonora, le visage calme, demanda d'une voix ferme : « Qui est là? Qui vient ? » Le mari lui répondit; en même temps, il entra dans la chambre et alla s'asseoir sur le lit. Puis il dit à sa femme : — « Ma chérie, j'ai » acheté à un pauvre homme une épée » dont la lame, fort ancienne, est la » meilleure et la plus fine qu'il y ait » dans cette ville; peut-être même qu'on » n'en trouverait pas une semblable sans » aller à bien des milles d'ici. J'ai envie » de la faire un peu mieux brunir, de lui » faire faire un beau fourreau de velours » et de la donner à notre ami le capi- » taine Brusco ; aucune autre arme que » celle-là ne convient à un homme aussi » accompli que lui. » En disant ces mots, il se fit apporter l'épée et dit à sa femme en la lui montrant : « La voici, » regardez si vous en ayez jamais vu une

» pareille. » La Dame se mit à rire et répondit en badinant : — « Je ne me suis » jamais beaucoup occupée d'armes ; cela » ne regarde pas les femmes, je n'y en- » tends rien et je ne saurais que dire de » leur qualité, excepté quand je les vois » dorées et bien garnies ; alors je les » trouve belles. Mais je ne sais ce que » vous voulez faire de tant d'armes et » d'armures que vous avez dans votre » chambre ; et puis, avec toutes vos » épées et vos cimeterres, vous ne coupe- » riez seulement pas un fromage en trois » coups. Vous feriez mieux d'acheter » autre chose et de dépenser votre ar- » gent à des objets plus utiles. — C'est » cela, » répliqua le mari, « j'achèterai » des bonnets et toutes sortes de baga- » telles comme vous en achetez toute la » journée ; vous autres, si vous n'avez » pas chaque jour des coiffures à la der- » nière mode, des collerettes nouvelles, » et, pour votre voiture, des couvertu- » res ornées d'or, avec quatre chevaux » venant du royaume de Naples ou qua- » tre grands Frisons, il vous semble ne

» pas pouvoir vous montrer. — Oui,
» oui, » reprit la Dame, « dites toujours
» du mal des femmes et faites-leur la
» guerre. Toutes ces babioles nous siéent
» très-bien et ne regardent que nous; si
» nous nous habillons négligemment,
» sans employer l'art pour faire ressortir
» nos beautés naturelles, vous vous mo-
» quez de nous, vous dites que nous
» sommes mal tenues, vêtues en pay-
» sannes et bonnes à rester à la cuisine.
» Si vous en apercevez une autre qui
» soit bien habillée, sans être belle,
» pourvu qu'elle ait le visage bien em-
» pâté et coloré en rouge par la drogue
» du Levant, vous lui courez après
» comme la chèvre court après le sel.
» Vous savez bien que je vous connais;
» mais qu'avez-vous jamais fait de toutes
» ces armes? il semble, à vous en voir
» autant que vous en avez, que vous
» soyez capitaine de l'Empereur, et je
» vous ai déjà dit que vous ne couperiez
» pas un fromage. — C'est bien, » dit le
mari, « il faut donc que mes bras soient
» de cire ou bien que j'aie l'onglée. Par

» la foi de Dieu, avec cette lame je cou-
» perais en deux un cheval d'un seul
» coup, tant le fil est bon et fin. » La Dame sourit, se leva et vint auprès de l'endroit où était couché Pompeio; elle mit la main sur un de ses vêtements qui était de velours cramoisi et sous lequel l'amoureux était caché, et elle dit à son mari : — « J'ai envie de parier avec vous
» quelque chose de beau, qu'en deux
» coups vous ne couperez pas ce vête-
» ment, ici, où j'ai la main ; » sa main se trouvait placée sur les jambes de Pompeio. Il venait de lui prendre fantaisie de faire une belle peur à son galant, c'était pour cela qu'elle engageait son mari à couper son vêtement ; elle ne désirait cependant pas que sa proposition fût suivie d'effet.

Pensez à ce que devait éprouver Pompeio : en entendant les paroles de la Dame, plus mort que vif, il fut sur le point de se montrer et de s'élancer dehors. Mais se voyant seul, sans armes pour se défendre, tandis que le mari avait ses serviteurs près de lui et tenait

toujours l'épée à la main, il resta caché; sa peur était telle, qu'il croyait avoir la tête sur le billot et voir le bourreau, la hache à la main, prêt à le frapper. Au milieu de ses préoccupations, il se disait cependant qu'il avait sur le corps tant de vêtements, qu'il lui semblait impossible de les couper d'un seul coup; et il se demandait, le cœur tremblant, à quoi devaient aboutir tous ces caprices d'Eleonora; il était baigné d'une sueur froide comme la glace. La Dame s'en tenait à ce qu'elle avait dit à son mari, et lui demandait ce qu'il voulait parier qu'il ne couperait pas son vêtement. Le mari lui répondit : — « Ma femme, je ne sais pas » quel profit il y aurait pour vous ou » pour moi à abîmer vos effets; car il » me semble que cela nous ferait à tous » deux une perte. Mais faisons l'expé- » rience sur quelque autre chose et vous » apprécierez le fil de cette épée; il n'y » a pas de rasoir qui coupe aussi bien. » — Parions, parions, » s'écria la Dame; « si vous coupez ce vêtement, je vous » ferai faire un pourpoint cannetillé

» d'or, et si vous n'y parvenez pas, vous » me donnerez une robe de satin blanc.» Elle possédait en propre quelques rentes qu'une de ses tantes lui avait laissées en héritage et dont elle tirait d'assez gros profits, de sorte qu'elle se croyait en droit de parier avec son mari. Quand celui-ci vit sa femme bien décidée à mettre à l'épreuve cette épée incomparable, il finit, après quelque résistance, par y consentir; il quitta son siège, leva le bras et dit : « Ma femme, dites-moi où vous voulez » que je frappe et que je coupe. » Elle avait, comme il a été dit, la main sur le vêtement juste à hauteur des jambes de Pompeio; elle la retira, la posa sur les cuisses et répondit : — « Coupez là, si vous » voulez en sortir avec honneur. — » Parlez-vous sérieusement, » répliqua le mari, « ou vous moquez-vous de moi? » Sur mon âme, je vous en ferai vite » passer la fantaisie. — C'est pour tout » de bon, » s'écria la Dame, « et je parle » aussi sérieusement que je le puis. Mais » peut-être réussiriez-vous mieux à cou- » per facilement à cet endroit-ci; tenez,

» frappez là, » et elle posait la main sur la poitrine de son amoureux caché; de la poitrine elle la remonta jusqu'au cou et dit : « Allons, coupez où est ce » galon jaune; » et elle tenait toujours la main à l'endroit qu'elle désignait. Le mari finit par s'apprêter à frapper et dit à sa femme : — « Écartez-vous, si vous » voulez que je vous montre ce que » peut faire cette épée, vous verrez cette » fois-ci un joli coup. » Il y avait beaucoup d'autres effets sous Pompeio et sur lui, aussi la Dame répondit-elle en riant à son mari : — « En vérité, je crois que » vous seriez assez simple pour me » gâter tous ces vêtements. Allez, allez, » quand vous les aurez abîmés, je ne » pourrai en avoir d'autres. Je ne tiens » pas à ce que vous me montriez la force » de votre bras sur mes robes. » Tout en bavardant ainsi, elle emmena son mari hors de la chambre, il monta à cheval et partit se promener par la ville. Elle envoya ses femmes dans la maison à leurs travaux, rentra dans la chambre et découvrit le pauvre amoureux qui était

plus mort que vif et qui avait mille fois maudit sa Dame, son amour et lui-même. Dès qu'elle l'eut découvert, elle lui dit en souriant : « Partez, allez à vos » affaires et ne m'ennuyez plus de vos » histoires d'amour; chaque fois que » vous oserez venir me trouver chez » moi pour cela, je vous paierai de sem- » blable monnaie, et peut-être de pis en- » core. »

Pompeio reprit un peu courage et répondit : — « Madame, n'accusez que l'excès » de mon amour qui m'a poussé à agir » ainsi. » Comme elle ne lui permettait pas de continuer, il s'en alla, combattu entre l'amour et la colère. Tout en réfléchissant au moyen qu'il pourrait employer pour satisfaire sa passion et se venger de sa Dame, il lui vint à l'esprit une idée bizarre, et il épia l'occasion de l'appliquer. En attendant, il suivait et courtisait comme auparavant la Dame, qui ne pouvait le regarder sans rire, en se rappelant comment elle l'avait traité.

Il arriva peu de temps après que le mari d'Eleonora quitta la Lombardie et

partit pour Rome. Pompeio apprit qu'il y resterait quelques mois; le jour même de son départ, il feignit d'être malade et fit répandre dans la ville le bruit que sa maladie était très-grave; il resta plusieurs jours enfermé dans sa chambre, ayant pour le soigner un fameux Médecin qui était tout à sa discrétion. Il avait fait part de ses intentions à Donna Barbara, sa sœur. Celle-ci invita un jour à dîner avec elle Donna Eleonora; l'invitation fut acceptée avec plaisir, parce que les deux dames étaient très-liées. Pendant qu'elles dînaient, tout en causant de la maladie de Pompeio, un domestique dit à Barbara : « Signora, il vient d'arriver » à votre frère un singulier accident; il » a perdu la parole. — O mon Dieu! » s'écria-t-elle, « fais vite préparer la voi- » ture. » Eleonora la rassura et lui offrit de l'accompagner; elles laissèrent donc leurs demoiselles dîner à la maison, et montèrent toutes deux en voiture; on baissa les portières du carrosse, et elles se dirigèrent vers la maison de Pompeio.

Celui-ci était au lit dans une chambre

fort obscure. Les deux dames entrèrent et s'approchèrent du lit. — « Mon frère, aie » bon courage, » lui dit sa sœur; « voici » Madame Eleonora qui est venue te » voir. » Pompeio prononça d'une voix très-faible quelques paroles inintelligibles; il avait l'air d'être tout à fait mal. Les serviteurs, qui avaient le mot, laissèrent les deux dames seules avec leur maître. Donna Barbara, tout en ayant l'air de faire je ne sais quoi, sortit adroitement de la chambre et ferma la porte à clef.

Quand le malin jeune homme vit qu'il avait en son pouvoir sa cruelle bien-aimée, il sauta hors du lit, lui jeta les bras au cou et lui dit : — « Vous êtes ma » prisonnière. » Elle voulait échapper à son étreinte, mais elle s'y efforçait en vain. Tout en la tenant ferme, il ouvrit une fenêtre. La Dame, voyant que les cris ne lui serviraient à rien, se mit à pleurer, à se plaindre vivement de Donna Barbara, qu'elle accusait de déloyauté et de trahison. Le jeune homme la consolait de son mieux et ne lui ménageait pas les

paroles d'amour; il lui disait d'avoir l'esprit en paix, qu'il voulait seulement coucher amoureusement avec elle et qu'elle ne sortirait pas de ses mains avant qu'il eût mené ses projets à bonne fin, qu'il se fût vengé de l'atroce et épouvantable tour qu'elle lui avait joué au mépris de toute convenance; il ajoutait qu'il userait de procédés bien différents et que ce ne serait pas le fer qu'il emploierait. Elle ne voulait pas s'apaiser, ni rien entendre; en femme orgueilleuse, violente et intrépide qu'elle était, elle enrageait de colère et de dépit, et il n'y avait pas moyen de la calmer. Elle pleurait à chaudes larmes en se voyant, seule et sans secours possible, au pouvoir de son amant, et elle s'abandonnait au désespoir. Pompeio, après l'avoir laissée pleurer et se lamenter pendant assez longtemps, la prit dans ses bras, la baisa malgré elle à plusieurs reprises sur la bouche, sur les seins, et se mit à lui rappeler le passé en lui disant : « Chère Signora, vous savez » pendant combien de temps j'ai été » votre serviteur; il n'y avait chose si

» difficile au monde que je n'eusse accom-
» plie pour l'amour de vous. Vous m'avez
» fait bien des fois bon visage et vous
» m'avez montré que mes assiduités vous
» étaient agréables. Comme je ne pouvais
» trouver ni un endroit ni un moment
» favorables pour vous exprimer mon
» ardent amour; comme j'étais, à cause
» de vous, privé de calme et de repos,
» et que j'avais perdu l'appétit, même le
» sommeil, je pris le parti de profiter
» d'une occasion que je croyais avoir
» trouvée, quand on me dit que votre
» mari était parti pour la campagne. Je
» vins ainsi vous trouver, tout trem-
» blant et tout brûlant d'amour. Vous
» devez vous rappeler comment vous
» m'avez traité et ce que vous avez fait,
» au mépris de toute convenance. Si, par
» hasard, votre caractère altier et or-
» gueilleux vous a fait sortir de l'esprit
» la peur épouvantable que vous m'avez
» causée en cette occasion, vous devez
» bien penser que je ne l'ai pas oubliée,
» moi; je l'ai toujours sur le cœur, et je me
» souviens que, sans avoir rien fait pour

» le mériter, j'ai couru, par votre volonté,
» risque de mort. Vous ne deviez pas en
» user de la sorte avec moi, sachant
» comme vous le saviez, combien je vous
» aimais ; si mon amour vous déplaisait,
» vous pouviez me donner honnêtement
» congé, j'aurais porté mes vues ailleurs.
» Maintenant j'entends prendre de vous
» telle vengeance qui me conviendra ; je
» savais que vous ne seriez pas venue
» chez moi de votre plein gré, je me suis
» ingénié à vous y amener par ruse ;
» vous y êtes, et vous ferez aussi bien de
» me donner ce que vous ne pouvez pas
» me refuser. »

A la fin, après une longue lutte, elle fut obligée de se déshabiller et de se mettre au lit avec son amant. Ils se prirent plus d'une fois à bras le corps et elle eut toujours le dessous ; Pompeio goûta donc enfin avec elle ce plaisir d'amour qu'il avait si ardemment désiré. Quand le jeu fut terminé, Pompeio ouvrit une des portes de la chambre et fit entrer la Dame dans une autre pièce très-richement décorée, où il y avait un lit

qui aurait été digne du plus grand Seigneur. Il était garni de quatre matelas de ouate et de draps d'une extrême finesse, tout brodés de soie et d'or, avec une couverture, de satin cramoisi, entièrement brodée de fils d'or, et frangée de soie cramoisie, richement mélangée d'or. Les quatre oreillers étaient d'un merveilleux travail. Des rideaux de brocart d'or, à bandes cramoisies, d'étoffes précieuses, entouraient ce lit magnifique. La chambre était toute tendue de velours cramoisi, artistement brodé, en guise de tapisseries ; il y avait au milieu une belle table couverte d'un tapis de soie d'Alexandrie. On y voyait encore huit superbes coffres sculptés, placés tout autour de la chambre, et quatre fauteuils de velours cramoisi. Plusieurs tableaux de la main de Maître Léonard Vinci ornaient admirablement cette pièce. Cependant, Donna Barbara avait fait venir environ vingt-cinq gentilshommes, des premiers de la ville. Prévenu de cela, Pompeio, qui déjà avait fait coucher Eleonora dans le beau lit, après

lui avoir couvert le visage d'un voile très-riche, et parfumé la chambre de bois d'aloès, d'essences de Chypre, d'un peu de musc et d'autres odeurs, écarta les rideaux du lit, en recommandant à la Dame de ne pas faire un mouvement, quoi qu'elle entendît. Puis, richement vêtu, l'air joyeux, il entra dans la salle où étaient les gentilshommes et leur fit un gracieux accueil. Tout le monde le vit avec un extrême étonnement, parce que chacun le croyait très-gravement malade. Il n'eut pas de peine à deviner la surprise générale, et il prit la parole en ces termes : « Messeigneurs, mes » amis, je crois que vous devez être tous » fort étonnés en me voyant ici bien » portant, quand vous me croyiez grave- » ment malade. Il est vrai que j'ai été » très-mal et en péril de mourir, mais » j'ai pris aujourd'hui un remède salu- » taire qui, comme vous voyez, m'a » guéri. Je sais que vous étiez tous fâchés » de ma maladie, j'ai voulu vous faire » plaisir en me montrant à vous. Je veux » aussi vous faire voir ce remède salu-

» taire qui m'a rendu la santé, mais c'est » à condition que vous m'engagiez votre » foi de ne pas bouger, quoi qu'il arrive. » Cela dit, il les introduisit dans la chambre. Ils crurent entrer en un Paradis, tant l'endroit était beau, et exhalait une odeur suave. La Dame, qui entendit tout ce monde et qui peut-être reconnut à la voix quelqu'un de ses parents ou de ses amis, demeura toute tremblante, ne sachant ce que Pompeio voulait faire.

Après qu'on se fut extasié sur la belle décoration de la chambre, chacun désira voir la personne couchée dans le lit; Pompeio dit alors : « Dans ce lit, Mes- » seigneurs, est le précieux et salutaire » remède qui aujourd'hui m'a guéri ; je » vais vous le faire voir, morceau par » morceau. » Après avoir ainsi parlé, il ajouta qu'il ne fallait pas découvrir le visage ; puis, avec l'aide d'un de ses serviteurs, il ôta doucement la couverture du lit, de sorte que la Dame ne resta plus couverte que d'un drap très-fin, qui ne cachait entièrement aucune des parties de son corps délicat et souple. Pom-

peio leva un peu ce drap et découvrit deux petits pieds un peu longs et d'une blancheur éclatante, dont les doigts menus et fins paraissaient de pur ivoire, avec des ongles semblables à des perles; il ne tarda guère à découvrir presque toutes les cuisses. La Dame demeurait étendue; à la vue de ses jambes et de ses cuisses délicates, ceux qui regardaient sentirent s'éveiller en eux quelque chose qui dormait. Pompeio leur demanda ce qu'ils pensaient d'un semblable remède. Tous en firent l'éloge le plus pompeux, chacun voulait le savourer. Alors, Pompeio, après avoir caché avec un morceau de drap ce qui est entre les cuisses, découvrit toute la poitrine jusqu'à la gorge : délicieux spectacle pour les assistants, car le corps était admirable de proportions et la poitrine une merveille de beauté. Tout le monde regardait avec ravissement cette gorge blanche et ferme, les deux seins ronds et durs qui auraient semblé d'albâtre, si le tremblement de la Dame ne leur avait communiqué une légère fluctuation qui faisait plaisir à

voir. Chacun s'attendait à contempler un visage angélique, quand Pompeio recouvrit d'un seul coup les membres découverts et reconduisit les gentilshommes dans la salle où Donna Barbara avait fait préparer les fruits] que comportait la saison, avec des dragées et d'excellents vins. On parla de choses et d'autres, tout en buvant et en croquant des bonbons, puis chacun s'en alla où il lui plut.

Pendant qu'on mangeait les fruits, Donna Barbara entra dans la chambre où était Eleonora, encore au lit, et lui dit : — « Madame, mon frère vous a rendu » pain pour fouace. » Eleonora, pleurant et se plaignant amèrement de la trahison de Barbara, demanda qu'on lui fît apporter ses effets. Pompeio survint alors et lui dit en la saluant : — « Madame, » nous sommes quittes ; cependant la » raison veut que ce soit vous qui ayez » tort. » Il lui en dit tant qu'il finit par la calmer. Elle avait éprouvé déjà que les embrassements de son amant avaient bien plus de saveur que ceux de son mari ; elle renonça tout à fait à sa colère,

et s'arrangea de telle façon, qu'ils jouirent longtemps ensemble des délices d'amour. Elle ne se moqua plus de personne et devint très-gentille et très-aimable. Que cela vous apprenne, mes chères Dames, à ne pas vous moquer d'autrui, si vous ne voulez pas qu'on se moque de vous et que la vengeance soit peut-être pire que l'offense.

LE BANDELLO

A L'ILLUSTRISSIME ET EXCELLENTISSIME SIGNORA

ISABELLE D'ESTE

MARQUISE DE MANTOUE

PLUS *d'une fois, Madame, depuis la mort pitoyable de la Comtesse de Cellant, je me suis souvenu de ce que vous me disiez, il n'y a pas longtemps, dans votre charmante maison de plaisance, alors que la Comtesse était femme, en premières noces, de notre ami Ermès Visconti (Dieu veuille l'avoir reçu dans sa gloire !). Son mari passait pour en être jaloux, ce dont tout le monde le blâmait à Milan. Il ne lui permettait guère de fréquenter d'autre maison que*

celle de la Signora Ippolita Sforza e Bentivoglia, où je la voyais souvent et causais familièrement avec elle. Elle était toute jeune encore, je me le rappelle, et fort désireuse, comme le sont les jeunes femmes, d'aller aux fêtes avec la liberté dont jouissent les dames Milanaises ; elle pria la Signora Ippolita de décider son mari à la laisser aller à quelque endroit où elle était invitée. La Signora Ippolita transmit cette demande au Signor Ermès en ma présence, un jour que nous étions tous trois seuls à causer ensemble. Ermès écouta la requête qu'on lui faisait et répondit en souriant :

— « Je parlerai librement devant le Ban-
» dello, Madame, sachant qu'il est votre
» serviteur dévoué et mon ami. Vous me
» pardonnerez de ne pas laisser aller ma
» femme où elle veut, et si je ne lui donne
» pas autant de liberté qu'il est d'usage à
» Milan ; je connais le trot et le pas de
» mon bidet, et je sais qu'il ne faut pas
» lui laisser la bride sur le cou. Je vous
» prie en grace de ne plus parler de
» cela : excepté dans cette maison, où elle

» peut toujours venir de jour et de nuit, » quand vous y êtes, j'entends qu'elle » n'aille nulle part. » Quand il fut parti, nous nous demandâmes longtemps, la Signora Ippolita et moi, ce que voulaient dire ces paroles, mais nous ne savions pas, en vérité, à quelle cause les attribuer. Aujourd'hui, la triste fin qu'a faite cette infortunée et la vie qu'elle a menée après la mort d'Ermès, ont désabusé tous ceux qui prenaient son mari pour un jaloux. C'était un homme prudent, sachant bien ce qu'il faisait et connaissant, comme il le disait, le trot de sa haquenée. Oui, quoique tout jeune, Ermès était fort sage et fort prudent ; tout le temps de sa vie, il dirigea sa femme de façon à la faire passer pour une des plus honnêtes et des mieux élevées de Milan. Cependant il s'est, selon moi, trompé en un point : c'est qu'étant, comme on le sait, un des premiers gentilshommes de cette ville, aussi noble que riche, il devait prendre pour femme une damoiselle noble, bien née, ayant reçu dans sa famille de bons exemples, et non pas en choisir

une dont le sang était si inférieur au sien, et se laisser attirer seulement par l'appât d'une grande fortune, acquise dans l'usure. Ceux qui veulent élever une belle race de chevaux recherchent des juments d'un sang pur, produites par de bonnes et nobles cavales. De même, ceux qui aiment la chasse ne veulent pas de chiens (qu'il s'agisse de chiens d'arrêt ou de chiens courants) qui ne soient de bonne race; ils s'enquièrent avec tout le soin possible du père et de la mère; et, si par malheur une de leurs chiennes est couverte par un chien de mauvaise race, ils jettent à l'eau tous les petits. Que dirai-je encore? Si un homme veut acheter du drap ou des souliers, il s'assure qu'ils sont faits avec de bonne laine ou de bon cuir. Et pour prendre femme, on ne s'occupe aujourd'hui que de l'argent! Cependant on devrait mettre à cela plus de soin qu'à tout le reste, s'informer avec plus de sollicitude de ce que sont le père et la mère. Je ne veux pas nommer ici un des premiers feudataires de Lombardie

qui, pour se concilier la faveur du Duc Galéaz, prit pour femme la fille d'un de ses Capitaines, qui était folle à lier. Le résultat, c'est que tous les fils qu'il en eut, tout princes et riches qu'ils étaient, furent des fous, commirent les plus énormes sottises du monde, et amenèrent probablement la ruine de cette famille. Nous échangions, dernièrement, nos idées à ce sujet, avec Antonio Sabino, homme lettré et fort expérimenté, gouverneur des Comtes Bolognini, fils du Comte Matteo Attendulo et de la Signora Agnese de Correggio, Seigneurs de S. Angelo; il s'étendit longuement sur cette question, énuméra, au grand plaisir de ses auditeurs, toutes les qualités qu'on doit rechercher dans une jeune fille à marier, et conclut, en appuyant son avis d'excellentes raisons, que la dot devait être la dernière chose à considérer. Puis, la conversation étant venue à tomber sur le cas particulier de la Signora Bianca Maria, je le priai, d'autant que j'étais en Romagne au moment de sa fin, de vouloir bien me raconter

l'histoire de ses malheureuses amours et de sa mort. Comme il se prête volontiers à ce qui peut faire plaisir à ses amis, il me narra tout fort exactement, je crois. J'ai écrit son récit, pour l'insérer dans mes Nouvelles, afin que, plus tard, on puisse l'y trouver, et j'ai voulu le faire précéder de votre nom en vous le dédiant. Je vous l'envoie donc (mon illustrissime et chère Dame), en vous priant très-humblement de ne pas vous fâcher parce que je me prévaux, pour une chose de si peu d'importance, de votre glorieux et illustre nom. Notre excellent Messer Mario pourra vous en faire la lecture, quand vous y serez disposée. Que Dieu, Notre-Seigneur, vous conserve!

LA COMTESSE DE CELLANT

fait assassiner le Comte de Masino et elle a la tête tranchée.

NOUVELLE IV

Vous devez savoir, Messeigneurs, que cette Signora, nommée Bianca Maria, dont on a tant parlé (je l'appelle Signora par considération pour les deux maris qu'elle a eus), sortait de basse extraction et appartenait à une famille peu estimée; son père était Giacomo Scappardone, homme de roture, de Casal, en Montferrat. Ce Giacomo, ayant fait argent de tout ce qu'il possédait, se mit à pratiquer publiquement l'usure

et à si gros intérêts qu'à ce métier, commencé dès son jeune âge, il devint assez riche pour acheter de grands domaines; puis continuant toujours de prêter et de faire peu de dépenses, il finit par acquérir une immense fortune. Il prit pour femme une jeune Grecque, venue de Grèce avec la mère du Marquis Guglielmo, père de la duchesse de Mantoue. La femme de Giacomo était belle et agréable, mais il existait une grande différence d'âge entre elle et son mari, vieux déjà quand elle avait à peine vingt ans. Ils n'eurent qu'une fille; ce fut cette Bianca Maria, dont je vous ai parlé tout à l'heure. Le père mourut, et cette enfant, toute petite encore, resta sous la tutelle de sa mère avec des biens au soleil pour plus de cent mille ducats. Bianca Maria était fort jolie, mais encore plus vive et coquette. Quand elle eut quinze ou seize ans, le Signor Ermès Visconti, fils de ce vénérable patricien, le Signor Battista, la prit pour femme et la conduisit à Milan avec une pompe solennelle et un appareil superbe.

Avant qu'elle n'entrât dans sa maison, le Signor Francesco, frère aîné d'Ermès, lui fit don d'un carrosse magnifique, tout ciselé et incrusté d'or, garni de brocart d'un riche dessin, très-orné, couvert de superbes broderies. Quatre chevaux blancs comme l'hermine et d'un très-grand prix conduisaient ce carrosse, dans lequel la Signora Bianca Maria fit à Milan une entrée triomphale. Elle vécut avec Ermès pendant six ans environ. Quand il fut mort, elle retourna à Casal en Montferrat, et s'y trouvant riche et libre, elle se mit à vivre gaiement et à se faire faire la cour par tout le monde. Beaucoup d'hommes la courtisaient assidûment et voulaient la prendre pour femme; les principaux étaient le Signor Gismondo Gonzaga, fils du Signor Giovanni, et le Comte de Cellant, Baron de Savoie, dont le domaine est situé dans la vallée d'Aoste et qui a dans ce pays de nombreux châteaux et de gros revenus. La Marquise de Montferrat, afin d'être agréable à son gendre, le Seigneur de

Mantoue, faisait tout ce qu'elle pouvait pour donner Bianca Maria à Gismondo, et le mariage était presque décidé. Mais le Comte de Cellant sut si bien s'y prendre, il fut si pressant, que tous deux se marièrent en secret et consommèrent le mariage. Cela déplut souverainement à la Marquise de Casal, et elle était bien tentée d'en faire à Bianca Maria quelque vif reproche ; mais, par égard pour le Comte, elle dissimula sa colère et n'en laissa rien paraître. Le mariage fut donc rendu public et les noces célébrées sous de tristes auspices, comme on va le voir. Ce qui arriva ensuite prouve bien la vérité du proverbe en usage chez nous : *Quand on se prend par amour, on se quitte de rage.* Ils n'avaient pas vécu longtemps ensemble, que la discorde se mit entre eux et d'une fière façon, quelle qu'en fût la cause ; la Comtesse quitta furtivement son époux et se retira à Pavie ; elle y loua un riche et agréable palais où elle mena en toute liberté une vie scandaleuse.

Il y avait à cette époque au service de

l'Empereur un certain Ardizzino Valperga, Comte de Masino; Carlo son frère y était aussi. Ardizzino se trouvait par hasard à Pavie, il vit Bianca Maria et en devint amoureux. Tout le jour, il se tenait dans sa maison, se faisait son serviteur et ne négligeait rien pour en venir à ses fins. Quoique un peu boiteux d'une jambe, le Comte était un beau jeune homme, de haute mine; en peu de jours il se rendit maître de la Dame, et pendant plus d'un an, il se donna avec elle le meilleur temps du monde, si publiquement, qu'on en faisait des chansons non-seulement dans la ville de Pavie, mais encore dans toute la contrée. Il advint alors que Roberto Sanseverino, Comte de Gaiazzo, jeune et de belle tournure, arriva à Pavie. Bianca Maria jeta les yeux sur lui; elle le jugea meilleur et plus vigoureux ouvrier que son amant, dont elle avait assez peut-être, et forma le projet de le prendre pour serviteur. Elle commença par faire mauvais visage au Signor Ardizzino; puis, comme elle ne voulait plus lui donner

accès auprès d'elle, ils en vinrent à échanger des paroles désagréables. La jeune femme, plus hautaine que de raison et ne pensant plus à ce qu'ils avaient fait ensemble, se mit à lui chercher pouille, l'appelant boiteux, courte-cuisse ; elle lui dit encore bien d'autres paroles injurieuses. Lui, qui n'aimait pas porter le paquet en croupe, finit par lâcher la bride à sa colère et lui jeta de la catin, de la bagasse, de la coureuse, par la figure, si bien que l'amour dont ils brûlaient l'un pour l'autre se changea des deux parts en haine furieuse. Ardizzino quitta Pavie, et partout où il passait, quand il était question de Bianca Maria, il en parlait en termes dont on pourrait se servir pour une femme de bordel. La Comtesse, à qui on répétait souvent les vilains propos de son ancien amant, fit si bien avec le Comte de Gaiazzo, qu'elle finit par se rendre et se livrer à lui. Quand elle crut s'en être assez emparée pour pouvoir en disposer à sa discrétion, elle profita d'un jour où ils se livraient ensemble aux plaisirs de l'amour, et, le

voyant s'exténuer pour elle, lui demanda comme une faveur à laquelle elle attachait le plus grand prix, de vouloir bien faire tuer Ardizzino, qui ne faisait pas autre chose que dire du mal d'elle. Le Comte fut bien étonné d'une semblable proposition ; cependant, il lui répondit qu'il le ferait volontiers, et bien davantage encore pour lui être agréable, et que d'ailleurs il serait toujours prêt à la servir. D'un autre côté, comme il connaissait la méchanceté de la Dame, que de plus Ardizzino était un galant homme, son ami, et qu'il n'en avait jamais reçu la moindre offense, il résolut de ne lui nuire en rien ; il lui semblait au contraire qu'Ardizzino aurait peut-être eu quelque bonne raison de se plaindre de lui pour l'avoir supplanté (sans le savoir, il est vrai) dans les bonnes graces de Bianca Maria. Le Comte ne songea donc qu'à se donner du bon temps avec sa maîtresse, et cela dura quelques mois.

Mais Bianca Maria s'aperçut qu'Ardizzino était venu à Pavie deux ou trois fois, sans que le Comte l'eût assailli ou

seulement cherché à le faire tuer; que même il lui avait fait bon accueil et avait plusieurs fois mangé en sa compagnie; elle résolut de rompre encore cette liaison. Pour cela, sur n'importe quel prétexte, elle commença par faire semblant d'être malade, et ne se laissa plus voir par le Comte, donnant tantôt une excuse, tantôt une autre; la meilleure était que son mari, le Comte de Cellant, lui avait envoyé des messagers pour se réconcilier avec elle, et qu'elle se sentait disposée à faire tout ce qu'il faudrait pour retourner avec lui. Pour ce motif, elle priait Gaiazzo de ne plus chercher à la voir, afin que les envoyés de son mari présents à Pavie, pussent faire sur sa conduite de bons rapports. Le Comte de Gaiazzo (qu'il crût ou non cette fable) fit mine d'y ajouter foi; il se retira sans souffler mot et renonça tout à fait à cette liaison amoureuse; pour n'avoir pas la tentation d'y revenir, il partit de Pavie et s'en fut à Milan. Bianca Maria, voyant le Comte parti, se souvint qu'elle avait eu bien plus de puissance sur Ardizzino, qui

l'aimait à la folie; sa haine devint de l'amour, peut-être serait-il mieux de dire qu'elle changea d'objet. Bien décidée à revenir à sa première passion, elle trouva moyen de faire parler à Ardizzino, de s'excuser, de lui faire entendre qu'elle était toute à lui, et pour jamais, s'il ne refusait point, à condition qu'il en agirait de même avec elle, et se mettrait en tout et pour tout à sa disposition, comme elle entendait bien lui appartenir à jamais. Les choses se passèrent de telle sorte qu'Ardizzino rentra en danse et reprit pour la seconde fois possession des charmes de Bianca Maria; continuellement, de jour et de nuit, il était avec elle.

Il y avait fort longtemps qu'ils vivaient ensemble, quand la Dame se mit en tête de faire tuer le Comte de Gaiazzo. Si on lui avait demandé pourquoi, je crois bien qu'elle n'aurait su que répondre, sinon qu'étant femme de peu de cervelle, à qui un crime abominable paraissait chose toute simple, elle voulait satisfaire ainsi ses appétits désordonnés et dépravés.

Se laissant ainsi gouverner ou plutôt éperonner par eux, sans ombre de raison, elle se procura à elle et à d'autres une fin misérable, comme vous le verrez dans la suite de cette histoire. Quand elle eut bien arrêté son beau projet, tellement qu'il ne lui semblait plus possible de vivre contente tant que le Comte de Gaiazzo serait de ce monde, elle ne trouva pas d'autre moyen d'arriver à ses fins que d'amener Ardizzino à se faire l'exécuteur de ses hautes œuvres. Une nuit qu'ils étaient ensemble au lit et qu'ils se lutinaient amoureusement, elle lui dit : « Il » y a bien longtemps, mon cher ami, » que j'ai envie de vous demander une » faveur; ne me la refusez pas, je vous » en prie. — Je suis, » répondit l'amant, « prêt à faire tout ce que vous me com- » manderez, si difficile que ce soit, » pourvu qu'il soit en mon pouvoir de » mener l'entreprise à bonne fin. — Dites » moi, » ajouta-t-elle, « le Comte de » Gaiazzo est-il votre ami? — Certaine- » ment, » répliqua Ardizzino, « je crois » qu'il est mon ami, véritablement; pour

» moi, je l'aime comme un frère, je sais
» bien qu'il me le rend et qu'il me
» ferait plaisir tant qu'il le pourrait,
» comme je le ferais pour lui; mais
» pourquoi me demandez-vous cela ? —
» Je vais vous le dire, » reprit la Dame, et elle ajouta après lui avoir donné une demi-douzaine et plus de tendres baisers : « Vous êtes une bonne
» dupe, ma vie, et je suis bien sûre, moi,
» que vous n'avez pas au monde de plus
» grand ennemi que lui. Écoutez com-
» ment je le sais, et vous ne croirez pas
» que je me l'imagine à tort. Quand il
» était mon amant, nous en vînmes une
» fois à parler de vous; il me jura qu'il
» ne serait jamais heureux tant qu'il ne
» vous aurait pas fait planter entre les
» côtes un poignard empoisonné, et qu'il
» espérait bien vous jouer avant peu un
» si bon tour, que vous perdriez pour
» toujours le goût du pain. Il m'a tenu
» sur votre compte bien d'autres mauvais
» propos, mais il n'a jamais voulu me
» dire ce qui vous a valu sa haine, quoi-
» que je l'en aie prié bien affectueuse-

» ment. Malgré que je fusse alors brouillée
» avec vous, je ne laissai pas de chercher
» à le faire renoncer à ses funestes projets.
» Il me répondit durement qu'il était
» décidé à y donner suite et que j'eusse
» à lui parler d'autre chose. Prenez donc
» garde à lui, vous êtes averti, pensez à
» votre sécurité. Mais si vous vouliez
» m'en croire, je vous donnerais bien le
» moyen de vous mettre à l'abri de ses
» fanfaronnades et de lui. Je prendrais les
» devants, et je lui ferais ce qu'il cherche
» à vous faire. Vous avez bien le moyen
» de vous débarrasser de lui; tout le
» monde vous en félicitera et vous en
» estimera davantage. Croyez-moi, si vous
» ne commencez pas, il ne s'endormira
» pas, lui, et un beau jour que vous n'y
» penserez guère, il vous fera assassiner.
» Suivez mon avis, faites-le tuer le plus
» tôt que vous pourrez; outre que vous
» remplirez ainsi le devoir d'un galant
» homme en protégeant votre vie, qui
» doit vous être très-précieuse, vous me
» ferez encore à moi un des plaisirs les
» plus vifs que je sois capable de ressentir

» en ce moment. Si vous ne voulez pas
» agir pour votre compte, faites-le pour
» l'amour de moi; vous me donneriez
» une ville entière, que vous ne me feriez
» pas une joie pareille à celle que j'éprou-
» verai en voyant mort cet homme à
» langue de vipère; si vous m'aimez,
» comme je crois que vous m'aimez, vous
» retrancherez du monde des vivants cet
» orgueilleux, cet arrogant, qui ne fait
» cas ni de Dieu ni des hommes. »

La Dame aurait bien pu persuader à Ardizzino que toute cette histoire était vraie, si elle n'avait pas fini par montrer la haine qu'elle éprouvait; aussi ce dernier la jugea-t-il entraînée par les mauvais sentiments qu'elle avait pour le Comte et non point par l'intérêt qu'elle lui portait, à lui; il tint donc pour certain que le Comte n'avait jamais tenu les propos qu'elle lui prêtait. Il n'en témoigna pas moins qu'il attachait beaucoup de prix à ses conseils, l'en remercia à plusieurs reprises, et lui promit d'en faire son profit. Mais, bien loin de les vouloir suivre, il ne pensait

qu'à se rendre à Milan pour conférer avec le Comte; ce qu'il fit. Dès qu'il en trouva l'occasion, il alla le voir à Milan, et lui rapporta de point en point tout ce que la Dame lui avait dit. Le Comte fit le signe de la croix, au comble de l'étonnement, et s'écria : « Ah! » l'éhontée putain! si ce n'était pour » un galant homme un déshonneur de » tremper ses mains dans le sang d'une » femme, et surtout d'une drôlesse » comme celle-ci, je lui arracherais la » langue du fond du gosier, mais avant, » je voudrais qu'elle confessât combien » de fois elle m'a supplié, les mains » jointes, de vous faire assassiner. » Ils se découvrirent ainsi l'un à l'autre les roueries de cette abominable femme et connurent toute sa méchanceté. Aussi ne se firent-ils pas faute d'en dire tout ce que l'on peut dire d'une coquine et d'une drôlesse; en public comme dans l'intimité, ils racontaient ses scélératesses, et ils la rendirent la fable de la ville.

En apprenant ce que disaient d'elle ses anciens amants, quoiqu'elle fît mine

de ne s'en pas soucier, elle enragea de colère et ne pensa plus qu'à se venger d'une façon éclatante. Elle vint quelque temps après à Milan, loua la maison de la signora Daria Boëta, et s'y installa. Don Pietro di Cardona, Sicilien, se trouvait alors dans cette ville, et commandait la compagnie de Don Artale, son frère légitime; pour lui, il était le bâtard du comte de Collisano, tué au combat de la Bicoque. Ce Don Pietro était un jeune homme de vingt-deux ans, brun de figure, mais bien proportionné, et d'aspect mélancolique : il vit un jour Bianca Maria et s'en éprit follement. Dès qu'elle le connut, elle le jugea : c'était un jeune pigeon à son premier duvet, fort propre à lui servir d'instrument pour ce qu'elle désirait; elle lui fit bon visage et l'encouragea de façon à le prendre dans ses filets et à lui faire perdre la tête. Lui, qui n'avait jamais aimé une dame de qualité, la prit pour une des plus huppées de Milan, et se mit à dépérir d'amour. A la fin, elle le fit une nuit coucher avec

elle, lui donna toute sorte de témoignages d'amour, eut l'air d'en être folle, lui fit tant de caresses, et se prêta de si bonne grace à tous ses désirs, qu'il se crut l'amant le plus heureux qu'il y eût au monde. Il ne pensait plus qu'à elle; elle en fit ainsi son esclave, et, bientôt, revenant à son idée favorite, elle lui demanda, comme une précieuse faveur, de vouloir bien tuer le Comte de Gaiazzo et le signor Ardizzino. Don Pietro, qui ne voyait que par les yeux de sa bien-aimée, s'y engagea formellement et prit aussitôt ses mesures.

Ardizzino se trouvait alors à Milan; Pietro décida de commencer par lui, puisque le Comte de Gaiazzo était absent, le fit suivre et apprit que tel soir il soupait hors de chez lui. C'était l'hiver, saison où l'on soupe tard; il prit vingt-cinq de ses hommes d'armes, armés de pied en cap, et attendit le retour d'Ardizzino. Vous vous rappelez qu'il y avait autrefois une ruelle par où l'on allait, à main gauche, de la rue des Maravegli au Cours de San Giacomo. Sachant qu'Ar-

dizzino était forcé d'y passer, Don Pietro s'embusqua avec sa troupe dans une petite maison voisine, et, quand il apprit par la sentinelle qu'Ardizzino arrivait avec son frère Carlo, il disposa ses hommes de manière à barrer le chemin; les deux jeunes gens tombèrent au milieu d'eux. On en vint tout de suite aux mains. Mais que pouvaient deux jeunes hommes avec huit ou neuf serviteurs, n'ayant que leurs épées, contre tant de soldats bien armés qui les attendaient la lame à la main? La mêlée fut courte, les deux pauvres frères y périrent, et, avec eux, presque tous leurs serviteurs.

Le Duc de Bourbon, qui venait de s'enfuir du royaume de France et qui tenait alors Milan au nom de l'Empereur, fit, cette nuit-là même, arrêter et mettre en prison Don Pietro, qui avoua avoir agi d'après l'ordre de sa dame, Bianca Maria. Quand celle-ci sut que Don Pietro était pris, elle avait encore le temps de fuir; elle resta, je ne sais pourquoi, Le Duc de Bourbon, après

avoir entendu la confession de Don Pietro, fit aussi arrêter la femme, qui, sotte comme elle l'était, apporta avec elle un coffre où il y avait quinze mille écus d'or, espérant s'échapper de la prison à l'aide de quelque artifice. On prêta les mains à l'évasion de Don Pietro, qui s'enfuit, mais la misérable jeune femme, après avoir confirmé de sa propre bouche la confession de son amant, fut condamnée à avoir la tête tranchée. On lui lut sa sentence; elle ne savait pas que Don Pietro avait pris la clé des champs, et elle ne pouvait pas se décider à mourir. A la fin, on la mena sur l'esplanade du Château, du côté de la Place d'Armes; à l'aspect du billot, elle se mit à pleurer et à désespérer; elle demandait en grace qu'on lui laissât voir son cher Pietro, si on voulait qu'elle mourût satisfaite, mais c'était parler à des sourds; la malheureuse fut décapitée. Voilà quelle fin lui attirèrent ses appétits désordonnés; et qui serait curieux de voir son portrait, peint fort ressemblant, n'a qu'à aller

dans l'église du Monistero Maggiore : il l'y trouvera représentée (1).

(1) Ce tableau existe encore; on le montre dans la chapelle de l'ancien couvent de San Maurizio ou Monasterio Maggiore de Milan, transformé en école communale. C'est une fresque de Bernardino Luini, représentant la *Décollation de Sainte Catherine*; le visage de la Sainte passe pour offrir le portrait exact de la Comtesse de Cellant.

LE BANDELLO

A VAILLANT SEIGNEUR

LE SIGNOR FRANCESCO ACQUAVIVA

MARQUIS DE BETONTO

son retour de Bari, notre ami Giacomo Maria Stampa m'apporta une lettre de vous. Je n'ai pas besoin de vous dire si elle m'a été précieuse, à vous qui savez combien je vous honorais et révérais, quand vous étiez ici à Milan. Vous devez encore vous rappeler ce qu'au moment de votre départ, dans la maison de votre très-gracieux beau-frère le Chevalier Alfonso Visconti, vous me disiez en présence de sa femme,

l'aimable Signora Antonia Gonzaga, et ce que je vous ai répondu. Vous ne pouvez donc pas douter que je ne me souvienne éternellement de vous et que vos lettres ne me soient en tout lieu et en tout temps bien chères. Toutes les commissions que vous m'avez données ont été faites ponctuellement. Il me reste seulement à vous envoyer cette Nouvelle que raconta autrefois en votre présence, dans la maison de la très-illustre Signora Camilla Scarampa, le Signor Antonio Bologna, alors que vous étiez venu, vous et beaucoup d'autres nobles et gentilshommes, pour entendre chanter la belle et vertueuse fille de cette même Signora Camilla. On la nommait alors Antonia, on la nomme maintenant sœur Angela Maria, depuis qu'elle est entrée en religion à Gênes, et, en vérité, le nom qu'elle porte actuellement convient mieux à sa vertu et à ses rares beautés que son nom d'autrefois, car quiconque la voit et l'entend chanter croit voir et entendre un ange du ciel. Pour en revenir à ma Nouvelle, je l'ai écrite, comme vous me

l'avez recommandé, à la grosse et sans aucun ornement. Puisque vous me la demandez, j'y ai mis la dernière main et je vous l'ai dédiée, afin qu'elle ait un protecteur. Celui qui vous l'apportera sera un serviteur de votre beau-frère, le Chevalier Visconti, qui vous est envoyé pour vous amener des chevaux. Cette Nouvelle montre clairement que, lorsqu'une Dame est décidée à tromper son mari, elle finit par y arriver et par le mettre dedans, eût-il les cent yeux d'Argus et plus encore. Elle montre encore que les maris doivent bien traiter leurs femmes, et ne pas leur donner l'occasion de mal faire en devenant jaloux sans motif; quiconque y regardera de près comprendra que la plupart des Dames qui ont envoyé leurs maris à Corneto, y ont été poussées par eux, et qu'il est très-rare de voir des femmes, bien traitées de leurs maris et jouissant d'une honnête liberté, ne pas vivre comme il convient à celles qui ont quelque souci de leur honneur. Il n'en est pas moins vrai qu'il n'est

jamais permis à une Dame de tromper son mari, quand même elle aurait reçu de lui mille outrages. Portez-vous bien.

BINDOCCIA

berne adroitement son mari qui était devenu jaloux.

NOUVELLE V

APRÈS qu'Alphonse le Magnanime, roi d'Aragon, sorti de prison grace à la générosité sans borne de Filippo Visconti, eut conquis le royaume de Naples, Angravalle, Chevalier Napolitain, qui avait longtemps fait la guerre sous ses ordres et s'y était enrichi, se mit à aimer passionnément une jeune fille fort belle, appelée Bindoccia. Elle était fille du signor Marino Minutolo, et, comme elle était d'une

grande beauté, beaucoup de nobles et de Barons la courtisaient ; mais elle ne se souciait de personne, et, aux ouvertures qu'on lui faisait, elle répondait qu'elle gardait sa virginité pour celui que son père lui donnerait en mariage. Angravalle vit bien que s'il ne l'épousait pas, quelque autre la prendrait ; il fit donc demander sa main à son père, qui, après avoir consulté quelques-uns de ses parents et de ses amis, consentit à la lui donner. Angravalle, au comble de l'allégresse, épousa solennellement Bindoccia, et les noces se firent avec beaucoup d'éclat. Il la mena ensuite dans sa maison et entra en possession de ce trésor si ardemment convoité ; il l'avait abondamment pourvue de vêtements, de pierres précieuses, d'anneaux, de colliers, de joyaux de toute sorte, et de plus il la traitait si bien la nuit que peu de femmes pouvaient se dire aussi bien mariées qu'elle.

Pendant deux années environ, Angravalle continua de se montrer avec elle toujours aussi frais, aussi vigoureux ;

mais il ne songeait pas qu'il avait pris la charge de donner sa pâture quotidienne à un animal qu'on ne peut rassasier de semblable nourriture : plus on lui en fournit à souhait, plus il en désire, plus il en veut, et si l'on s'avise ensuite de lui rogner sa portion, on s'expose à de grands scandales. Après deux ans écoulés, soit qu'il eût pris sa femme en dégoût, soit qu'il fût mal disposé de sa personne, soit encore qu'il n'eût plus de ouate dans le gilet et que, refroidi comme il l'était, il sentît plus vivement le besoin d'œufs frais et de malvoisie que de donner la becquée à l'oie : quelle qu'en fût la cause enfin, il se mit à tirer durement sur la bride de son coursier, naguère si ardent, et il en ralentit la course à tel point, qu'au grand déplaisir de Bindoccia, à peine courait-il par mois deux ou trois postes au plus. Outre cela, sachant que beaucoup de gens la suivaient, il devint jaloux comme si, par quelque vilaine action, elle lui avait donné raison de l'être. D'abord, comme il la voyait très-belle, il pensait que tout

le monde en était amoureux et qu'elle, de son côté, ne décourageait personne ; il savait bien aussi qu'il ne remplissait plus au lit le devoir conjugal comme il en avait eu l'habitude, et il en vint à croire qu'elle trouvait d'autres jardiniers que lui pour cultiver son jardin. Il commença par lui enlever toutes ses femmes, qu'il renvoya ; puis, donna encore congé à tous les serviteurs de sa maison et n'en garda qu'un seul auquel il se fiait ; c'était un grossier personnage qui soignait la mule et faisait la cuisine. Il prit ensuite pour servante une sourde et muette, si sotte qu'elle n'était bonne à rien ; il était bien sûr ainsi qu'elle ne recevrait pas de poulets et qu'elle n'en porterait pas. En outre, il observait avec le plus grand soin toutes les actions de Bindoccia, et, pour enlever à quiconque l'occasion de s'ébattre chez lui, il rompit toutes les relations qu'il avait eues jusque-là avec les gentilshommes du pays. Un seul ami lui restait, le plus fidèle de tous, jeune homme de vingt-deux ans, appelé Niceno, avec lequel il passait la

plus grande partie de son temps. Ce jeune homme était cousin germain d'une cousine de sa femme; Angravalle l'avait mis à l'épreuve dans bien des circonstances, et il ne concevait aucun soupçon sur son compte, bien que Niceno vînt chez lui de jour et de nuit.

Bindoccia avait d'abord pensé, en voyant la diète que faisait son mari, qu'il était mal portant; elle ne s'en étonnait pas trop ; mais quand elle vit renvoyer ses femmes, chasser ses serviteurs, quand la diète devint si rigoureuse qu'à peine la rompait-il une fois tous les deux mois, elle se mit de fort mauvaise humeur et ne sut plus que dire ni que faire. Elle crut que son mari était devenu amoureux d'une autre femme, à qui il donnait ce qui aurait dû lui revenir. Mais elle ne put jamais rien découvrir à ce sujet. Enfin, voyant que ses affaires allaient de mal en pis, que la jalousie de son mari ne faisait que croître, elle résolut (quoi qu'il pût arriver) de retourner contre Angravalle les armes qu'il employait contre elle. Elle espérait ainsi ou le ra-

mener à son devoir, ou se pourvoir d'un amant, et, de toutes façons, y retrouver son compte d'autrefois. Elle commença donc, au grand déplaisir de son mari, qui n'osait pas la maltraiter à cause de son père et de ses frères, à se mettre à la fenêtre et à faire bonne mine à tous ceux qui la regardaient. Cela désespérait le malheureux jaloux. Bindoccia se dit bientôt qu'en se mettant à la recherche d'un amant, elle pourrait causer quelque scandale et mettre en péril sa vie et son honneur ; elle jeta donc les yeux sur Niçeno, qui fréquentait continuellement la maison ; il lui parut beau et spirituel, de bonnes manières, d'habitudes distinguées, et elle ne fut pas longue à s'enflammer pour lui. Toutefois, le sachant très-lié avec son mari, elle n'osait pas lui découvrir les désirs qui la consumaient. Elle s'efforçait bien de lui faire comprendre, par le langage de ses yeux et par sa physionomie souriante, ce que sa langue craignait de lui dévoiler ; mais plus elle renfermait sa flamme en elle-même, plus cette flamme augmentait

d'heure en heure et la dévorait misérablement. Enfin, après avoir bien réfléchi, elle se résolut à mettre dans sa confidence Isabella Caracciola, sa cousine et celle de Niceno, à lui demander aide et conseil.

Elle se rendit donc un jour, du consentement d'Angravalle, à la maison de cette dame, et, après qu'elle eût échangé avec elle différents propos, voyant que rien ne l'empêchait de commencer ses confidences, Donna Bindoccia lui parla en ces termes : « Nous avons été élevées ensemble depuis notre plus jeune » âge, ma chère cousine, et je sais combien tu m'aimes; cela me donne le » courage de te confier franchement et » sans aucune crainte mes chagrins et » mes tourments. Aussi, laissant de côté » toute autre considération, je viens te » dire que je me trouve si malheureuse, » si désespérée, que je ne sais pas comment je suis encore en vie. Écoute, » pour Dieu, si j'ai d'être au désespoir des raisons suffisantes. Comme » tu le sais, j'ai été donnée en mariage à

» Angravalle, et je l'ai pris volontiers,
» bien que je fusse toute jeune et qu'il
» eût passé la quarantaine; je n'y avais
» pas même pensé, et d'ailleurs personne
» ne me tenait au cœur. Quand il m'eut
» menée dans sa maison, il se montra
» si tendre et me traita si bien (j'en-
» tends toutes les nuits), qu'il pouvait
» sans doute y avoir le matin à la messe
» des femmes plus belles et plus élé-
» gantes que moi, mais aucune de mieux
» pourvue; cela dura deux ans. Depuis,
» sans que je lui aie donné de motifs,
» il a tout à fait changé de style; il me
» fait faire des jeûnes et des vigiles qui
» ne sont inscrits dans aucun calen-
» drier, et je te jure que, depuis trois
» mois et plus, il ne m'a pas touchée.
» D'un autre côté, au mépris de son
» devoir et sans raison, il est devenu ja-
» loux; maintenant je le trouve non
» pas jaloux seulement, mais fou fu-
» rieux. Tu sais, je crois, comment est
» montée notre maison, comment nous
» sommes servis; il y aurait à Naples
» pénurie complète de domestiques, on

» n'en trouverait à aucun compte, que
» nous ne pourrions pas être pis. Nous
» n'avons plus ni laquais, ni servantes,
» à l'exception de cette muette que voici,
» dont le visage aplati et renfrogné, avec
» ses deux grands yeux de bœuf, fe-
» rait mourir de frayeur quiconque, la
» nuit, à l'improviste, la verrait à la
» lumière, et de ce valet stupide, le plus
» désagréable du monde, mais auquel se
» fie Angravalle. Dans cette maison, où
» se tenait table ouverte pour les gens de
» bonne compagnie, personne ne vient
» plus que Niceno, qui est pour mon
» mari un autre lui-même. Mais je ne
» me soucierais guère que personne n'y
» vînt plus si, du reste, mon mari me
» traitait comme on doit traiter sa
» femme. Et que diable veut-il que je
» fasse de tant de vêtements que j'ai,
» des bijoux et des anneaux qu'il m'a
» donnés au commencement de mon
» mariage? Je ne puis pas aller aux
» églises, comme y vont les autres fem-
» mes de ma condition, car les jours de
» grandes fêtes, il veut que j'aille le matin

» de bonne heure entendre la première
» messe à notre paroisse, accompagnée
» de cette muette et sous la garde de ce
» vaurien de valet; à peine est-elle finie,
» ordre de revenir à la maison. Voilà
» pourquoi je me suis décidée à changer
» de manière de vivre; si mon mari se
» ménage, je veux me pourvoir au de-
» hors. C'est bien malgré moi, Dieu le
» sait, que je prends ce parti, mais le
» besoin me l'impose, et nécessité n'a
» pas de loi. Je n'ai pas encore vingt-
» trois ans, je passe pour belle, et il me
» semble, si mon bon miroir ne me
» trompe pas, que j'en vaux bien d'au-
» tres. Si je ne prends pas maintenant
» un peu de plaisir, quand donc en
» prendrai-je? Attendrai-je que ma
» beauté soit flétrie par le temps ou par
» quelque maladie, que mes cheveux
» blonds prennent la couleur de l'ar-
» gent, que mes chairs blanches et déli-
» cates se rident, et que je ne trouve plus
» personne qui veuille de moi? Ce se-
» rait de ma part une grande sottise de
» ne pas faire ce que font tant d'autres.

» Et combien y a-t-il de femmes qui,
» quoique bien traitées par leur mari,
» ont cependant en secret quelque
» amant! Dieu veuille donc que je ne
» devienne pas vieille sans avoir joui de
» ma jeunesse! Je suis de chair et d'os
» comme toutes les autres. Si Angra-
» valle voulait me tenir à ce régime de
» jeûne, il ne devait pas me mettre en
» goût au commencement par des re-
» pas si répétés, ni se prodiguer tant
» avec moi, s'il ne voulait pas conti-
» nuer. Qui n'a pas éprouvé le bien ne
» sait pas ce que c'est que le mal. Que
» mon fantasque époux me fasse garder
» tant qu'il voudra, qu'il emploie tous
» les moyens qu'il pourra imaginer, je
» suis déterminée à le traiter comme il le
» mérite et à lui donner ce qu'il cherche.
» Et, comme il a la plus grande con-
» fiance en Niceno, je voudrais que ce
» fût lui qui pourvût à mes besoins et
» me donnât ce dont son ami me laisse
» manquer. Parmi beaucoup d'autres
» que j'ai vus et examinés, j'ai fait choix
» de lui; je le crois un jeune homme

» sage, bien élevé, qui n'ira pas divul-
» guer nos affaires, et qui aura, comme
» il faut, soin de mon honneur. Et, en
» effet, je ne voudrais pas tomber aux
» mains de quelque mauvais drôle qui
» me compromettrait, qui me ferait des-
» cendre au rang d'une femme de rien,
» et montrer tout le jour au doigt. Il
» me semble, au contraire, que je puis
» attendre de Niceno tout le bonheur
» possible. Il n'y a qu'une difficulté :
» c'est que, le voyant lié si étroitement
» avec mon mari, je n'oserai jamais lui
» manifester mes désirs; si par mal-
» heur il s'y montrait rebelle, j'en
» mourrais de honte. J'ai pensé que, si
» tu le voulais, tu la lèverais facilement,
» cette difficulté; quand il viendra te
» voir (et il vient souvent), tu pourrais
» lui dire de la façon qui te semblera
» la meilleure, ce que je désire de lui,
» lui affirmer que je l'aime ardemment;
» et, certes, j'éprouve pour lui le plus
» brûlant amour. Quand je saurai qu'il
» est disposé à m'aimer comme je l'aime,
» je m'arrangerai de façon que tout

» aille de mieux en mieux pour notre
» satisfaction, et je lui ferai connaître ce
» que j'aurai imaginé pour tromper An-
» gravalle et déjouer sa surveillance.
» Fais-moi donc cette grace, ma bien-
» aimée cousine, je t'en prie tendre-
» ment, je t'en supplie de toutes mes
» forces, ma prière en vaut mille. »

Isabella était la femme la plus amoureuse qui fût à Naples; elle savait, par expérience, combien les doux baisers d'un cher et fidèle amant ont plus de saveur que ceux d'un mari, et s'entremettait trop volontiers en pareille occasion, portant des billets doux à un ami ou à une amie. Elle répondit : —
« Je suis bien fâchée, chère cousine que
» j'aime tant, d'avoir entendu tout ce
» que tu viens de me raconter ; j'éprouve
» pour toi toute la compassion dont je
» suis capable. Mais, pour ne pas multi-
» plier des paroles qui ne te seraient
» d'aucun profit, je me borne à te dire
» que je t'approuve complètement, que
» je te félicite de ta prudence, et que
» je te conseille de faire ce que tu

» as décidé. Tu ne feras, d'ailleurs, à
» mon avis, rien de plus que la plupart
» d'entre nous. Car, à te dire vrai, nous
» nous trouverions fort mal de nous
» contenter des rares embrassements,
» des froides caresses de nos maris.
» Pour ce qui est de Niceno, qui te plaît
» tant, dis-tu, et que tu aimes si fort,
» laisse-moi faire. Il vient souvent à la
» maison et cause toujours d'amour
» avec moi; même il m'a, à bien des
» reprises, demandé de lui trouver une
» maîtresse. Quand il viendra me voir,
» et cela ne peut tarder, je mettrai
» la conversation sur l'amour et les
» jolies femmes, je lui rappellerai ce
» qu'il m'a demandé, et je lui dirai que
» je lui en ai trouvé une, des plus
» belles qu'il y ait à Naples. Je sais qu'il
» voudra tout de suite savoir le nom; je
» m'avancerai peu à peu, et je finirai
» par lui tout découvrir; je verrai bien
» quelles sont ses dispositions, et je me
» persuade qu'elles seront telles que nous
» les désirons. Dès que j'aurai terminé
» avec lui, je m'arrangerai pour que tu

» le saches. » Bindoccia se crut sinon tout à fait, du moins à peu près sûre de son affaire, et elle s'en retourna chez elle toute joyeuse.

Par un heureux hasard, ce jour-là même, vers le soir, Niceno alla voir sa cousine Isabella, qui se mit à lui parler d'amour ; elle lui exposa si bien la passion de Bindoccia et lui persuada de s'y laisser aller par de si bonnes raisons, qu'il se détermina sans réserve à servir la dame. Il s'était cependant montré d'abord très-indécis : ce serait, lui semblait-il, commettre une mauvaise action, à cause de l'amitié fraternelle qui le liait à Angravalle. Mais il pensa à la rare et délicieuse beauté de la dame qui le faisait prier ; il se souvint que c'était une des plus jolies, une des plus charmantes jeunes femmes de Naples, dont les plus grands seigneurs du Royaume se seraient volontiers contentés, et résolut de mettre tous ses soins à mener à bonne fin cette entreprise. Bindoccia apprit par Isabella ce qui s'était passé, elle vit bien aussi les regards enflammés que

lui lançait Niceno; elle se décida aussitôt à ne pas perdre son temps, à donner carrière à ses amours et (comme on dit en pareil cas) à se passer et repasser son caprice sous les yeux de son mari. Niceno vint peu de temps après chez elle : Angravalle venait de sortir; Bindoccia se mit à causer avec lui, et le valet qui était resté à la maison pour la garder, sachant la familiarité qui existait entre son maître et Niceno, ne songea pas à épier leur conversation. Les nouveaux amoureux eurent ainsi assez de liberté pour tisser la toile dans laquelle ils voulaient prendre Angravalle, et comme le domestique s'en allait de temps à autre, pour les besoins de son service, de la salle à la cuisine et ailleurs, ils purent prendre des arrhes en échangeant d'amoureux baisers, mais ses allées et venues les empêchèrent de pousser plus loin.

Bindoccia était assurée que Niceno avait pour elle autant d'amour qu'elle le désirait. Quand il fut parti et qu'elle se trouva le soir à table avec son mari, elle ne mangea rien ou pres-

que rien, faisant mine d'avoir pour la nourriture un profond dégoût; elle s'arrangea de façon à faire croire qu'elle avait l'estomac dérangé, mal disposé, et simula de vives douleurs. Le mari lui demanda ce qu'elle avait; elle répondit tristement et d'une voix dolente qu'elle avait très-mal à l'estomac, et qu'elle ressentait des étourdissements si violents que toute la maison paraissait tourner. Angravalle l'engagea à se mettre au lit et à tâcher de se reposer. C'était bien ce qu'elle voulait; elle s'empressa d'aller se coucher et fit signe à la muette de la déshabiller, puis, comme si elle souffrait beaucoup, elle se mit à soupirer, à gémir, à se plaindre et à se démener dans son lit. Quand Angravalle vint l'y rejoindre, elle ne fit pas autre chose que se lamenter et se retourner constamment sans trêve ni repos.

Vers le milieu de la nuit, elle se leva en toute hâte, comme si elle avait la colique, sortit de sa chambre et entra dans une pièce voisine où était la chaise percée. Angravalle, qui s'était

aussitôt réveillé, et qui avait entendu sa femme se lever, persuadé que quelque amant l'attendait, fou de jalousie, la suivit en cachette; mais il ne fut pas assez malin pour que la Dame, qui se tenait sur ses gardes, ne s'en aperçût pas. Tout lui parut aller selon ses désirs, elle se mit à gémir en marchant et à faire avec sa bouche un crépitement pareil à celui que fait le ventre, quand il est plein de flatuosités dont il éprouve le besoin de se décharger. Cela dura un bon moment, de sorte qu'Angravalle crut fermement qu'elle avait la diarrhée, et qu'elle souffrait beaucoup. Elle se leva, retourna au lit; mais trois ou quatre fois encore, peu de temps après, elle se releva, et s'en alla à la garde-robe. Angravalle la suivait toujours : toutefois, quand il vit que rien ne prêtait au soupçon, que, chaque fois qu'il la suivait, elle se vidait réellement le corps, il ne s'occupa plus autrement de la surveiller, bien qu'elle se levât peut-être dix fois encore. Donna Bindoccia, une fois certaine qu'il n'était plus à ses trousses et

n'espionnait plus ce qu'elle faisait, comprit que tout marchait à son gré et se dit à elle-même : « Va, mon mari, garde-
» moi de près, mais écoute un peu : la
» nuit qui vient, je veux que, sans quit-
» ter Naples, tu voyages au pays de Cor-
» nouailles en Angleterre et que ton na-
» vire passe par Corneto. » Le jour venu, elle resta au lit, fit appeler le valet et lui commanda une espèce de ragoût propre à guérir la diarrhée. Angravalle voulait faire venir le Médecin; au moins, il le disait; mais elle ne le voulut pas, elle n'entendait pas, disait-elle, qu'on lui resserrât le ventre, c'était une purgation qu'elle prenait et elle savait bien que cela lui serait très-utile et affermirait sa santé. Elle resta au lit toute la journée, se levant de temps en temps, et faisant mine d'aller au privé, comme les autres fois.

A trois heures de la nuit, Niceno, se conformant aux ordres que la Dame lui avait donnés, vint à la maison du mari de Bindoccia et pénétra par le jardin. Cette maison était vaste, elle avait

une belle cour, des balcons des belvédères, comme c'est l'usage à Naples; elle renfermait aussi une foule de salles et de chambres au rez-de-chaussée et aux étages; or elle n'était habitée que par Angravalle, Bindoccia, la muette et le serviteur qui, chargé de soigner les chevaux, couchait dans l'écurie, assez loin de la maison. Niceno, qui connaissait bien les êtres, arriva où il voulut aller, sans être ni vu, ni entendu. Au moment favorable, la Dame se leva, et s'en fut au retrait, se plaignant d'avoir mal au ventre. Là se tenait caché Niceno, comme c'était convenu, il attendait avec impatience l'arrivée de sa belle amie; dès qu'il l'entendit venir, il s'élança tout joyeux à sa rencontre, la serra tendrement dans ses bras, et lui dit: — « Sois la » bienvenue, mon âme. » Bindoccia, sans lui répondre autrement, l'embrassa, le baisa fort amoureusement, et l'accabla de caresses. Comme le temps leur était un peu mesuré, il la prit dans ses bras, la porta sur un petit lit qui se trouvait dans cette chambre, et, à la joie ex-

trême des deux parties, ils coururent, au milieu d'infinies délices, trois postes sans quitter l'étrier. Cela fait, Bindoccia retourna dans sa chambre et se mit au lit en ayant soin de ne pas trop s'approcher de son mari, de peur de tomber sur les cornes qui devaient commencer à lui pousser. Il ne s'écoula guère de minutes avant que, sous le prétexte d'un besoin pressant, elle retournât auprès de son amant qui, tout joyeux, l'attendait. Aussitôt, pour ne pas perdre leur temps en vaines paroles, ils recommencèrent une autre fois à danser la danse de Trévise, et, pendant qu'ils folâtraient ainsi, la Dame, imitant le bruit que fait une personne dont le corps, plein de vents, se soulage, faisait avec sa bouche tant de vacarme, qu'Angravalle, dont la chambre était voisine, entendit ce tapage et dit : — « Ma femme, » tu as donc pris froid ? » Elle, qui déjà avait mis le rossignol en cage, répondit à Angravalle en se moquant de lui — » Tu dis bien la vérité, mon cher mari, » mais c'est toi qui es coupable et c'est

» moi qui souffre, car tu ne sais pas me » couvrir et me tenir au chaud. » Niceno pouffait de rire, il l'embrassait à pleine bouche; et, tout en s'embrassant, ils firent deux fois, avec un plaisir infini, entrer le diable en enfer avant que Bindoccia s'en allât. Enfin, après être revenue près de son mari, elle retourna quatre fois encore trouver son amant, qui la reçut toujours à merveille et ne la lâcha jamais sans avoir au moins dansé une danse avec elle. Quand ils eurent envoyé neuf fois Angravalle à Cornazzano, il leur sembla qu'ils en avaient fait assez pour cette nuit-là; Niceno retourna chez lui en suivant le chemin par lequel il était venu, et Bindoccia revint auprès de son mari. Angravalle, qui l'avait entendue se lever si souvent, lui dit à la fin : — « Ma femme, si tu ne te » soignes pas, ce vilain dérangement » pourrait bien te jouer un mauvais » tour. Je vais demain matin faire venir » le médecin et il te donnera quelque re- » mède qui enrayera ton mal. » La Dame qui, ayant avalé cette nuit-là,

avec un plaisir incroyable et des jouissances infinies, huit bons sirops de miel et de sucre et une dose de manne, se trouvait fort bien purgée de l'humeur mélancolique et ne voulait pas d'autre médecin que son Niceno, dit à son mari qu'elle pouvait bien se passer de remèdes : elle se sentait mieux et n'avait plus mal à la tête. Tout le reste de la nuit, elle dormit consciencieusement, et presque jusqu'à l'heure du dîner, réparant ainsi la fatigue que lui valaient les neuf milles qu'elle avait courus. Elle finit par se lever, et comme Angravalle lui demandait comment elle se trouvait : — « Grace à » Dieu, » dit-elle, « je vais très-bien; » cette indisposition m'a tenu lieu d'une » médecine salutaire et excellente. » Le cornard de mari, ignorant des malices que savent toujours trouver les femmes, goba cela très-facilement.

Les affaires de Bindoccia étaient au point que je viens de vous dire; elle ne pensait qu'à chercher de nouvelles ruses et des moyens sûrs de se retrouver avec Niceno. Il arriva à ce moment que près

de Somma, où Angravalle avait une propriété, le feu dévora une de ses maisons avec une grange à foin, ce qui lui causa une grosse perte. Il fut forcé de s'absenter pour ses intérêts et donna des ordres pour le temps de son absence. Il laissa le valet à la maison, avec commandement exprès de veiller surtout sur sa femme et de faire grande attention à quiconque viendrait chez lui : c'était une chose indispensable, il l'avait tant de fois répété. « Tu surveil-» leras avec le plus grand soin, » lui dit-il, « tout ce qu'elle fera de jour et de » nuit; tu épieras toutes ses actions, » afin qu'à mon retour, je puisse savoir » de toi où en sont mes affaires. » Ces précautions prises, Angravalle partit et chevaucha vers Somma. Toutes les nuits qu'il resta hors de sa maison, Bindoccia, devenue libre, fit venir Niceno et coucha toujours avec lui; elle goûtait bien mieux ses embrassements, maintenant qu'elle n'avait pas à craindre le mari.

Tant que dura l'absence d'Angravalle, ils se donnèrent ainsi le meilleur

temps du monde, Bindoccia s'appliquant à réparer celui qu'elle avait perdu. Enfin, la dernière nuit que Niceno vint coucher avec elle (c'était la nuit de la Saint-Erme), sachant qu'Angravalle devait le lendemain revenir de Somma, ils ne pouvaient pas se quitter, si bien que l'Aurore les surprit au lit. Niceno s'en aperçut : — « Oh, mon âme ! » s'écria-t-il, « le jour nous a surpris » au lit, je crains bien d'être vu en » sortant d'ici. » Il s'habilla à la hâte, il quitta la chambre ; mais, au moment où il allait sortir du jardin, il s'aperçut que ce vaurien de valet l'avait vu, peut-être même reconnu. Cela le chagrina beaucoup ; mais, comme il ne pouvait pas douter que le valet ne l'eût aperçu, il alla, le jour même, après dîner, voir Bindoccia, sous prétexte de savoir quand rentrerait Angravalle ; il lui dit ce qui s'était passé et se retira aussitôt.

Vers le soir, Angravalle étant revenu, Niceno, qui guettait son retour, vint le voir, et, familier, comme d'ordinaire, il demeura longtemps avec lui à parler de

choses et d'autres. Niceno parti, Angravalle s'en fut à l'écurie avec le valet et entendit de sa bouche des choses qu'il ne s'attendait guère à apprendre. Je ne saurais comment vous dépeindre le déplaisir qu'il en éprouva, vous devez bien vous le figurer. Jaloux de sa femme comme il l'était, au delà de toute mesure et plus qu'on ne se le pourrait imaginer, il croyait bien d'elle tout le mal possible. Mais il ne pouvait penser que Niceno fût le coupable, et il était plus disposé à croire que le valet avait pris un autre pour lui. Aussi le questionna-t-il tant et plus, en lui recommandant de bien réfléchir pour savoir s'il ne s'était pas trompé. Le valet restait inébranlable, disant qu'il l'avait très-bien reconnu, et que pour sûr celui qu'il avait vu était bien Niceno. Angravalle demeura néanmoins dans le doute à cet égard, mais il ne doutait déjà plus que sa femme se fût pourvue d'un autre que lui; il résolut donc de voir s'il ne pourrait pas surprendre quelque indice. De son côté, la Dame avait les yeux ou-

verts; elle cherchait à voir et à comprendre s'il était question d'elle, et, chaque fois qu'Angravalle s'entretenait avec le valet, elle ouvrait les oreilles et s'appliquait à guetter leurs paroles et leurs gestes. Si Niceno venait à la maison (et il s'y rendait comme d'habitude), elle ne faisait ni plus ni moins, et elle se comportait avec lui comme par le passé. Angravalle, qui ne les perdait pas de vue tous les deux, s'étonnait beaucoup, et demeurait persuadé que c'était un autre que Niceno, que le valet disait avoir vu; ne pouvant plus supporter cette incertitude, il résolut de questionner encore avec beaucoup de soin le valet et de prendre ensuite tel parti qu'il jugerait à propos.

Un jour donc, il lui dit d'aller l'attendre dans une chambre qui était au haut de la maison, et dans laquelle se trouvaient les harnais des chevaux qu'il avait eus jadis. La Dame entendit cela fort à propos, sans qu'Angravalle s'en fût aperçu, et voulant épier ce qu'ils allaient faire, elle eut l'air de s'occuper d'autre

chose, tout en attendant que son mari montât. Il finit par gravir l'escalier et entrer dans la chambre en question ; dès qu'elle le vit, elle se rendit par un autre chemin à une galerie qui donnait vue sur le jardin et qui était tout près de la chambre où se trouvait Angravalle. Arrivée là, elle fit semblant d'étendre des draps au soleil, et s'y prit avec tant de précaution, que ni Angravalle, ni le domestique ne s'aperçurent de sa présence. Elle prêta l'oreille à ce qu'ils disaient. Angravalle commença par chercher des étrivières pour les faire mettre à la selle de sa mule; quand il les eut trouvées, il s'assit sur un siège qui était dans la chambre, et, pensant avoir laissé sa femme en bas, il se mit à parler d'elle avec son valet, à pousser de gros soupirs et à se lamenter sur son sort. Il voulut ensuite que le valet lui racontât encore comment il avait vu Niceno, quels vêtements ce dernier portait, s'il avait des armes, s'il était seul, à quelle heure il était parti, comment il s'en allait, s'il s'était re-

tourné et tout ce qu'il avait fait. L'autre lui répondit point par point et lui affirma avoir très-bien reconnu Niceno ; à la fin, Angravalle parla en ces termes : « Je » veux, tel jour, faire semblant d'aller » hors de Naples, je me cacherai dans la » maison d'un de mes amis, et, de cette » façon, nous pourrons mettre la main » sur celui qui vient coucher avec ma » femme. Je crois de cette femme impu- » dique tout ce que tu m'as dit avoir vu » la nuit de la Saint-Erme. Mais je ne sais » que dire de Niceno ; tu m'affirmes avec » persistance que c'est bien lui l'amant » qui vient la trouver, et pourtant il » m'est difficile de croire qu'un si intime » ami puisse me faire une telle injure, » apporter dans ma maison un si grand » déshonneur. Depuis bien longtemps, » j'ai vécu avec lui comme un frère, je » lui ai toujours fait partager tous mes » secrets, ayant en lui plus de confiance » qu'en qui que ce soit au monde. Ce- » pendant, puisque tu persistes à affirmer » que tu l'as reconnu, je veux m'en as- » surer. La chose une fois éclaircie, je

» montrerai à mon beau-père et à mes
» beaux-frères l'injure qui m'est faite,
» bien décidé à m'ôter cette honte des
» yeux. » Bindoccia entendit toutes ces paroles sans en perdre une seule; et, levant les mains au ciel quand la conversation changea, elle remercia Dieu d'avoir permis qu'elle connût les desseins de son mari. Elle descendit ensuite sans avoir été entendue de personne et se retira dans sa chambre. Angravalle descendit aussi peu de temps après avec le valet; elle les vit encore causer secrètement entre eux, et elle se dit à elle-même : « Employez toutes les ruses,
» tous les artifices que vous saurez trou-
» ver; guettez-moi, tendez-moi des piè-
» ges, je veux que mon amant vienne
» coucher avec moi, vous le verrez, et
» cependant je m'y prendrai de telle
» sorte qu'ensuite vous ne le croirez
» plus, et même vous tiendrez pour cer-
» tain que vous vous êtes trompés. Oui,
» par l'âme de ma mère, je ferai cela, j'ar-
» racherai la jalousie de la tête de mon
» cornard de mari, et jouerai à ce fai-

» néant de valet un si bon tour, je lui
» ferai subir un tel affront, qu'il se sou-
» viendra toujours, tant qu'il vivra, de
» Saint Erme et de sa fête. »

Peu de temps après, arriva le jour où Angravalle devait aller à la campagne, ou, pour mieux dire, faire semblant d'y aller. Il feignit donc de partir, et après avoir dit à sa femme qu'il resterait absent quatre ou cinq jours pour des affaires qui lui étaient survenues, il se rendit à la maison d'un de ses amis, où il laissa sa mule; à deux heures (1), il revint chez lui et se dirigea vers l'écurie. Le valet l'y attendait, comme c'était convenu; il introduisit son maître dans l'écurie, d'où ils passèrent au jardin, qui leur donna accès dans un autre lieu où tous deux se blottirent, parce qu'on pouvait très-bien voir de là si quelqu'un se dirigeait vers la chambre de la femme pour y entrer. Le jaloux Angravalle était à peine depuis une heure au guet avec son domestique,

(1) Huit heures du soir.

quand survint Niceno, prévenu par la belle et rusée Bindoccia; il était à demi déguisé, et si imparfaitement que quiconque avait l'habitude de le voir ne pouvait manquer de le reconnaître. Angravalle le reconnut bien, et ne douta pas un instant que ce ne fût là Niceno. L'amant s'en alla tout droit où l'attendait Bindoccia, qui l'accueillit joyeusement. A cette vue, Angravalle dit au valet de ne pas bouger d'où il était avant son retour, mais de faire bien attention à Niceno et de voir s'il partait. Puis, plein de rage et de colère contre les deux amoureux, délibéré de leur faire un mauvais parti, il prit ses armes et courut en toute hâte à la maison de son beau-père. Aussitôt, il se mit à cogner à la porte le plus fort qu'il put, et frappa avec tant de violence qu'il se fit entendre. Il était déjà plus de quatre heures de nuit (1), aussi le père et les frères de la Dame furent-ils très-étonnés de voir Angravalle venir chez eux à pa-

(1) Dix heures du soir.

reille heure. Ils firent ouvrir les portes, après avoir allumé deux flambeaux ; les fils étaient déjà dans la chambre de leur père et attendaient qu'Angravalle montât. A son arrivée dans la chambre, le malheureux était si haletant, tant à cause de la colère qui le dévorait que pour avoir marché très-vite, qu'il pouvait à peine parler. On lui demanda pourquoi il venait si tard et dans un si grand émoi, quel accident lui était arrivé. Il répondit en ces termes : « Monsieur mon » beau-père, et vous, messieurs mes » beaux-frères, si votre fille et sœur, qu'il » vous a plu de me donner pour femme, » n'avait pas dégénéré de votre sang » et de celui de sa mère ; si elle avait » honnêtement vécu, comme cela con- » venait tout à fait à vous, à moi et à » son rang, je ne serais pas, à une heure » si extraordinaire pour moi, à rôder » comme un oiseau de nuit, et vous re- » poseriez tranquillement dans vos lits, » comme c'est le moment ; mais Bin- » doccia, en femme impudique et éhon- » tée, n'ayant aucun souci de son hon-

» neur, qui devrait lui être aussi cher
» que la vie, et ne s'inquiétant pas du
» nôtre, que son devoir était cependant
» de conserver pur de toute tache, vous
» a couverts d'infamie, et moi d'une
» honte éternelle; je suis donc obligé de
» venir à une heure si tardive vous ap-
» porter déplaisir et ennui, et vous prier
» de m'accompagner, s'il vous plaît; je
» veux vous faire voir clairement, de
» vos propres yeux, avec qui votre fille
» et sœur prend dans mon lit des plai-
» sirs charnels. Vous le verrez, mes Sei-
» gneurs, et, quand vous l'aurez vu, je
» me tiens pour certain que vous me
» laisserez tirer d'elle telle vengeance
» que mérite une si grande scélératesse;
» j'ai gardé des guerres passées le renom
» d'un honorable Chevalier, il me pa-
» raît trop étrange qu'une femme me
» rende ridicule. Vous avez entendu,
» tout cela est vrai. » Ces paroles per-
cèrent cruellement le cœur du père de la
Dame et aussi celui de ses frères, qui
tous l'aimaient tendrement, et qui ne
pouvaient pas la croire coupable d'une

semblable faute. Ils demandèrent à Angravalle avec qui Bindoccia couchait, et il répondit que c'était avec Niceno. Avant de se mettre en route, ils voulurent qu'Angravalle leur redît encore une fois par le menu tout ce qu'il venait de leur raconter. Il le fit sans changer un mot à son premier discours. Puis il les pria de nouveau de venir avec lui, leur disant qu'ils verraient tout au clair, et qu'ils ne pourraient pas l'accuser de leur avoir raconté des mensonges. Alors le bon vieillard, tant pour atténuer la faute de sa fille, que pour adoucir un peu la colère de son gendre irrité dont il craignait de voir la fureur aller jusqu'à tremper ses mains dans le sang de sa femme, lui répondit ainsi :

— « Si tout est bien comme tu le dis,
» Bindoccia n'est pas aussi coupable que
» tu le penses : tu l'es au moins autant
» qu'elle, pour avoir reçu chez toi, jour
» et nuit, Niceno, un noble et beau
» jeune homme. Tu devais bien savoir
» qu'un tas de fagots est mal placé au-
» près du feu. Si tu as nourri un ser-

» pent dans ton sein, à toi en est la
» faute. Peut-être encore auras-tu si mal
» fourni Bindoccia de ce qui est le plus
» nécessaire aux femmes, qu'elle aura
» été forcée de s'en pourvoir ailleurs.
» Viens donc dans ta maison, et nous
» ferons ce qui conviendra à ton hon-
» neur et au nôtre. » Cela dit, tous se mirent en route.

La Dame, qui avait persisté dans sa résolution, voulut que Niceno, à peine entré, se déshabillât et se mît au lit avec elle, sachant bien que son mari devait aller d'un bout de Naples à l'autre. Quand ils eurent, avec grand plaisir et à plusieurs reprises, fait courir l'eau au moulin, Bindoccia prescrivit à Niceno d'endosser une chemise de la muette, et lui dit de s'envelopper la tête, comme cette femme avait l'habitude de le faire, de telle sorte qu'en le voyant à l'improviste, on devait le prendre pour la muette et non pour Niceno. Puis elle plaça ses habits dans un endroit convenu d'avance. Après lui avoir ensuite bien enseigné ce qu'il devait faire, elle atten-

dit fort tranquillement l'arrivée de son mari; elle avait arrangé le lit de sorte qu'elle seule paraissait y avoir couché, elle arrangea de même le lit de repos. Le mari, suivi de ses compagnons, arrive. Il trouve le valet à son poste, et apprend que Niceno n'est pas parti; tous montent les escaliers, et Angravalle se met à donner des coups de pied dans la porte. A ce bruit, la Dame, comme si elle s'éveillait d'un long sommeil, demande : « Qui est là? » Puis, faisant semblant de reconnaître son mari, qui lui criait? — « Ouvre, ouvre, » elle dit en ouvrant : — « Est-ce une heure pour ren- » trer à la maison? » Quand la chambre fut ouverte et que la lumière des flambeaux y pénétra, Niceno, qui s'était couché dans le lit de repos, se leva en marmottant, comme la muette, puis, comme s'il était tout ensommeillé, endossant une mauvaise robe de la muette et cachant la figure, il s'achemina vers la porte de la chambre en faisant tous les gestes bizarres ordinaires à cette femme. Angravalle, bien certain d'avoir

la muette sous les yeux, dit : — « Lais-
» sez-la partir ; cette misérable, sachant
» qu'elle est sourde et muette et qu'elle
» ne peut pas répéter à autrui ce
» qu'elle voit, l'a gardée dans sa cham-
» bre. » Puis se tournant vers sa femme
avec un méchant visage : « Où est-il,
» coquine, l'homme que tu as fait venir
» cette nuit ? Qu'as-tu à regarder,
» gueuse ? Que ne réponds-tu ? » Bin-
doccia, qui savait son amant en sûreté
et qui voyait ses projets réussir pleine-
ment, répondit en ces termes : — « Dieu
» te pardonne, mon mari, les paroles que
» je t'entends dire ; tu aurais mieux fait
» de te mordre la langue. Suis-je devenue
» une de ces femmes qui se tiennent
» dans les mauvais lieux et qui se livrent
» à prix d'argent à qui les veut ? Quel
» étrange caprice t'a passé par la tête
» pour amener ici à cette heure mon
» père et mes frères, pour leur faire un
» si bel honneur ? mais par la foi de
» Dieu, ta rage n'a pas de raison d'être,
» car je ne suis pas ce que tu dis, il faut
» que tu l'aies rêvé ; personne autre que

» toi au monde n'a jamais couché avec
» moi. Regarde bien par la chambre,
» ouvre les coffres, retourne tout et as-
» sure-toi que tu te trompes. Je ne puis
» pas cacher un homme sous cette jupe,
» sans doute. Tu as trouvé la porte
» fermée au verrou, tu as vu clairement
» qu'il n'y avait personne ici que la
» muette qui, pour ne pas rester seule
» la nuit dans sa chambre, s'est couchée
» sur le lit de repos. Elle voulait faire
» comme cela toutes les nuits que tu
» resterais dehors, car tu m'as dit au-
» jourd'hui que tu devais passer à la
» campagne plusieurs jours. » Le père et les frères de Bindoccia avaient fureté avec soin par toute la chambre; ils n'avaient rien trouvé; le lit n'était ni en désordre, ni même foulé, sinon du côté où la dame s'était couchée; leur surprise ne connut pas de bornes. Ils se tournèrent vers Angravalle, le visage sombre et menaçant, et le père lui dit :
— « Tu es venu nous conter cette nuit,
» en toute hâte, que tu avais vu entrer
» Niceno dans cette chambre; qu'il était

» certainement couché avec Bindoccia;
» que si je voulais venir ici avec mes
» fils, je le trouverais au lit avec elle.
» Nous voici, où est Niceno? où est
» l'homme couché avec ma fille? Tu ne
» peux nous montrer personne, et, en
» vérité, il n'y a dans le lit aucune trace
» qui prouve que quelqu'un s'y soit
» couché, excepté de ce côté où Bindoc-
» cia s'est reposée, de telle sorte qu'on
» voit bien qu'elle ne s'y est pas démenée
» ni retournée et qu'à peine elle s'est re-
» muée. Si quelqu'un avait été couché
» avec elle, comme tu le disais, le lit ne
» serait pas comme cela; nous le ver-
» rions tout sens dessus dessous. On sait
» bien que lorsqu'un amant est au lit
» avec sa maîtresse, ils font autre chose
» que dormir, et qu'ils se démènent des
» pieds et des mains. Vois encore ce lit
» de repos, et dis si personne autre
» que ta muette y a couché? Mainte-
» nant, qu'as-tu à dire? »

Le malheureux cornard d'Angravalle, tout hors de lui, ne savait s'il veillait ou s'il rêvait; la parole s'était éteinte sur ses

lèvres et il ne pouvait seulement ouvrir la bouche. Alors la Dame se tourna vers son père et ses frères, et, tout en sanglotant, leur parla ainsi : — « Messeigneurs, » vous m'avez, pour mon malheur, ma- » riée à cet homme, et il eût mieux valu » pour moi épouser un vil marchand » ou quelque ouvrier ; tout autre qu'An- » gravalle aurait eu quelque considéra- » tion pour l'honnêteté de ma vie, pour » ma naissance, pour mon éducation, » pour vous-mêmes, enfin, et m'aurait » traitée comme on doit traiter les fem- » mes, en me faisant bonne compagnie » et en ne me prenant pas pour une » servante ou pour une esclave. Mais ce » vilain chien, qui, contrairement à tous » ses devoirs, cherche à m'ôter la vie, en » me couvrant de honte, ainsi que vous » et toute notre famille, a conçu, depuis » quelque temps, des soupçons sur mon » compte : non pas que je lui aie jamais » donné pour cela l'ombre d'un prétexte, » mais sans doute, parce qu'il ne rem- » plit plus auprès de moi l'office qu'il » devrait raisonnablement remplir, celui

» dont s'acquittent tous les bons maris
» et dont la raison veut qu'ils s'acquit-
» tent. Les femmes n'épousent pas les
» hommes pour être tenues en servitude
» plus durement que les domestiques et
» les esclaves, mais pour être leurs com-
» pagnes, pour révérer leurs maris et
» pour leur obéir en tout ce qui est li-
» cite et honnête. Si le mari découvre
» dans sa femme quelque chose qui lui
» déplaise, il doit l'en avertir avec ten-
» dresse, quand il est au lit avec elle, et
» ne pas emboucher la trompette pour
» l'accuser, à moins d'être bien sûr
» d'abord qu'elle a failli. Dis-moi, vau-
» rien que tu es, si jamais tu m'as avertie
» ou grondée à propos de n'importe
» quoi ? Quand m'as-tu jamais dit de re-
» noncer à ceci ou à cela, de ne pas faire
» telle ou telle chose ? Je ne me souviens
» pas, pour sûr, que tu m'aies jamais fait
» de reproches. Tu m'as recommandé
» d'aller à la messe les jours des grandes
» fêtes seulement, à notre paroisse et de
» bonne heure. T'es-tu jamais aperçu
» que je t'aie désobéi ? Mais, puisqu'il

» faut parler, je vais vous dire la vérité,
» Messeigneurs. Cet homme m'a pourvue
» de vêtements et de bijoux comme il
» convenait à une femme de ma condi-
» tion, et pendant deux ans il m'a traitée
» comme sa femme; mais depuis bien
» des mois, Dieu sait la vie que j'ai me-
» née; il me l'a faite telle que des chiens
» auraient pitié de moi. Dis-moi un peu,
» Angravalle, si par tes œuvres tu mérites
» encore le nom de mari; dis-moi, je
» t'en prie, si depuis huit ou neuf mois
» tu as plus de trois fois accompli avec
» moi l'acte sacré du mariage? Suis-je
» donc mal bâtie, suis-je contrefaite ou
» répugnante, pour que tu craignes de
» t'approcher de moi et de me toucher?
» Ainsi, parce que tu n'es bon à rien et
» parce que tu sais bien que tu ne rem-
» plis pas tes devoirs, tu m'as jugée
» semblable à toi. Et tu as cru (cela
» fait honneur à ton jugement, pauvre
» homme,) que je devais pour cela cher-
» cher ailleurs ce que tu me refusais.
» Quand m'as-tu jamais vue prêter l'o-
» reille aux propos d'un homme quel

» qu'il soit ? Dis, dis si tu m'as jamais
» vue faire quelque chose de repréhen-
» sible ? Quand ai-je jamais reçu des
» propositions, des lettres ou des ca-
» deaux ? Tu aurais largement mérité
» que je fisse ce que font tant d'autres,
» et j'aurais bien fait de planter sur ta
» tête le panache de la cité de Corneto.
» Mais mon honnêteté, les bonnes mœurs
» qu'on m'a apprises dans la maison de
» mon père, ne me permettent pas, si
» peu que tu vailles, de devenir une
» femme éhontée, une coureuse, une
» coquine. »

A ce moment, un des frères prit la parole : — « Écoute, ma sœur », dit-il, « ton mari nous a dit que son valet a
» vu ces jours derniers quelqu'un qu'il
» a pris pour Niceno sortir de ta cham-
» bre au lever du soleil, et que cette
» nuit ils l'ont vu tous les deux entrer
» dans ta chambre. » Dès qu'elle eut entendu, bien qu'elle fût tout en pleurs, elle répondit en souriant : — « Ainsi,
» mon mari, tu as cru le mensonge
» que te disait ce coquin ? Mais puis-

» qu'il s'est laissé aveugler par sa co-
» lère, je vais te dire moi ce que, par
» bonté d'âme, je t'aurais tu. Ce gibier
» de potence, après s'être désolé avec
» moi de ce que tu me laisses sans femmes
» et sans serviteurs, et de ce que tu me
» traites mal au lit, a eu l'audace de me
» demander de lui faire l'aumône de mon
» amour, et, le jour de la Saint-Erme,
» il a presque cherché à me violer. »
A peine la hardie et rusée femelle eût-elle parlé que le domestique voulut répondre, mais un des frères qui avait ses gants d'acier lui en donna sur la face un coup si violent à poing fermé, qu'il lui fendit les lèvres et lui cassa deux dents, le menaçant de bien pis si jamais il se laissait voir à Naples ; il fut sur le point de lui donner son poignard dans le corps ; cependant il se retint. Le valet sortit de la chambre ; cette nuit-là même il quitta la maison et le lendemain il partit de Naples, berné et malade. Angravalle, ayant entendu tout ce qu'avait dit sa femme et vraiment persuadé de sa sincérité, lui dit : — « Mais que me ré-

» pondras-tu, si je t'affirme que j'ai vu,
» de mes propres yeux, entre trois
» et quatre heures, quelqu'un qui est
» monté ici et qui m'a fait l'effet d'être
» certainement Niceno ? Je l'ai vu et je
» sais que je ne dormais pas; il peut
» bien se faire que je me trompe en
» disant que c'était Niceno, c'était peut-
» être un autre; mais par le sacré corps
» de Saint Janvier, j'ai vu un homme
» monter ici. — Puisque tu dis que
» tu l'as vu », répondit la Dame, « je te
» croirai volontiers. Mais sais-tu ce que
» c'est? Ce valet, pour te faire ajouter
» foi à ses mensonges, aura, à prix
» d'argent, fait venir quelqu'un qui
» sera monté ici, et quand tu es sorti,
» il l'aura fait partir. La maison est
» grande et le misérable a les clefs de
» toutes les portes. » Angravalle ne savait que répondre; il serait volontiers tombé sur le valet, si celui-ci avait été encore dans la chambre, mais il avait déjà tourné les talons. Bindoccia, voyant que les choses marchaient bien, continua de dire à son père et à ses frères combien An-

gravalle lui tenait mauvaise compagnie; elle énuméra tous ses torts : il la gardait prisonnière, elle ne pouvait aller à l'église ni chômer les Saints ou les Fêtes; elle en dit tant qu'elle faillit mettre la discorde entre Angravalle et ses parents, qui voulaient lui faire un mauvais parti et tiraient déjà leurs épées. Certes, Angravalle seul contre plusieurs n'en serait pas sorti sans échauboulures. Mais la Dame, faisant mine de vouloir séparer les combattants, arracha le bâton de son lit, et, se jetant courageusement entre eux, en appliqua (soit par erreur, soit autrement) deux bons coups sur la tête de son mari : la paix fut conclue. Angravalle demanda pardon d'avoir cru trop facilement ce brigand de valet. La Dame se jeta aux pieds de son père et de ses frères, et les pria instamment de l'emmener chez eux. — « Ne me laissez » pas entre les mains de cet homme, » disait-elle, « si ma vie vous est chère ; il » a (vous le voyez bien) des soupçons à » propos de tout, et je crains qu'il ne » me tue un jour par jalousie. Et puis,

» je ne veux plus voir dans la maison ce
» coquin de valet ; quant à la muette, je
» ne sais qu'en faire. Si je ne fais pas la
» cuisine, il n'y aura personne ici qui
» nous donne à manger ; il faudra, pour
» vivre, faire prendre nos repas à l'au-
» berge des Génois. » Le père voulut alors emmener sa fille avec lui, et il commanda à ses serviteurs de réunir tout ce qui lui appartenait. Mais Angravalle, à ces mots, se jeta aux pieds de sa femme et la supplia de ne pas lui faire un si grand affront. Elle restait inébranlable, et, plus il la priait, plus elle se montrait renfrognée. Enfin, en présence de tout le monde, il lui augmenta sa dot de six mille ducats d'or, et lui promit qu'elle aurait chez elle tels serviteurs qu'elle voudrait et qu'il ne serait plus jamais jaloux. La Dame se laissa convaincre par les siens, et dit qu'elle resterait avec son mari : « Je resterai,
» puisque cela plaît à mon père et à
» mes frères. Mais vois, mon mari, je
» ne veux plus que Niceno fréquente
» notre maison. Tu as conçu, au mépris

» de toute convenance, tant de jalousie
» contre lui que, chaque fois que je lui
» parlerais, tu redeviendrais fou comme
» devant. — Ce ne serait pas bien,
» mon enfant », répliqua aussitôt le père,
« et il ne faut pas que cela soit. Toute la
» ville de Naples connaît l'étroite amitié
» qui existe entre Niceno et ton mari ;
» s'ils ne se fréquentent plus, cela don-
» nera lieu de penser que c'est à cause
« de toi. Niceno me paraît être un ex-
» cellent et discret garçon ; il aime beau-
» coup ton mari, et je verrais avec peine
» qu'on lui donnât congé ; il faut le
» laisser aller et venir à sa guise, comme
» autrefois, et que rien de ce qui est
» arrivé ne transpire dans le public. »
Angravalle approuva extrêmement le prudent conseil de son beau-père ; il dit qu'il avait toujours eu de la peine à croire à une si grande folie de la part de Niceno. Bindoccia, qui voyait ses plans réussir à souhait, dit alors : — « Puisque
» cela vous plaît ainsi à tous, je le veux
» bien aussi. » Tout le monde étant d'accord, les uns et les autres restèrent à

dormir en compagnie dans cette maison le reste de la nuit.

Le jour venu, Angravalle appela un notaire et lui fit consigner sur un acte authentique qu'il augmentait de six mille ducats la dot de sa femme. Il dépouilla toute idée de jalousie au moment même où il aurait bien fait d'en concevoir, et laissa Bindoccia libre de faire tout ce qui lui plaisait. Elle arrêta pour serviteurs pour son mari et comme femmes pour elle ceux qui lui parurent à son gré. Niceno n'eut jamais l'air, devant Angravalle, de savoir un mot de ce qui s'était passé; il continua de fréquenter la maison comme il le faisait auparavant; Bindoccia n'eut plus besoin de lui mettre la chemise de la muette ni de faire semblant d'avoir un flux de ventre pour se retrouver avec lui toutes les fois qu'ils le voulaient; ils avaient toute facilité de se tenir compagnie et de se donner le meilleur temps du monde.

Ma conclusion est qu'il arrive bien rarement qu'une femme ne réussisse pas à

faire ce qu'elle a décidé. J'ajoute que tout mari doit éviter comme la fièvre de donner à sa femme l'occasion de mal faire.

LE BANDELLO

A TRÈS-VAILLANT SEIGNEUR

LE SIGNOR CESARE FIERAMOSCA

LIEUTENANT DE L'ILLUSTRISSIME SEIGNEUR

PROSPERO COLONNA

ous *avons, nous autres Lombards, un proverbe que nous répétons souvent, c'est que :* le Loup a beau changer de poil, il ne change pas de vice. *Puisque les proverbes sont acceptés de tout le monde, il faut que, la plupart du temps, ils expriment des vérités. Ainsi, lorsqu'on voit quelqu'un persévérer en vieillissant dans une habitude, bonne ou mauvaise, on peut être persuadé qu'il y persévérera jusqu'à la mort.*

L'homme de bien peut pécher sans doute et, de fait, il pèche parfois; mais, comme il n'est pas habitué au mal, avec l'aide de la miséricorde de Dieu, il s'aperçoit de son erreur et il revient dans le droit chemin. Au contraire, les scélérats pour lesquels le mal est devenu une habitude font, une fois par hasard, de bonnes et louables actions, mais ils reviennent bientôt à leur méchante vie. Cela s'explique : l'homme qui s'est accoutumé par une longue pratique à prendre une manière d'être, une habitude, ne peut plus s'en débarrasser que difficilement. La conversation roulait sur ce sujet, il y a peu de temps, dans la maison de très-noble Signor Galéaz Sforza, Seigneur de Pesaro, alors à Milan, en présence de la très-illustre Signora Ginevra Bentivoglia, son épouse, et l'on parlait d'un vieillard qui, ayant toujours vécu avec une concubine pendant plus de vingt ans, n'avait pas voulu l'abandonner même à l'article de la mort. L'éminent Messire Paolo Taeggio, docteur ès lois, nous raconta une singulière aventure arrivée à Milan

et qui plongea dans la plus grande stupéfaction tous ceux qui l'entendirent. Bien certainement c'est un fait surprenant et digne de pitié; si les choses de la religion n'y étaient pas mêlées, il prêterait beaucoup à rire. Je me suis décidé à l'insérer dans mes Nouvelles, pour faire nombre, et à vous le dédier, bien sûr qu'il vous étonnera, vous qui êtes, comme je m'en suis souvent aperçu par moi-même, si scrupuleux en tout ce qui touche aux choses saintes. Vous voudrez bien faire que notre aimable Gian Tomaso Tucca lise aussi cette Nouvelle, qui lui rappellera celle du Rammarro, *que vous avez écrite quand vous étiez, avec l'armée, sur la frontière du Ferrarais. Portez-vous bien.*

LE PORCELLIO, ROMAIN,

s'amuse à se moquer d'un Moine auquel il se confesse.

NOUVELLE VI

MESSER Dionisio Cirio, gentilhomme de cette ville, fort honorable et d'ancienne famille, aimait volontiers, quand il était en compagnie, égayer les assistants en leur contant quelque Nouvelle. Il était beau parleur et il avait toujours quelque bonne histoire à dire. Quand le Signor Chevalier Alfonso Visconti célébra ses noces avec la Signora Antonia Gonzaga, j'étais encore au nombre des invités et

je me souviens qu'il raconta, entre autres, une Nouvelle dont Milan était le théâtre et que je vais vous redire, puisque le sujet se rapporte à celui de notre conversation d'aujourd'hui.

Vous saurez donc que Francesco Sforza, qui s'empara par la force des armes du Duché de Milan, était un homme qui, pour les talents militaires, pouvait être considéré comme l'égal du plus illustre des anciens Romains. Il n'était pas lettré, car depuis ses plus tendres années il avait servi sous les ordres de son père, le victorieux Capitaine Sforza Attendolo; néanmoins il aima toujours les savants, quelle que fût leur spécialité, et il leur fit de grandes largesses. Parmi ceux qu'il entretenait à Milan et ailleurs était le Porcellio, poète Romain, qui, bien que né et élevé à Naples, voulait passer pour Romain. C'était un bon poète pour ce temps où les lettres, ensevelies dans l'oubli depuis tant de siècles, commençaient seulement à relever la tête et à se faire belles. Si l'on voulait voir quelqu'une de ses com-

positions, il suffirait d'aller au Palais qui fut autrefois celui du fameux Comte Gasparo Vimercato : il y a là dans les salles et dans les chambres, à propos de divers sujets, sous des peintures variées, un assez grand nombre de ses Épigrammes, qui montrent la vivacité de son esprit. Son talent poétique, son ardeur pour les Muses faisaient passer sur ses vices qui étaient nombreux et abominables. Entre autres défauts, et il n'en manquait pas, il avait celui-ci, qui n'était pas un des moindres : il aimait la chair de chevreau plus que n'importe quelle autre nourriture, et son plus grand bonheur était d'aller en pantoufles par le chemin sec (1). Pour affaiblir la mauvaise opinion qu'on avait de lui à la Cour, bien plus que par le désir qu'il en éprouvait, stimulé d'ailleurs par le Duc Francesco, qui aurait bien voulu le voir prendre goût à d'autre viande que celle du chevreau, il épousa une veuve de vingt-huit ans que le Duc lui fit donner et qui avait

(1) *Andar in zoccoli per l'asciutto.*

quelque fortune. La Dame, fort honnête personne, s'aperçut bientôt que son mari n'aimait guère à naviguer par la pluie (1); mais, comme c'était une bonne femme, elle espéra qu'avec le temps, il changerait d'habitudes; en attendant, elle prenait son parti du mieux qu'elle pouvait, et suppliait Dieu toute la journée d'éclairer l'esprit de son mari et de le retirer d'un si abominable péché.

Sur ces entrefaites, le Porcellio tomba très-gravement malade; les médecins avaient peu d'espoir de conserver à la vie le pauvre vieux, qui avait perdu le sommeil et l'appétit. Il touchait à la soixantaine et se trouvait extrêmement affaibli. Voyant cela, sa femme s'efforça par mille bonnes raisons de l'amener à se confesser. Il l'écoutait, mais il disait ensuite qu'il n'en voulait rien faire. Quand elle vit qu'elle perdait sa peine, elle envoya demander humblement au Duc Francesco qu'il voulût bien, pour l'amour de Dieu, envoyer au

(1) *Mal volentieri andava in nave per il piovoso.*

Porcellio une personne d'autorité qui lui persuadât de prendre quelque soin de son âme, dans l'extrême danger où le mettait la maladie, et de ne pas mourir comme un chien sans avoir reçu les saints Sacrements de l'Église. Le Duc, dès qu'il eut entendu les pieuses supplications de la bonne et charitable femme, envoya au Couvent Delle Grazie, que tenaient les Frères de l'Ordre de Saint Dominique; ce Couvent venait d'être reconstruit. Il fit appeler le Père Fra Giacomo de Sesto, vieillard qui avait toujours vécu saintement, et l'informa de ce qu'il attendait de lui. Le saint homme, mis au fait de la volonté du Duc, s'achemina vers la maison du Porcellio. Quand il fut arrivé et qu'il eut dit à la femme qu'il venait par ordre du Prince visiter et confesser le Porcellio, il fut reçu par elle avec le plus profond respect. Elle le fit asseoir, et l'informa tout au long des affreuses habitudes de son mari, le suppliant, les larmes aux yeux, de faire tous ses efforts pour le décider à s'amender. Le bon Père haussa les épau-

les et parut fort affligé ; il dit que, pour ne pas manquer à son devoir, il ferait tout ce qui lui serait possible. Désireux de gagner une âme qui, au dire de la femme, était entre les mains du diable, il entra dans la chambre du Porcellio et lui dit : « Que la paix de Dieu soit sur » cette maison et sur tous ceux qui l'ha- » bitent. » En prononçant ces paroles, il s'approcha du lit et salua doucement le Porcellio, qui eut l'air de voir le Moine avec beaucoup de plaisir. Ils entrèrent ensuite en conversation ; le bon Père fit savoir au malade qu'il lui était envoyé par l'excellentissime Duc, et pourquoi. Il lui dit après cela beaucoup de bonnes paroles, l'exhortant adroitement à se confesser, lui disant qu'il serait toujours, à tout moment, prêt à l'entendre. Le Porcellio rendit grace au Duc de sa bienveillance, remercia le Moine de la peine qu'il prenait et dit qu'il se confesserait tout de suite.

Tout le monde étant sorti de la chambre, le bon Père commença à remplir son office avec un soin extrême ; quand

on en vint aux péchés de la chair, il demanda doucement à son pénitent s'il n'avait jamais commis le péché contre nature. A cette question, le Porcellio, après s'être recueilli, se mit à regarder fixement le Père, comme s'il était fort étonné ; il eut même l'air d'être presque scandalisé. — « Vous me demandez là une » étrange chose, Messer, » dit-il. « De » quoi me parlez-vous donc ? Jamais de » ma vie je n'ai commis le péché contre » nature. » Le saint Prêtre, tout honteux d'avoir fait une telle question, passa à d'autres articles et mit tout le soin dont il était capable à faire que le malade se confessât bien. Quand il vit que le Porcellio n'avait pas autre chose à dire, il lui imposa la pénitence qui lui parut convenable et lui donna l'absolution, persuadé que la bonne femme était dans une grande erreur. Après l'avoir absous et lui avoir fait une touchante exhortation, il lui dit au moment de partir : — « Messer Porcellio, je viendrai » demain vous visiter ; si vous vous rap- » pelez autre chose, je vous entendrai et

» je ferai venir ensuite le Curé de votre
» paroisse pour qu'il vous donne le saint
» Sacrement de l'Eucharistie, afin
» qu'ayant pris le Viatique qui donne le
» salut, vous soyez prêt à faire tout ce
» que voudra notre Rédempteur, mes-
» sire Jésus-Christ, entre les mains de
» qui est votre vie et votre mort. — Fai-
» tes ce que vous voudrez, » répondit le
Porcellio; « pour moi, je ferai tout ce
» que vous me commanderez. » Le bon
Père le bénit en faisant sur lui le signe
de la croix, et sortit de la chambre.

Quand la femme le vit sortir, elle vint
au-devant de lui et lui demanda si
son mari s'était décidé à ne plus com-
mettre le péché contre nature; le véné-
ble Frère lui répondit avec affabilité :
« Madame, vous devez savoir que, lors-
» que nous entendons la confession de
» quelqu'un, qu'il soit en bonne santé
» ou bien malade, nous faisons notre
» devoir tout entier, et qu'il n'appartient
» à personne de chercher à savoir ce que
» nous dit le pénitent. Quant à nous,
» qui sommes délégués par nos supé-

» rieurs pour entendre les confessions,
» il serait très-mal de notre part de dire,
» n'importe comment, un mot de ce qui
» nous a été confié, et même, si nous
» révélions la confession, nous mérite-
» rions la mort. Cependant, je veux et
» je peux bien vous dire que vous avez
» commis une profonde erreur en pre-
» nant de votre mari une si étrange opi-
» nion. Il n'a pas (que Dieu en soit
» loué!) le vice honteux que vous m'avez
» dit, et même il en est fort éloigné. » La bonne femme, qui savait bien la vérité, dit alors en pleurant et en s'attendrissant : — « Mon bon Père, je n'ai point
» fait erreur, et je ne me trompe pas ;
» c'est mon malheureux mari qui se
» trompe lui-même et qui a honte
» d'avouer cet énorme péché. Croyez-
» moi, je sais bien ce que je dis, il y est
» enfoncé plus profondément qu'un
» poussin dans le duvet. Retournez de
» grace, mon Père, et parlez-lui encore ;
» je vous assure, moi, qu'il vous a menti.
» — Bien, Madame, » reprit le bon Père, « je reviendrai ici demain matin

» pour le faire communier, et, s'il en est
» ainsi, je ferai ce que je dois faire. » Il
prit alors congé de la Dame et s'en fut
au couvent Delle Grazie.

Le lendemain matin, il revint près du
malade et, les salutations échangées, lui
dit : « Mon fils, je suis revenu pour que
» tu reçoives ce matin notre Sauveur,
» comme doit le faire tout fidèle Chré-
» tien ; pour le recevoir, il faut y
» préparer notre âme, autant que le
» comporte la fragilité humaine, afin
» qu'elle soit digne d'être le logis d'un
» tel hôte. Il convient donc de s'être en-
» tièrement confessé de tous ses péchés
» et de n'en cacher aucun au Prêtre.
» Hier, tu m'as assuré que tu n'avais
» rien d'autre à me dire, et je suis averti
» de bonne part que tu m'as caché, par
» respect humain, un de tes péchés. Ce
» n'est pas bien ; quand même tu aurais
» mis le Christ en croix, pourvu que tu
» te repentes et que tu le confesses, il
» est là cloué sur la croix avec les bras
» ouverts et toujours prêt à te pardon-
» ner ; tu n'as qu'à le vouloir. Dis-moi

» donc franchement tous tes péchés, » mon fils, et, puisque tu n'as pas eu » honte de les commettre, n'aie pas » honte de les avouer. Tu es peut-être » devant le Juge éternel, et tu cours le » risque de mourir. Ne crains rien, et » dis toute la vérité. — Mon Père, » répondit le Porcellio, « je me suis con- » fessé entièrement hier, et à toutes vos » questions j'ai répondu la pure vérité ; » si cependant vous avez le moindre » doute, parlez et je l'éclaircirai. » Alors le Moine, tout plein de zèle pour le salut du pécheur, lui dit : — « Mon fils, on m'a » affirmé que tu es coupable du péché » contre nature et que tu l'as commis » souvent. S'il en est ainsi, il faut me le » dire, il faut te repentir d'un si grand » péché, et prendre la ferme résolution » de ne plus le commettre. Si tu t'en » confesses, je t'en absoudrai ; autre- » ment, tu iras dans la gueule de Luci- » fer, et tu y subiras les affreux supplices » de l'Enfer. » A ces paroles, le Porcellio à demi courroucé, presque en colère, répondit : — « Messer, vous me paraissez

» vraiment étrange et ce que vous dites
» n'est pas vrai. Celui qui m'accuse du
» péché contre nature ne sait ce qu'il dit
» et ment. Vous devez me croire pour
» cela, et non pas les autres. Personne
» ne sait mes affaires mieux que moi. »
Le bon Père, entendant ces mots et sachant bien qu'il faut croire tout ce que dit un pénitent, aussi bien en sa faveur que contre lui, répliqua en ces termes : — « Mon fils, j'ai fait mon devoir comme
» la bonté divine m'a inspiré. Il faut
» maintenant envoyer chercher le Curé
» pour qu'il t'administre le saint Sacre-
» ment de l'autel ; je lui ai parlé en
» venant ici et il attend. »

On envoya chercher le Curé, et la femme voyant que le Moine était resté un bon moment avec le malade, entendant dire enfin que le Curé venait, crut que son mari s'était confessé de tous ses péchés. Tout en attendant le Curé, le bon Père resta à causer de choses édifiantes avec le Porcellio, qui lui tint ce langage : — « Je ne sais, ni ne veux savoir,
» qui m'a accusé auprès de vous du péché

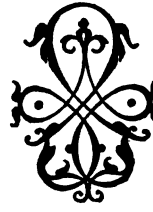
» contre nature, lequel je n'ai jamais
» commis, Dieu le lui pardonne. » Et il se mit à affirmer par serment au Religieux qu'on lui avait menti, à faire appel au témoignage de tous les Saints du Paradis, avec les plus terribles imprécations. Le bon Père, qui voyait cet homme tout près de la mort, n'aurait jamais pu croire qu'il dît autre chose que la vérité. Aussi, quand le Curé fut arrivé, le pauvre Porcellio reçut le Sacrement de l'autel et fit montre d'une grande contrition. Comme le Religieux s'en allait, la Dame l'accompagna jusqu'à la porte, le remerciant avec chaleur de la sainte tâche qu'il avait remplie auprès de son mari et le suppliant de prier Dieu pour que le Porcellio maintînt les bonnes résolutions et ne retournât plus à son vomissement. Le Moine lui fit une honnête réprimande et lui dit : — « Madame, vous êtes vrai-
» ment bien entêtée; vous péchez en
» ayant mauvaise opinion de votre mari,
» quand il n'est pas coupable, et en l'ac-
» cusant comme vous le faites d'un vice
» si honteux. Ce n'est pas bien, et il ne

» faut pas agir ainsi. » En entendant ces mots, la Dame retint le Religieux qui se préparait à sortir de la maison et lui dit : — « Mon Père, je ne voudrais pas » vous voir partir fâché contre moi, je » n'ai rien fait pour cela, et puis, je ne » voudrais pas que mon mari mourût » comme une bête. S'il a vécu (comme » effectivement il l'a fait jusqu'ici) pis » que ne vivent les animaux privés de » raison, je voudrais, si c'est possible, » qu'il mourût comme doit mourir » tout bon Chrétien. Ce que je vous ai » dit de lui, ne croyez pas que je vous » l'aie dit ou par jalousie ou sur des » soupçons que j'aurais conçus à la lé- » gère ; je ne m'aventurerais pas de la » sorte ; mais je l'ai vu avec ces deux » yeux que voici. Et, malheureusement » pour moi, je ne suis pas la seule, il » n'y a dans la maison personne qui ne » vous en rende témoignage. Je lui ai » fait cent fois peut-être à ce propos des » scènes violentes, et je vous assure qu'il » n'aurait pas osé nier en ma présence. » C'est pourquoi, mon Père, ne vous

» occupez pas de ses dénégations, mais
» pour Dieu, retournez dans la chambre
» et voyez à le tirer de la main du Dia-
» ble. » Le saint homme fut tout troublé de ce discours; il retourna près du Porcellio et lui dit : « Hélas, mon fils, je
» ne sais ce qu'on me rapporte de toi.
» Tu prétends que tu n'as pas commis le
» péché contre nature, et tu en es plus
» chargé que si tu avais sur le dos tout
» l'édifice de la Cathédrale de Milan; je
» le sais, à présent : tu as pour les jeu-
» nes garçons mille fois plus de passion
» que la chèvre n'en a pour le sel. » Le Porcellio répondit de sa plus belle voix et en hochant la tête : — « Oh, oh,
» révérend Père, vous n'avez pas su
» m'interroger. M'amuser avec des
» jeunes garçons m'est plus naturel à
» moi qu'il n'est naturel à l'homme de
» boire et de manger, et vous me de-
» mandiez si je péchais contre la na-
» ture! Allez, allez, Messer, vous ne
» savez pas ce que c'est qu'un bon mor-
» ceau. » Le bon Père, tout étourdi de cette voix diabolique, haussa les épaules

et, après avoir quelque temps regardé le Porcellio comme un prodige et comme il aurait regardé un monstre effrayant, il dit en soupirant : — « Hélas, Seigneur » Dieu, j'ai fait mettre le Christ dans » une fournaise ardente. » Il partit, et rencontrant la femme, il lui dit : « Ma- » dame, j'ai fait tout ce que j'ai pu. » A ce moment, le Porcellio appela sa femme à haute voix ; elle accourut aussitôt dans la chambre de son mari. — « Ma femme, » s'écria cet infâme scélérat, « fais-moi » apporter un seau d'eau, et vite. » Comme on lui demandait ce qu'il en voulait faire : « Je veux, » dit-il, « étein- » dre le feu qui brûle le Christ, puisque » cet imbécile de Moine me dit qu'il l'a » jeté dans une fournaise, » et il raconta tout à sa femme, qui en eut du chagrin à en mourir. Le Porcellio entra en convalescence et se guérit de son mal; cette histoire se répandit à la Cour et dans Milan, de sorte que tout le monde le montrait au doigt et qu'il fut contraint de ne plus sortir de sa maison. On peut croire qu'ayant vécu comme une bête,

il mourut comme une brute. Et en somme on dit avec raison : *Le loup a beau changer de poil, il ne change pas de vice.*



LE BANDELLO

A L'ILLUSTRE

SIGNORA CAMILLA GONZAGA

MARQUISE DE LA TRIPALDA

Il y a beau temps que je devais recevoir de vous une réponse aux trois lettres que je vous ai écrites depuis que vous êtes partie de Lombardie et que vous avez été à Naples. Je vous assure, par le respect que je vous ai toujours porté, que j'étais décidé à mettre fin à ma correspondance et à ne plus vous envoyer de lettres ; non pas que je sois très-susceptible ou plein d'orgueil, non pas que je vous estime à un moins haut degré qu'avant ou que je

méconnaisse les qualités divines que vous possédez, mais j'avais pris cette résolution afin de n'être pas pour vous une cause de fatigue ou d'ennui. Et que pouvais-je m'imaginer d'autre, sachant que vous aviez reçu mes lettres et ne voyant pas, après tant de jours écoulés, venir un mot de vous? Souvenez-vous que, lorsque vous étiez à Casalmaggiore avec Madame votre mère, et moi à Crémone, vous m'écriviez au moins deux fois par semaine. Maintenant que j'ai reçu, graces à Dieu, votre lettre toute pleine d'amabilité et que vous vous êtes si gracieusement et si bien excusée du retard que vous avez mis à m'écrire, je me tiens pour pleinement satisfait. Et, à vous dire le vrai, si je croyais recevoir toujours de vous, en échange de trois de mes lettres, une lettre si longue et si belle, je vous en écrirais une dizaine par semaine. Si je me suis plaint de vous en causant avec Madame votre mère ou avec le signor Federico et le signor Pirro, vos frères, je m'en accuse de tout mon cœur; ce n'est

pas de m'être plaint que je m'accuse toutefois, mais bien d'avoir tant tardé à le faire. Si j'avais crié plus tôt, ils vous auraient par lettre transmis mes plaintes plus vite qu'ils ne l'ont fait, et j'aurais depuis longtemps ressenti le plaisir si vif que j'éprouve aujourd'hui. Quand vous mettrez maintenant quelque négligence à me donner réponse, je saurai comment m'y prendre, puisque j'ai trouvé un si bon moyen pour vous faire entendre mes doléances. Je ne veux pas, aujourd'hui, répondre point par point à votre charmante lettre, je me réserve pour le moment du départ de Gabriele, votre fermier, que le signor Pirro vous enverra à Naples dans huit ou dix jours. Je réponds seulement à ce passage où vous me demandez de vous adresser quelqu'une de mes Nouvelles. Notre ami Messer Giacomo Cappo étant venu ici à Gazuolo, où je suis moi-même depuis une dizaine de jours, et en ayant raconté une que j'ai aussitôt écrite, je l'ai recopiée et c'est celle-là que je vous envoie par ce courrier-ci, car je n'ai avec

moi, pour le moment, ni Nouvelles ni Poésies. Je sais bien qu'il est inutile de vous dire de lui faire gracieux accueil et de l'aimer un peu, car vous avez toujours porté dans votre cœur mes petits travaux littéraires. Rappelez-vous ce que vous avez dit à ce sujet en vous promenant et en causant avec l'illustrissime Princesse de Mantoue. Il me reste à vous rappeler que je suis à vous autant que jamais, et que ni la distance des lieux, ni la longueur du temps ne pourront diminuer mon affection pour vous, ni le respect que vous m'inspirez. Portez-vous bien.

BAUDOUIN DE FLANDRE

s'empare en mer de Judith de France et l'épouse.

NOUVELLE VII

Une très-ancienne coutume des Rois de France était d'envoyer celui de leurs vassaux ou de leurs courtisans qui leur agréait le mieux, gouverner le pays de Flandre. Ils le nommaient le Forestier, parce que ce pays était tout couvert d'épaisses et immenses forêts, quand on commença de l'habiter. Plus tard, il eut tant d'habitants et fut si bien cultivé, tant de gens vinrent s'y fixer ou le traverser,

que c'est aujourd'hui une belle et célèbre province très-commerçante. Sous le règne de Charles, surnommé le Chauve, Roi de France, Empereur de Rome et fils de Louis le Pieux, un certain Baudouin, fils d'Adacquer, Forestier de Flandre, vivait à la Cour. C'était un beau et vaillant homme, un cavalier aussi accompli que n'importe lequel des courtisans qui formaient l'entourage royal; le Roi et tout le monde l'aimaient. Comme il fréquentait assidûment la Cour, la bonne fortune, qui commençait à le favoriser pour l'élever au sommet des grandeurs, voulut qu'il conçut pour la fille du Roi tant d'amour qu'il ne pensait, jour et nuit, qu'à trouver le moyen de s'emparer de son cœur. Il ne savait ou ne pouvait vivre sans reposer ses yeux sur cette douce et adorable personne; enfin, il se conduisit si bien et il sut mener ses affaires avec tant d'habileté, que la fille du Roi (elle avait nom Judith) ouvrit aussi son cœur aux flammes de l'amour et se mit à l'aimer hors de toute mesure. Baudouin, qui n'avait ni l'esprit ni les

yeux dans ses poches, s'en aperçut, et se considéra comme le plus heureux et le plus fortuné mortel qui fût au monde ; il ne s'occupa plus que de joutes, de carrousels et de tout ce qu'il croyait propre à entretenir et accroître l'amour de sa Dame. Chaque fois qu'il lui parlait (et cela arrivait souvent à cause de la simplicité et de la familiarité dont on use en ce pays), il profitait de l'occasion et cherchait à lui peindre le mieux qu'il pouvait l'ardent amour qu'il ressentait pour sa grande beauté et pour ses rares perfections. Elle ne s'en montrait pas fâchée, elle l'assurait qu'elle ressentait aussi vivement que lui les brûlantes ardeurs de l'amour, et qu'elle ne désirait rien tant que de trouver un moyen convenable d'être pour toujours à lui.

Les choses en étaient là, quand parvint au Roi la nouvelle de la mort du Forestier Adacquer, père de Baudouin ; celui-ci en eut un grand chagrin et fut plongé dans le deuil. Le Roi devait envoyer quelqu'un en Flandre pour gouverner le pays; après avoir bien

pesé tous les talents et mérites de ses Barons et Courtisans, il se persuada que personne n'était plus propre que Baudouin à exercer cette charge ; une chose contribuait encore à le confirmer dans cette opinion, c'est qu'il savait qu'Adacquer avait été chéri et révéré par les Flamands, et que le souvenir du père lui semblait devoir être très-utile au fils. Ce projet arrêté et communiqué à son Conseil, tout le monde approuva la détermination du Roi. Il fit appeler Baudouin et lui dit : « Mon ami, je ne sau-
» rais te dire et tu ne saurais croire à
» quel point la mort de ton père m'a af-
» fligé. Je me trouve non-seulement
» avoir perdu un très-fidèle serviteur, ce
» qui est toujours fâcheux et nuisible,
» mais encore un Gouverneur de la
» Flandre, province dont l'importance
» est connue. Ton père l'a si bien admi-
» nistrée et s'est conduit de telle sorte
» avec les Flamands, qu'il leur semble
» avoir perdu non pas un Magistrat et
» un Préfet, mais un bon et tendre père.
» Il nous a donc paru bon, à mon

» Conseil et à moi, de te donner cette
» charge de Forestier; nous sommes
» sûrs que dans l'intérêt de la Couronne,
» et pour nous conserver ces popula-
» tions, tu sauras imiter ton père et te
» conduire avec honneur, de sorte que,
» les Flamands et moi, nous soyons très-
» contents de toi. De cette façon, la
» mort de ton père te sera moins dou-
» loureuse, puisque tu lui succèdes dans
» ses charges et dignités; elle me cha-
» grinera moins aussi, il me semblera
» non pas qu'Adacquer m'a manqué,
» mais que j'ai trouvé pour le remplacer
» quelqu'un qui vaut peut-être mieux
» que lui. Ces peuples aussi seront satis-
» faits; administrés par toi, il leur sem-
» blera qu'ils continuent à l'être par ton
» père, qu'ils aimaient tant. Prépare-toi
» donc afin de pouvoir te mettre en
» route quand je te l'ordonnerai. Quant
» à ton gouvernement, je n'ai rien à te
» dire qu'à t'engager à suivre les traces
» et les exemples de ton père; tu ne
» peux manquer d'être ainsi un juste, un
» excellent Gouverneur. »

Baudouin était, de sa nature, généreux et libéral, il avait fait de grandes dépenses en livrées et écharpes d'amour, pour habiller ses serviteurs aux couleurs que lui avait données la belle Judith. Le Roi ordonna donc à un de ses Trésoriers de lui compter dix mille francs, pour qu'il pût mieux régler ses affaires. Baudouin remercia le monarque, dans les meilleurs termes qu'il put trouver, de la bonne opinion qu'il avait de lui et de la preuve précieuse qu'il lui en donnait; puis il le pria chaudement, mais avec le respect convenable, de confier à un personnage plus expérimenté que lui une si grande fonction; il était jeune, disait-il, et mal préparé à un tel gouvernement; il s'excusa aussi de recevoir de l'argent, et pria Sa Majesté de le tenir en réserve pour d'autres besoins. Le Roi n'accueillit pas ces excuses; il voulut à toute force que Baudouin acceptât l'office et prît l'argent qu'il lui avait donné.

La nouvelle se répandit vite à la Cour et parvint aux oreilles de Judith, qui en

ressentit un profond chagrin. Elle pensait qu'elle ne verrait plus son amant, car il était d'usage que les Gouverneurs de Flandre sortissent rarement de leur Province, et seulement en cas de nécessité absolue; elle était donc fort tourmentée et elle ne pouvait pas se consoler. Sa douleur était d'autant plus vive qu'il lui fallait la tenir cachée, pour ne pas faire connaître à tout le monde sa fervente passion. D'un autre côté, l'amoureux Baudouin, pour lequel un doux regard et une tendre parole de sa bien-aimée étaient choses plus précieuses que toutes les Flandres et tous les gouvernements du monde, se consumait de tristesse. La raison et le devoir voulaient qu'il se réjouît de l'affection que lui portait son Roi et d'une si haute position; cependant, il se désolait en pensant à son amour et à ses désirs, car il savait bien qu'il allait être privé de la vue de celle qu'il aimait pardessus tout. Il vivait donc fort tristement et manifestait le vif regret qu'il avait de partir; toute la Cour s'étonnait

de le voir si mélancolique, et l'on trouvait qu'il aurait dû être joyeux, puisqu'il obtenait, tout jeune encore, une dignité que les premiers Barons de France auraient acceptée avec grand plaisir; car, outre l'honneur (et il était grand), l'utilité et les profits que l'on tirait d'un tel Gouvernement ne se pouvaient estimer. Si on lui demandait la cause de ce violent chagrin, il répondait qu'il se reconnaissait insuffisant pour une si grande entreprise. Judith aussi était profondément triste, mais elle n'osait pas (nous l'avons déjà dit) montrer au dehors ce qu'elle cachait dans son cœur. Elle se plaignait amèrement à Baudouin quand ils parlaient en secret, il s'excusait de ne pas pouvoir faire autrement; il lui disait qu'il resterait éternellement son serviteur et que jamais il n'aimerait une autre femme. Il y avait à la Cour quelques personnes qui pensaient bien que Baudouin était amoureux, mais elles ne découvrirent pas la vérité; les deux amants s'étaient conduits avec tant de réserve que personne ne soupçonna que

Judith fût celle qu'aimait Baudouin. Ce qui lui faisait le plus de peine, à elle, c'est qu'il lui fallait quelquefois exhorter son amant à obéir au Roi.

Le jour vint où, après avoir pris congé du Roi, Baudouin dut partir; ce fut pour Judith une si grande douleur qu'elle en tomba malade, et qu'elle fut plusieurs jours fort mal; les médecins qui la soignaient, si habiles qu'ils fussent, n'y connaissaient rien. Si Érasistrate et Théombrote s'étaient trouvés là, peut-être auraient-ils facilement reconnu le mal dont elle souffrait. Il est certain que Judith était brûlée par le plus ardent amour, car elle n'avait jamais goûté ce bonheur suprême après lequel soupirent les amoureux. Je ne veux pas m'arrêter à ce que se dirent les deux amants au moment du départ, combien de larmes ils versèrent, combien de soupirs ils échangèrent, pendant que Baudouin prenait de nuit, à une fenêtre, congé de sa bien-aimée.

Quand il fut parti et arrivé en Flandre, il fut reçu avec honneur par les

gens du pays à cause de la mémoire de son père. Puis il gouverna avec tant d'habileté, en suivant l'exemple paternel, il sut se comporter si bien avec chacun, selon sa condition, qu'il ne tarda pas à être chéri de tout le monde. Mais ni les honneurs, ni les grandeurs, ni les profits, n'eurent assez de puissance, je ne dirai pas pour éteindre les flammes qui le dévoraient, mais pour en diminuer seulement quelque peu l'ardeur. Pendant qu'il était dans ces dispositions, il arriva qu'Ethelwulf, roi d'Angleterre, passa par la France en revenant de Rome, et le Roi lui promit sa fille Judith pour femme. En dépit d'elle-même et malgré sa colère, Judith fut forcée de suivre la volonté de son père, elle fut mariée et alla en Angleterre avec son mari; elle passa avec lui environ six mois, au bout desquels il tomba malade et mourut. Elle en prévint son père en le suppliant de l'envoyer chercher, parce qu'elle voulait revenir en France. D'un autre côté, elle dépêcha en toute hâte un messager fidèle à

Baudouin : elle l'informait qu'elle était sur le point de se mettre en mer pour rentrer en France, et qu'elle verrait bien cette fois s'il l'aimait autant qu'il le disait, lui faisant ainsi comprendre clairement ce qu'elle désirait qu'il fît. Quand Baudouin connut tout ce que sa Dame lui écrivait et lui faisait dire, son cœur s'enflamma, il résolut de s'exposer sans crainte aucune à tous les dangers; il écrivit à Judith et lui fit dire qu'il lui montrerait cette fois qu'il l'aimait plus que la vie, quoi qu'il dût ensuite arriver. Il renvoya le messager en Angleterre, et en le congédiant, il lui dit : « Va et » recommande-moi à ta maîtresse, qui » est aussi la mienne; dis-lui que je suis » prêt à faire tout ce qu'elle m'or- » donne. Je sais bien que tout le monde » me tiendra pour traître à mon Roi, » qui m'a comblé de biens et d'honneurs, » et que tous me blâmeront. Mais qu'y » puis-je faire, si ma Dame et mon » amour, que je mets bien au-dessus de » l'Empereur et de moi-même, le veu- » lent et m'en font une loi? Il me faut

» obéir à ma Dame et à l'Amour : je » leur obéirai; au surplus, ma vie ne » pourra jamais être plus misérable » qu'elle ne l'est aujourd'hui. » Le messager partit, porteur de cette lettre et de ces paroles, et vint retrouver Judith, qui, en apprenant la détermination de son amant, éprouva une vive joie.

En attendant, Baudouin fit armer quelques navires et préparer ce qui lui parut être utile au succès de l'entreprise qu'il entendait mener à bonne fin, le tout le plus secrètement qu'il put, afin que personne ne sût ce dont il s'agissait. Il y avait en ce moment en Flandre quelques galères Génoises; il se mit secrètement en rapport avec leurs patrons et les paya largement pour pouvoir ensuite s'en servir quand il en aurait besoin. Il entretenait des espions en Angleterre pour savoir quand sa Dame partirait, et n'attendait qu'un mot; une heure lui paraissait mille années, tant il lui tardait d'en venir à l'action, et il avait le ferme espoir de conquérir enfin sa Dame bien-aimée. Les choses

en étaient là ; le Roi Charles ne supposait pas que rien pût troubler le retour de sa fille en France ; il s'appliquait seulement à préparer le voyage pour qu'il se fît brillamment, avec l'appareil qui convenait à la fille d'un Empereur et à la veuve d'un Roi d'Angleterre. Il réunit, pour l'escorter, une nombreuse compagnie de Prélats et de Barons, de Dames et de Princesses. Les Seigneurs Français arrivèrent en Angleterre avec leur navire sans avoir été contrariés par les vents ; ils y trouvèrent la Reine toute prête à s'embarquer, quelques Seigneurs Anglais et quelques Dames s'étaient joints à elle pour l'accompagner en France. Peu de temps après, Anglais et Français de compagnie s'embarquèrent avec la Reine et les autres Dames sur deux navires ; on mit les voiles au vent et on commença à naviguer. Baudouin, qui se tenait au courant de tout, prit la mer, lui aussi, avec ses galères et ses autres vaisseaux qui étaient largement pourvus. Il avait à bord de ses navires beaucoup d'hommes habiles, endurcis à la mer et

aux combats navals; il navigua jusqu'à un certain endroit où il savait que la Reine devait passer, et, l'œil au guet, attendit son arrivée. Cela ne tarda guère : il était depuis peu à son poste, quand parurent au loin les deux bâtiments qui avançaient avec lenteur à cause de la faiblesse du vent. A cette vue, il descendit dans une barque et alla de navire en navire exhorter les siens à se conduire vaillamment. Il leur assurait qu'ils ne trouveraient d'ailleurs sur les deux vaisseaux aucune résistance et qu'ils n'auraient même pas à se battre, par la raison que ces navires qu'ils voyaient avancer si lentement faute de vent, ne contenaient pas d'hommes de guerre. Il avait en outre réparti, sur les galères et sur ses autres vaisseaux, quelques-uns de ses plus intimes affidés qui, connaissant ses désirs, s'en allaient promettant les plus riches présents à ceux qui combattraient avec courage, s'il fallait en venir aux mains.

Quand tout fut en ordre, Baudouin, chef de la flotte, dirigea toutes ses forces

de manière à entourer les deux vaisseaux que le calme maintenait presque immobiles, et il les enveloppa si bien et en si peu de temps, que les Français et les Anglais furent tout effrayés en voyant une flotte si bien équipée et pleine d'hommes d'armes prêts à combattre, qui les provoquaient en leur criant : « Aux armes, » aux armes ! » Il leur fut enjoint à ce moment de plier les voiles et de se rendre prisonniers, s'ils ne voulaient pas être tous massacrés et jetés dans la mer en pâture aux poissons. Les Français demandèrent qui était le chef de cette flottille, pour savoir à qui ils avaient à faire. Baudouin se montra aussitôt, et, sautant sur le château de poupe d'un de ses bâtiments, qui se trouvait près des vaisseaux ennemis, il dit à haute voix : « Seigneurs, je suis Baudouin, Forestier de » Flandre ; je suis venu vous attaquer » pour vous faire tous prisonniers ; donc » rendez-vous ou défendez-vous, car » autrement vous ne pouvez en réchapper. » Les Seigneurs Français lui répondirent aussitôt que sur leurs navi-

res se trouvait la fille de leur Roi et du sien; qu'ils la ramenaient en France parce que, comme il devait le savoir, le Roi d'Angleterre était mort et Madame Judith restée veuve. Baudouin répliqua : —« Messeigneurs, vous errez étrangement » si vous croyez que je suis venu, comme » un pirate, vous attaquer pour m'enri- » chir et vous piller, ou comme un » misérable assassin, pour tremper mes » mains dans le sang. Je ne veux et ne » désire ni l'un ni l'autre; ce ne sont » pas des affaires de ce genre qui m'ont » mis en mouvement, et qui m'ont fait » armer cette flotte montée par tant de » vaillants compagnons, que vous voyez. » Pour ne pas vous tenir en suspens et » pour vous dire tout de suite mes inten- » tions, sachez bien que l'amour seul » m'a mis les armes à la main ; c'est lui » seul qui, dans cette entreprise, me » conseille, me gouverne et m'enseigne » tout ce qu'il me faut exécuter. L'a- » mour est mon pilote, mon guide, mon » capitaine, c'est par lui que j'espère » arriver à mes fins. Ce que je cherche

» au prix de tant de fatigues, et ce que
» je veux recevoir de vous, c'est Ma-
» dame la Reine Judith, que vous avez
» prise en Angleterre avec ces navires et
» que vous ramenez en France. Si vous
» voulez me la livrer pacifiquement et
» sans combat, vous ne serez pas autre-
» ment inquiétés, il ne vous sera pas
» pris seulement la valeur d'un sou, et
» vous pourrez aller librement où vous
» voudrez. Dans votre intérêt, je vous
» conseille donc de me la livrer, puis-
» que, vous le voyez bien, il vous est
» impossible d'empêcher que je la
» prenne. Mais si vous êtes assez fous
» pour vouloir me résister et ne me la
» laisser sans bataille, préparez-vous à
» vous défendre, combattez le plus vail-
» lamment que vous pourrez, car je vous
» promets et je vous assure par ma foi
» qu'en aucun cas je ne m'éloignerai sans
» avoir Madame Judith en mon pouvoir.
» Choisissez maintenant le parti qui
» vous conviendra le mieux : la guerre
» et la paix sont à votre disposition ;
» prenez ce qui vous plaira davantage. »

Il y avait auprès de la Reine quelques Barons Français, amis et compagnons de Baudouin, qui, l'ayant reconnu et ayant entendu ses paroles, demeurèrent plongés dans un profond étonnement et lui dirent : — « Eh! Monseigneur le Fores-
» tier, quelles paroles osez-vous pronon-
» cer? Quelle intention est la vôtre ?
» Avez-vous perdu le sens ? Est-ce là la
» foi que vous devez à votre Roi ? Est-ce
» là l'hommage que vous lui rendez ?
» Croyez-vous que le Roi laissera impu-
» nie une si grande scélératesse ? » Ils voulaient en dire plus long, mais Baudouin leur coupa la parole et leur dit d'un ton altier : — « Ou livrez-moi ma
» Dame, ou prenez les armes pour me
» l'enlever. » Les Seigneurs, qui se voyaient mal en point pour combattre, tinrent conseil ; ils firent venir la Dame en leur présence et lui dirent ce qu'exigeait le Forestier ; puis ils lui demandèrent ce qu'elle entendait faire. — « S'il
» veut de moi pour femme, » s'écria-t-elle joyeusement, « je veux de lui pour
» mari, et quand vous serez devant le

» Roi, mon père, vous lui direz que,
» sans avoir égard à ma jeunesse (j'avais
» à peine dix-neuf ans), il m'a donné
» pour mari un homme qui avait de sa
» première femme trois fils dont le plus
» jeune (qui est ici avec moi) est plus âgé
» que moi-même. Maintenant que le roi
» Ethelwulf est mort, je me suis pourvue
» et, pendant que j'étais encore en An-
» gleterre, j'ai pris pour mari Monsei-
» gneur le Forestier, dont l'âge est en
» rapport avec le mien, qui m'a méritée
» par son courage et qui m'aime. Je lui
» ai écrit de ne pas manquer de venir
» me prendre, comme il me prend en
» effet, et j'entends être toute à lui pour
» toujours. » Si les Français avaient
été d'abord stupéfaits des paroles de
Baudouin, ils demeurèrent abasourdis
en entendant la Princesse, que son
amant épousa en présence de tous. Celui-
ci, heureux au delà de toute expression
du bien qu'il avait acquis, emmena sa
femme sur ses galères, il y fit transporter
aussi ses effets et ceux des demoiselles
qui la voulurent suivre. Puis il invita

tous les Seigneurs à faire escale en Flandre et à honorer de leur présence les noces de la Princesse ; mais ils continuèrent leur voyage vers la France, et Baudouin, à son arrivée en Flandre, célébra les noces fort brillamment.

Quand le roi Charles apprit cette aventure, il se troubla fort, mais comme il allait déclarer la guerre à Baudouin, il fut obligé de tourner ses armes contre l'Italie, où ses deux neveux, Charles le Gros et son frère, avaient levé contre lui de nombreuses troupes pour lui arracher l'Empire Romain et continuer la lutte commencée par leur père. Il fit donc la paix avec Baudouin et, de Forestier, il le créa Comte de Flandre, et lui en donna l'investiture pour lui et ses descendants : c'était la dot qu'il assignait à Madame Judith, sa fille. Alors Baudouin forma des corps de Flamands qu'il envoya à son beau-père : le Roi Charles passa les Alpes avec eux et entra en Italie ; il fut battu en bataille rangée par ses neveux dans la plaine de Vérone et se réfugia dans notre ville de Mantoue,

où il tomba gravement malade de la douleur que lui causa sa défaite. Charles le Chauve avait un médecin Juif, nommé Sédécias, qu'il menait toujours avec lui, et qui, gagné par l'argent de ses neveux, lui administra un poison dont il mourut. Quand Baudouin apprit la mort de son beau-père, il sut si bien se comporter avec Louis le Bègue, son beau-frère, successeur de Charles au royaume de France, qu'il resta paisible possesseur de la Flandre. Il eut beaucoup d'enfants, il vécut heureux de longues années avec sa bien-aimée Judith, et sa lignée s'est perpétuée à travers les siècles. Un de ses descendants fut ce Baudouin, Comte de Flandre, qui, s'étant rendu illustre par ses talents et par ses vertus militaires, fut, en l'an de notre salut 1202, créé, par le libre choix d'un grand nombre de Princes Chrétiens, Empereur de Constantinople.

Telle fut donc la fin des amours de Baudouin et de Judith; peut-être n'aurait-elle pas été la même si Charles n'avait pas eu de guerre à soutenir. Si

l'audace et la témérité lui ont bien réussi, personne ne doit se fier à un pareil exemple, ni se risquer à faire de si grands outrages à son Prince.

LE BANDELLO

A L'ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME

MONSEIGNEUR PIRRO GONZAGA

CARDINAL

S'IL était d'usage, à notre époque, très-honoré Seigneur, de recueillir par écrit, avec le soin qu'y ont mis longtemps les Grecs et les Romains, tous les faits dignes de mémoire, je me persuade que notre âge mériterait autant d'éloges que les âges anciens, si loués et si vantés par les auteurs. En ce qui concerne la peinture et la sculpture, par exemple, si nos peintres et nos sculpteurs ne doivent pas être préférés à ceux de l'antiquité, ils reste-

ront au moins leurs égaux. Pour les belles-lettres, je ne crois pas que nous devions céder la place aux anciens Orateurs, aux Poètes, aux Philosophes et aux autres écrivains, tant Latins que Grecs : nous les valons bien, assurément. Dans quels temps l'art militaire fut-il plus en honneur que dans le nôtre? Certainement, si Alexandre le Grand, Pyrrhus, Annibal et Philopœmen, Q. Fabius Maximus, les Scipions, ces foudres de guerre, Marcellus, le grand Pompée, César et tant d'autres illustres héros étaient vivants et voyaient combattre comme on le fait aujourd'hui, avec le soufre, le salpêtre et le charbon, ils resteraient émerveillés, ils cèderaient le pas à un grand nombre de nos capitaines et ils reconnaîtraient chez nos simples soldats autant de valeur, de courage et d'habileté qu'ils en virent autrefois chez les leurs. Mais le malheur est que de notre temps personne ne prend plaisir à écrire tout ce qui arrive; nous perdons ainsi beaucoup de belles et fines paroles, les nobles et mémorables

actions restent ensevelies au fond des ténèbres de l'oubli. Et cependant il se passe continuellement des faits très-remarquables, dignes d'être conservés à la mémoire de la postérité; j'en veux prendre aujourd'hui pour exemple un qui est survenu, dans ces derniers temps, à Gazuolo.

J'étais allé présenter mes respects à mon noble Seigneur Pirro Gonzaga, votre oncle, et, comme nous causions de choses et d'autres, il pria mon excellent Compère Messer Gian Matteo Olivo, qui est un peu poète, de narrer cette aventure. Vous étiez présent vous-même quand mon Compère la raconta, et vous fîtes observer que si le fait avait eu lieu dans les temps anciens, Giulia de Gazuolo se verrait célébrée et chantée non moins que Lucrèce, la célèbre Romaine; pourtant on ajoutait que Giulia était d'une naissance trop obscure. Je m'occupe maintenant à réunir mes Nouvelles et j'ai voulu que celle-ci, écrite par moi sur l'heure, se distinguât des autres en se présentant armée de votre

noble et illustre nom, afin que vous sachiez combien j'ai conservé bonne mémoire de vous. Et comment pourrais-je faire autrement, puisque vous m'avez toujours aimé et honoré plus que je ne le mérite? Je désire qu'il se présente une autre occasion que celle-ci de vous exprimer ma reconnaissance, et de vous faire voir la sincérité de l'attachement que je porte à votre personne et à toute votre illustrissime famille, dont j'ai reçu et dont je reçois chaque jour tant d'honneur et de satisfaction. Portez-vous bien.

GIULIA DE GAZUOLO

après avoir été violée, se jette et se noie dans l'Oglio.

NOUVELLE VIII

MONSEIGNEUR Pirro, marquis de Gonzaga et Prince de Gazuolo, ville que vous voyez d'ici posée sur la rive de l'Oglio, en face du Pô, et qui pendant une longue série d'années appartint à la maison de Gonzaga, veut (gracieux Seigneur et vous, aimables compagnons) que je vous raconte le terrible événement qui amena, il n'y a pas longtemps, la mort d'une certaine Giulia, de cette ville. Notre illustrissime

Seigneur pouvait beaucoup mieux que moi raconter cette aventure. Il y a ici bien d'autres personnes encore qui ont connu comme moi tous les détails de cette affaire et qui pourraient parfaitement la raconter. Mais puisqu'il me commande de parler, je veux et je dois lui obéir. Je regrette bien d'être insuffisant pour louer le noble et généreux courage de Giulia, comme le mérite l'étonnante action qu'elle accomplit.

Vous saurez donc que pendant que l'illustrissime et révérendissime Monseigneur Lodovico Gonzaga, Évêque de Mantoue, prince sage et libéral, habitait ici à Gazuolo, il y entretenait une Cour brillante, composée de beaucoup de sages gentilshommes, comme il convenait à un vertueux Évêque, et qu'il faisait de larges dépenses. Il y avait alors à Gazuolo une jeune fille de dix-sept ans, nommée Giulia, enfant d'un fort pauvre homme de cette ville, de basse extraction; il n'avait que ses bras et travaillait et se fatiguait tout le long du jour pour gagner sa vie, celle

de sa femme et des deux seules filles qu'il eût. La femme, qui était une bonne créature, travaillait aussi pour gagner quelque chose en filant ou en se livrant à d'autres travaux du même genre. Giulia était très-belle, de manières gracieuses et beaucoup plus jolie qu'il ne convenait à une personne de son état. Elle allait aux champs, tantôt avec sa mère, tantôt avec d'autres femmes, pour labourer ou faire ce que comportait la saison. Il me souvient qu'un jour je me trouvais avec l'excellentissime Dame Antonia Bauzia, mère de nos illustrissimes Seigneurs, et sur le chemin de San-Bartolomeo, nous rencontrâmes Giulia qui, un panier sur la tête, s'en retournait toute seule à la maison. Madame, en voyant cette belle fille qui pouvait avoir environ quinze ans, fit arrêter son carrosse, et lui demanda de qui elle était la fille. Elle répondit modestement et dit le nom de son père; à toutes les questions de Madame, elle fit des réponses fort convenables, si bien qu'elle ne paraissait pas être née et avoir été élevée

dans une cabane et sous un toit de chaume, mais bien avoir passé toute sa vie à la Cour. Madame me dit qu'elle voulait la prendre chez elle et la faire élever avec les autres demoiselles. Je ne saurais vous dire pourquoi ce projet n'eut pas de suite. Je reviens à Giulia; les jours où l'on travaille, elle ne perdait jamais de temps, elle était sans cesse occupée, soit seule, soit en compagnie. Les jours de fête, après le dîner, selon la coutume du pays, elle allait à la danse avec d'autres jeunes filles et prenait honnêtement quelque plaisir.

Or un jour, comme elle avait à peu près dix-sept ans, un Camérier de Monseigneur l'Évêque (c'était un Ferrarais), la voyant danser, trouva que c'était la plus gracieuse et la plus belle jeune fille qu'il eût vue depuis longtemps, et qu'elle paraissait, comme je l'ai déjà dit, avoir été élevée dans les plus nobles maisons. Il s'éprit d'elle, et si follement, qu'il ne pouvait plus penser à autre chose. La danse finie (elle avait paru bien longue au Camérier), quand le son

des instruments en annonça une autre, il l'invita et dansa avec elle une gaillarde. Giulia la dansait très-bien et si parfaitement en mesure qu'on faisait cercle pour la voir et pour admirer la grâce de ses mouvements. Le Camérier dansa à plusieurs reprises avec elle, et, s'il n'avait été retenu par une sorte de pudeur, il l'aurait invitée toutes les fois, car il lui semblait ressentir, quand il la tenait par la main, le plus grand plaisir qu'il eût encore éprouvé en ce monde. Quoiqu'elle travaillât tout le jour, elle avait la main blanche et douce. Le malheureux amant, si subitement enflammé pour elle et sa beauté, croyait, en la contemplant, amortir l'ardeur naissante qui le dévorait déjà; il ne s'apercevait pas qu'il la rendait peu à peu plus forte et qu'il attisait le feu en la regardant. En dansant avec elle pour la seconde et pour la troisième fois, le jeune homme lui adressa souvent la parole, selon l'usage des nouveaux amants. Elle lui répondit toujours avec beaucoup de sagesse, disant qu'elle ne voulait pas

entendre parler d'amour, parce qu'il ne convenait pas à une pauvre jeune fille comme elle de prêter l'oreille à semblable langage ; et l'importun Ferrarais ne put arriver à tirer d'elle autre chose. Les danses terminées, le Ferrarais la suivit pour savoir où elle demeurait. Il eut plusieurs fois, tant à Gazuolo qu'au dehors, l'occasion de parler à Giulia et de lui découvrir son amour passionné ; il s'efforçait de la persuader et de lui faire partager sa flamme. Mais, quoi qu'il pût lui dire, il ne la décida jamais à se départir le moins du monde de sa chaste réserve : au contraire, elle le priait vivement de la laisser tranquille et de ne plus l'ennuyer. Mais le pauvre amant, dont les ardents désirs rongeaient le cœur, s'enflammait d'autant plus qu'il la trouvait plus dure et plus froide ; il la suivait avec plus d'importunité que jamais et faisait tous ses efforts pour la rendre favorable à ses vœux, bien que tout cela fût en pure perte. Il lui fit parler par une vieille (qu'on aurait prise pour une Sainte Nitouche), laquelle

s'acquitta de sa commission avec le plus grand zèle et s'efforça, par ses discours et ses flatteries, de vaincre la ferme résistance de la chaste Giulia. Mais la jeune fille était si profondément honnête, que jamais un des propos que lui tenait la coquine de vieille ne put pénétrer jusqu'à son cœur. Quand le Ferrarais sut cela, il tomba dans un grand désespoir : il ne pouvait se résoudre à renoncer à son amour ; il espérait qu'à force de prières, d'assiduité, d'ardeur et de persévérance, il arriverait à amollir le cœur de Giulia, et il lui semblait impossible de ne pas l'obtenir avec le temps. Il comptait, comme dit le proverbe, sans son hôte. De jour en jour Giulia se montrait plus sévère ; quand elle l'apercevait, elle le fuyait comme un serpent ; il voulut éprouver alors, si là où les soins et les paroles avaient échoué, les dons réussiraient mieux ; il se réservait, comme dernier moyen, d'employer la force. Il retourna parler à la vieille scélérate et lui donna quelques petits objets, sans grande valeur, pour les por-

ter de sa part à Giulia. La vieille trouva Giulia seule et, voulant mettre le Ferrarais sur le tapis, commença par lui montrer les cadeaux qu'il lui envoyait. Mais l'honnête jeune fille saisit tout ce qu'elle lui avait apporté et le jeta hors de la maison sur la voie publique ; elle chassa la misérable coquine et lui déclara que, si jamais elle revenait lui parler, elle irait au château en avertir Madame Antonia. La vieille ramassa tout ce qui était dans la rue, et alla retrouver le Ferrarais, lui disant qu'il était impossible de gagner cette jeune fille et qu'elle ne savait plus que faire. Le jeune homme fut aussi désolé de cette nouvelle qu'on peut se l'imaginer. Il aurait volontiers abandonné son entreprise, mais, à la seule idée de renoncer à son amour, il se sentait mourir. Enfin le malheureux, aveuglé par la passion, et ne pouvant supporter de se voir ainsi méprisé, résolut (quoi qu'il dût arriver) de prendre de vive force, s'il se présentait une occasion favorable, ce que Giulia ne voulait pas lui accorder de bon gré.

Il y avait à la cour un estafier de Monseigneur l'Évêque, très-lié avec le Ferrarais, et qui, si mes souvenirs sont exacts, était, lui aussi, de Ferrare. Le Camérier lui découvrit l'amour ardent qu'il éprouvait, et lui raconta toutes les peines qu'il avait prises pour faire entrer au cœur de la jeune fille un peu de compassion; il ajouta qu'elle s'était toujours montrée plus rude, plus dure qu'un rocher, et qu'il n'avait jamais pu la faire céder, ni en lui parlant, ni en lui faisant des cadeaux. « Maintenant, » dit-il, « je vois » que je ne puis vivre sans satisfaire » mes désirs et, sachant combien tu » m'aimes, je te prie de venir à mon » secours et de m'aider à obtenir ce que » je veux si ardemment. Elle va sou» vent seule aux champs; les blés sont » assez hauts déjà, nous pourrons facile» ment venir à bout de notre projet. » L'estafier, sans autrement réfléchir, lui promit d'être toujours prêt à faire tout ce qu'il voudrait. Le Camérier se mit donc à épier constamment ce que faisait Giulia, et il la vit un jour sortir toute

seule de Gazuolo. Aussitôt il appela son ami et se dirigea vers le champ où elle était occupée à je ne sais quelle besogne. Arrivé là, il commença, comme d'habitude, à la supplier de vouloir bien avoir enfin pitié de lui. La jeune fille, se voyant seule, pria le jeune homme de ne plus l'ennuyer et, se méfiant de quelque chose, elle reprit le chemin de Gazuolo. Le Ferrarais, qui ne voulait pas laisser échapper sa proie, feignit de vouloir lui tenir compagnie avec son ami, et continua de la prier amicalement, avec les paroles les plus humbles et les plus amoureuses, d'avoir pitié de ses peines. La jeune fille, s'étant mise en route, se dirigea en toute hâte vers sa maison; elle marchait sans répondre à ce que le jeune homme lui disait; enfin, ils arrivèrent à un grand champ de blé qu'il fallait traverser. C'était l'avant-dernier jour de Mai, il pouvait être à peu près midi; le soleil était fort chaud pour la saison et le champ se trouvait assez éloigné de toute habitation. Quand ils y furent entrés, le Ferrarais entoura de ses bras le

cou de Giulia et la voulut baiser; elle se mit à fuir en criant à l'aide, mais l'estafier la saisit, la jeta par terre, et lui mit aussitôt un bâillon sur la bouche, pour l'empêcher de crier. Puis tous deux l'enlevèrent et la portèrent de vive force à quelque distance du sentier qui traversait le champ; alors l'estafier lui tint les mains et l'enragé jeune homme déflora la pauvre fille, qui était bâillonnée et ne pouvait se défendre. La malheureuse pleurait amèrement et manifestait par des sanglots et des gémissements l'épouvantable chagrin qu'elle éprouvait. Le cruel renouvela une seconde fois, malgré elle, ses amoureux ébats, et prit autant de plaisir qu'il voulut. Il lui fit ensuite ôter son bâillon, et chercha à la calmer par des paroles d'amour, lui promettant de ne jamais l'abandonner et de l'aider à se marier, pour lui faire un sort heureux. Elle ne disait rien, sinon qu'on voulût bien la lâcher et la laisser rentrer chez elle, tout en pleurant à chaudes larmes. Le jeune homme essaya encore de la calmer par de bonnes paroles, de belles

promesses, même en lui offrant de l'argent tout de suite ; mais c'était parler à une sourde. Plus il s'efforçait de la consoler, plus étaient abondantes les larmes qu'elle versait. Voyant qu'il ne cessait de lui parler, elle lui dit : « Jeune » homme, tu as fait de moi tout ce que » tu as voulu et tu as satisfait ton appétit » brutal; je te prie en grace de me lâ- » cher maintenant et de me laisser aller. » Contente-toi de ce que tu as fait, c'est » bien trop encore, en vérité. » L'amant, qui craignait d'être trahi par les sanglots de Giulia, s'apercevant qu'il perdait sa peine, se décida à la laisser aller et partit avec son compagnon.

Giulia, après avoir pleuré longtemps sa virginité perdue, rattacha ses vêtements qui étaient dénoués, et s'essuya les yeux du mieux qu'elle put; puis elle s'en revint vite à Gazuolo et rentra dans sa maison. Ni son père ni sa mère n'y étaient; il ne s'y trouvait, pour le moment, que sa sœur, âgée de dix ou onze ans et qui, un peu malade, n'avait pu sortir. A peine arrivée

chez elle, Giulia ouvrit un coffre où elle rangeait le peu de hardes qu'elle avait. Elle se débarrassa de tous les vêtements qu'elle portait et prit une chemise propre, qu'elle mit. Elle revêtit ensuite sa camisole de basin blanc comme neige, une blanche collerette de gaze et le tablier de crêpe bleu qu'elle avait l'habitude de ne porter qu'aux jours de fête. Elle se mit encore une paire de bas de soie blanche et de souliers rouges. Puis elle se coiffa avec un grand soin et suspendit à son cou un collier d'ambre jaune. Enfin elle se para de tout ce qu'elle avait de plus beau, comme si elle eût voulu se montrer au public le jour de la fête la plus solennelle de Gazuolo. Cela fait, elle appela sa sœur et lui donna tout le reste de ce qu'elle possédait, la prit par la main et, après avoir fermé sa porte, se rendit à la maison d'une voisine, femme âgée, qui gardait le lit parce qu'elle était infirme. Giulia raconta en pleurant à cette bonne femme le malheur qui lui était arrivé. « Que Dieu ne

» permette pas que je reste en vie, » dit-elle, « maintenant que j'ai perdu » l'honneur, qui était pour moi la » vie même! Il ne faut pas que per- » sonne me montre au doigt et dise en » ma présence : Voici une gentille en- » fant qui est devenue une catin et qui a » déshonoré sa famille ; si elle se rendait » justice, elle devrait se cacher. Je ne » veux pas que personne puisse dire » aux miens que j'ai volontairement » cédé à ce Camérier. Ma mort prou- » vera à tout le monde de la façon la » plus claire, la plus éclatante, que si » mon corps a été pris de force, mon » cœur est resté pur. J'ai voulu vous dire » ces quelques mots pour que vous puis- » siez faire à mes malheureux parents » un rapport fidèle, et leur assurer que je » n'ai jamais consenti à me prêter aux » appétits brutaux du Camérier. Vivez » en paix. »

Ces paroles dites, Giulia sortit et se dirigea vers l'Oglio; sa petite sœur la suivait en pleurant, ne sachant pas de quoi il s'agissait. Quand la jeune fille

arriva sur les bords du fleuve, elle se lança, la tête la première, au plus profond de l'Oglio. Aux cris que poussa sa sœur, si fort qu'ils allèrent jusqu'au ciel, une foule de gens accoururent, mais trop tard, parce que Giulia, qui s'était jetée volontairement dans le fleuve pour se noyer, n'avait pas cherché à se soutenir et s'y était enfoncée. Monseigneur l'Évêque et Madame, quand ils apprirent cette funeste aventure, firent rechercher son corps. Alors le Camérier s'enfuit, de concert avec l'estafier. Le cadavre fut retrouvé; quand on sut pourquoi la pauvre fille s'était donné la mort, ce fut dans tout le pays, parmi les femmes et même parmi les hommes, un deuil universel; tout le monde pleura son sort. L'illustrissime et Révérendissime Seigneur Évêque, ne pouvant l'enterrer en terre sainte, la fit mettre sur la place dans un caveau qui s'y trouve encore, et résolut de la faire ensevelir dans une tombe de bronze, et de faire poser sur un piédestal ce sépulcre de marbre qu'on peut voir sur la place.

Et en vérité, à mon avis (prenez-le pour ce qu'il vaut), cette pauvre Giulia, notre compatriote, ne mérite pas moins d'éloges que la Lucrèce Romaine : peut-être même (si l'on pèse bien toutes les circonstances) doit-elle lui être préférée. On pourrait seulement reprocher à la nature de n'avoir pas donné à une âme si vaillante et si généreuse, une plus noble origine. Mais on tient toujours pour assez noble quiconque aime la vertu et met l'honneur au-dessus de tous les biens de ce monde.

LE BANDELLO

AU MAGNIFIQUE

MESSIRE LANCINO CURZIO

PHILOSOPHE ET POÈTE

Je ne crois pas que vous ayez oublié l'intéressante discussion qui nous amusa tant ces jours passés, chez notre vertueux et juste Giacomo Antiquario, Protonotaire apostolique, révéré du monde entier et chéri de nous. Le sujet en était tel, qu'il n'a pu vous sortir facilement de la mémoire. Nous demandions comment il se fait qu'on voie chaque jour tant d'honnêtes Dames commettre des fautes d'autant plus graves qu'on les croit plus sages et plus avisées,

et perdre ainsi en un instant toute leur bonne renommée. L'une, pour avoir le champ libre et satisfaire ses appétits, empoisonne son époux, comme si elle espérait, étant veuve, pouvoir faire tout ce qui lui plaît. L'autre, craignant que son mari ne découvre ses amours, le fait assassiner par son amant; elles commettent mille autres actions qui, loin d'être bonnes, sont infâmes et honteuses. Et quoique les pères, les frères et les maris, pour s'ôter de devant les yeux le déshonneur public que leur attire la mauvaise vie de leurs filles, de leurs sœurs et de leurs femmes, en fassent périr des quantités par le poison, par le fer et par d'autres moyens encore, elles ne laissent pas d'être encore fort nombreuses celles qui, au risque de leur vie, à laquelle elles devraient tenir, au mépris de leur honneur, qui devrait leur être si précieux, se laissent aller au crime pour satisfaire leurs appétits désordonnés. Nous causâmes longtemps, nous recherchions si les lois de la raison naturelle peuvent nous faire comprendre la cause

de cette vie dissipée des femmes. On prétendait que cela vient du peu de cervelle que leur a donné la nature; faute d'avoir cet organe assez développé, elles se laissent griser par le plaisir du moment, inconscientes du mal qui s'en suit souvent et du tort qu'elles en éprouvent. Mais on répondit que ce motif était frivole et de peu de valeur, car les hommes aussi, eux que nous prétendons mieux conformés, tombent dans les mêmes erreurs; ils voient tout le jour pendre ceux-ci, écarteler ceux-là, brûler ces autres, et cependant, aveuglés par leurs désirs insatiables, ils ne cessent pas de se livrer au mal, au brigandage, à la rapine, de commettre des homicides, des adultères et mille autres scélératesses. Ordinairement les femmes ne sont pas si coupables; si elles pèchent, c'est le plus souvent qu'elles sont trop amoureuses et trop crédules aux flatteries des hommes; ceux-ci s'étudient chaque jour, chaque heure (il faut dire ici la vérité) à tromper quelqu'une d'entre elles, et beaucoup d'entre eux se figurent avoir

remporté un beau triomphe, comme s'ils avaient chassé le Turc d'Europe, quand ils ont profité de la simplicité d'une femme. Il n'y avait pas une seule Dame présente à notre conversation pour défendre son sexe; nous étions naturellement disposés à tomber sur lui, et faute de trouver autre chose, nous décidâmes que toutes les fautes des femmes devaient être attribuées à leur peu de cervelle. Mais, si le monde changeait et si les femmes, devenues une fois les maîtresses, pouvaient appliquer leur esprit aux choses de la guerre et aux belles-lettres, dans lesquelles, sans aucun doute, beaucoup parmi elles excelleraient, malheur à nous! Je crois bien qu'elles nous rendraient mille pour un et davantage, qu'elles nous feraient rester toute la journée la quenouille au côté, auprès du dévidoir; qu'elles nous enverraient à la cuisine comme des marmitons, et ce serait peut-être bien fait pour nous qui leur jouons souvent, au mépris de toute raison et de toute bienséance, tant de mauvais tours, et qui les

traitons si cavalièrement. Mais je ne vais pas me mettre contre les hommes, ni faire comme les Cacatocci de Milan, qui prennent parti contre leurs amis pour paraître sages; en disant du mal des hommes, j'en dirais de moi-même. Je ne veux pas non plus faire l'application de ce proverbe vulgaire : J'aime Socrate, j'aime Platon, mais j'aime encore mieux la vérité. *Je ne veux pas davantage dire du mal des Dames ni les blâmer, car je suis né d'une femme, je les aime et je cherche toujours, en toute circonstance, à leur témoigner combien je les honore et les respecte, ainsi que le méritent un si grand nombre d'entre elles, mais bien plus les unes que les autres. Je ne vais pas en dresser maintenant le catalogue, je ne me suis pas mis pour cela à écrire cette Nouvelle. Mais je vais vous faire connaître une histoire qui s'est passée au dernier Carême, d'après ce qu'a raconté ces jours derniers notre savant ami Messer Stefano Dolcino, un jour qu'il était à souper avec très-noble signora Cécilia Gallerana, comtesse de*

Bergame. Vous comprendrez, en lisant cette Nouvelle, que malgré toutes les considérations qu'on a fait valoir dans notre discussion, les hommes qui ne savent pas mettre un frein à leurs passions, et les femmes qui, sans souci de leur honneur, le bien le plus cher et le plus précieux qu'elles puissent avoir, se laissent gouverner par leurs désirs amoureux, se préparent le plus souvent une triste fin. Vous y verrez encore le mal que cause la vie scélérate et déréglée de quelques Religieux. Je vous dédie donc cette Nouvelle afin qu'elle vienne aux mains des lecteurs, protégée par votre nom. Vous voudrez bien la montrer à notre aimable Messer Dionisio Elio; je suis sûr qu'il entrera tout de suite dans une grande colère contre le coquin de Moine et, en vérité, il aura grandement raison. Portez vous bien.

UN JALOUX

entend la confession de sa femme par le moyen d'un Religieux; puis il la tue.

NOUVELLE IX

MILAN, comme vous le savez tous et comme on peut le voir, est une de ces villes qui ont peu d'égales en Italie. L'industrie de l'homme y a suppléé, pour tout ce qui peut rendre une cité noble, populeuse et riche, à ce que la nature ne lui a pas donné; rien n'y manque de ce qui est nécessaire à la vie; bien plus, les insatiables appétits de l'humanité y ont réuni, avec la délicatesse et la mollesse

de l'Orient, tous les objets précieux et inestimables que notre âge, au prix d'un travail excessif et de périls extrêmes, a conquis sur les siècles passés. Aussi nos Milanais se distinguent-ils de tous par l'abondance et la recherche de leurs mets; leurs repas sont les plus splendides du monde, et il leur semble que c'est ne pas savoir vivre que de ne pas toujours vivre en compagnie. Que dire du luxe de leurs Dames, de la pompe de ces vêtements couverts d'or battu, de garnitures, de broderies, de dentelles et des joyaux les plus précieux? Quand une noble Dame paraît à sa porte, on croirait voir l'Ascension, à Venise. Dans quelle ville y a-t-il aujourd'hui, comme à Milan, tant de superbes carrosses, couverts des plus fines dorures, des plus riches ciselures, attelés de quatre magnifiques chevaux? Où trouverait-on plus de soixante voitures à quatre chevaux, un nombre infini de voitures à deux chevaux avec leurs riches couvertures ornées d'or et de soie, d'un aspect si varié? Quand les Dames se promènent en car-

rosse par la ville, on dirait qu'on célèbre un triomphe comme le célébraient autrefois les Romains, lorsqu'après la victoire, les rois humiliés et vaincus, les provinces subjuguées, ils rentraient dans Rome. Il me souvient maintenant de ce que, l'an passé, j'ai ouï dire dans Borgo Nuovo, à l'illustrissime signora Isabelle d'Este, marquise de Mantoue, qui se rendait à Monferrat, parce que le marquis Guglielmo était mort, pour faire ses compliments de condoléance à la marquise. Toutes nos nobles Dames l'honorèrent de leurs visites, comme elles l'ont fait chaque fois qu'elle est venue à Milan. Quand la marquise vit réunis tant de riches carrosses si pompeusement ornés, elle dit à ces Dames qui étaient venues pour lui faire honneur, qu'elle ne croyait pas qu'il y en eût autant et de si magnifiques dans tout le reste de l'Italie. Donc les Dames de Milan, habituées à ces délicatesses, à cette pompe, à ce luxe, à ces magnificences, sont ordinairement de relations faciles, aimables, gracieuses, naturellement dis-

posées à aimer et à être aimées; elles donnent à l'amour une grande place dans leur vie. Pour dire ce que j'en pense, il me semble que ce sont des femmes accomplies, et que rien ne leur manquerait si la nature ne leur avait refusé un langage en rapport avec leur beauté, leurs habitudes et leur noblesse : et, en effet, la prononciation des Milanais est telle, qu'ils offensent, par leur accent, les oreilles des personnes étrangères à leur pays. Les Dames ne manquent pas, cependant, de chercher à corriger ce défaut de nature; il en est peu qui ne s'efforcent, par la lecture des bons livres courants et par la conversation avec des gens dont l'accent est pur, de s'instruire et d'acquérir, en y habituant leur langue, une manière de parler élégante et agréable qui les fait apprécier bien davantage de ceux qui les fréquentent.

Mais pour en venir à la Nouvelle que je veux vous raconter, et qui arriva l'année dernière, en Carême, je vous dirai qu'il y avait alors à Milan un gen-

tilhomme d'une ville voisine, lequel, ayant à suivre un procès pour les limites d'un de ses châteaux, avait installé une bonne maison où il vivait honorablement avec ses gens. Il était jeune et riche; quand il avait deux ou trois fois la semaine (plus ou moins, selon l'urgence) conféré avec ses procureurs et ses avocats, il laissait le soin de ses affaires à son Chancelier, qui avait une grande expérience en ces matières, et ne s'occupait qu'à se donner tout le jour du bon temps et à chevaucher toute l'après-midi derrière le carrosse de telle ou de telle Dame.

Le Comte Antonio Crivello faisant un jour, comme c'est son habitude, représenter une comédie, donna un somptueux repas à beaucoup de gentilshommes et de nobles Dames; parmi eux était le jeune homme au procès, que j'appellerai dorénavant Lattanzio, car je ne veux pas, pour le moment, faire connaître son nom véritable, non plus que celui de la Dame dont j'aurai à parler, et que je nommerai Caterina. Il

arriva que Lattanzio fut placé à table auprès de Caterina, qu'il ne croyait pas avoir jamais vue, ou, du moins, s'il l'avait vue, il ne l'avait pas remarquée. Les repas amènent d'habitude, entre ceux qui se trouvent les uns près des autres pour manger, une grande familiarité. Elle s'établit effectivement entre la Dame et Lattanzio, qui se mit à causer avec elle de choses et d'autres, à découper ce qui était devant elle, et à lui rendre les petits services que les hommes rendent à table aux femmes. Caterina était fort avenante et gracieuse, elle parlait bien, et, si elle n'était pas des plus jolies, elle pouvait du moins se rencontrer avec des jolies femmes sans trop de désavantage. Tout en causant, Lattanzio la regardait avec beaucoup d'attention, son esprit et sa gentillesse lui plurent; il se mit donc, sans y prendre garde, à absorber par les yeux le poison de l'amour, de telle sorte qu'il s'aperçut bien, avant même de quitter la table, qu'il avait le cœur trop sérieusement pris déjà. Le repas fini, on se mit à danser; Lattanzio invita la Dame,

qui accepta gracieusement. Il la prit par la main, et, tout en dansant lentement, il commença à lui parler d'amour. Elle parut l'écouter sans déplaisir : Lattanzio alors s'enhardit et lui confia en termes très-tendres à quel point elle lui plaisait; il loua ses belles manières, sa grace, son urbanité, sa gentillesse et sa beauté. Enfin il lui déclara l'ardent amour qu'il éprouvait pour elle, et la supplia très-vivement de le considérer comme son serviteur et d'avoir pitié de lui. La Dame lui répondit avec beaucoup de sagesse qu'elle était heureuse d'être aimée de lui, parce qu'elle le croyait un gentilhomme discret, bien élevé, honnête, et que, quant à elle, elle voulait, avant tout, conserver son honneur. La danse finit pendant cet entretien; ils s'assirent alors l'un auprès de l'autre, continuant les mêmes devis. Tant que dura la fête (et elle se prolongea jusqu'après le milieu de la nuit), Lattanzio ne cessa de parler de sa passion; elle lui répondait toujours qu'elle était obligée d'aimer son mari, dont elle de-

vait sauvegarder l'honneur avec le sien, comme choses plus chères que la vie; pour lui, le voyant si gracieux et si galant, elle voulait bien l'aimer comme un frère. Lattanzio, s'apercevant que la Dame lui parlait d'amour sans répugnance, après avoir pris avec elle quelques familiarités, s'en contenta pour la première fois; il la reconduisit jusque chez elle, de compagnie avec beaucoup d'autres hommes et beaucoup d'autres femmes. Au fond, il en était très-amoureux, et dès qu'il connut sa demeure, il chercha à savoir quelle église elle fréquentait, et sut bientôt qu'elle allait ordinairement à la messe à San-Francesco. Il se mit donc aussi à fréquenter cette église, en compagnie d'autres gentilshommes qui s'y rendaient d'habitude, et à faire une cour assidue à sa chère Caterina; elle lui montrait bon visage et paraissait le voir fort volontiers.

Le temps du Carnaval était venu, avec la licence qu'il amène; Lattanzio, masqué, et monté sur son genêt, passa un jour devant la maison de la Dame, qui

était à sa porte ; il s'arrêta, se fit reconnaître d'elle, puis se mit à lui causer, longuement, parlant toujours de son amour. Caterina se montra plus gracieuse qu'à l'ordinaire ; elle rit et plaisanta avec lui très-familièrement ; elle était déjà à moitié décidée à le prendre pour amant, mais elle voulait d'abord le fréquenter un peu pour se rendre compte, s'il était possible, de son caractère et de ses mœurs. Lattanzio, qui trouvait la Dame aimable et familière, la supplia en grace d'avoir pitié de lui et de lui faire connaître ses volontés, disant qu'elle le verrait toujours prêt à lui obéir en tout ce qu'elle lui ordonnerait ; puis il se recommanda humblement à elle et s'en alla. Quand il fut parti, Caterina rentra dans sa chambre et, tout en songeant à l'amour de Lattanzio, les prières affectueuses qu'il lui avait adressées lui revinrent à l'esprit, si bien qu'elle se sentit plus vivement touchée que d'ordinaire. Son mari était un personnage fort désagréable chez lui ; il laissait sa femme aller où elle voulait et s'habiller

avec luxe, mais il lui faisait souvent des reproches. Outre cela, il était fort amoureux d'une belle jeune fille qui tenait dans le quartier San-Rafaele, en face de la cathédrale, un magasin de bonnets, de ceintures, de cordons, de collerettes, et autres ajustements féminins; sa femme l'avait su par une sienne Commère. Cela l'avait mise dans une grande colère et elle était décidée à rendre à son mari la monnaie de sa pièce. Lattanzio lui parut être à souhait pour ce dessein : elle lui fit donc de jour en jour meilleure mine, ce dont il se montrait enchanté. La Commère qui l'avait avertie des amours de son mari demeurait assez près de chez elle, et elle n'avait dans sa maison d'autres personnes qu'un enfant de deux ans et une petite servante. Comme Lattanzio persévérait à faire la cour à Caterina et qu'il lui avait parlé plusieurs fois pendant les fêtes, elle fit un jour appeler sa Commère et la retint à dîner avec elle, comme cela lui arrivait souvent. Le repas achevé, et les masques commençant à passer dans la rue, Cate-

rina se mit à causer à la fenêtre avec elle. Peu de temps après vint à passer un groupe de masques; parmi eux, causant avec son voisin, était Lattanzio monté sur une mule, mais sans masque. Voyant sa Dame à la fenêtre, il la salua respectueusement, le bonnet à la main. Dès qu'il fut passé, Caterina s'empressa de dire : « Ma Commère, connaissez-vous » ce jeune homme qui vient de passer » en causant avec un masque? — Je » ne le connais pas, » répondit la Commère, « mais pourquoi cette question? » — Je vous le dirai, » reprit l'autre, « bien sûre que vous ne tromperez pas » ma confiance et que vous tiendrez se- » cret, comme vous verrez qu'il le faut, » tout ce que je vous raconterai. Vous » devez vous rappeler que je me suis » bien des fois plainte familièrement à » vous de l'étrange vie que mène mon » mari; il y a sept ans environ que je » suis entrée dans sa maison; sauf la » première année où je n'y faisais pas » attention, il n'est jamais resté sans » avoir quelque maîtresse avec laquelle

» il dépense une bonne partie de ses
» revenus. En ce moment, il est toute
» la journée dans le quartier San-Ra-
» faele avec cette Isabella que vous
» connaissez, et il lui a fait cadeau à Noël
» de trente-sept aunes de satin noir de
» Venise. Nous avons, à bien des re-
» prises, lui et moi, échangé des paroles
» désagréables, mais rien ne m'a réussi,
» de sorte que je suis souvent de
» très-méchante humeur en voyant la
» détestable vie qu'il mène. Malheureuse
» que je suis, j'aurais pu épouser un
» Comte de la famille des Languschi de
» Pavie, et mes frères ont voulu que
» j'appartinsse à ce chenapan ! Ce qu'il a
» de bon, c'est qu'il me laisse toute
» liberté de m'habiller et d'aller où bon
» me semble, de diriger le ménage et
» dépenser comme je l'entends. Mais il
» est à la maison plus ennuyeux que
» l'ennui lui-même, on ne cuit pas un
» ragoût qui lui plaise et, avec cela,
» jamais il ne commanderait à la cuisine
» quoi que ce soit. Il a toujours à man-
» ger avec lui ceux-ci et ceux-là ; et plus

» il y a de monde, plus il crie et fait de
» vacarme ; il m'accuse toujours de tout
» ce qui est mal, si bien qu'il est, comme
» on dit, un diable chez lui et un
» homme charmant pour les étrangers.
» Mais, ce qui me fâche le plus, c'est
» que le vaurien ne couche pas avec moi
» trois fois par mois, comme si j'étais
» un morceau de marbre, ou que je fusse
» estropiée, ou que j'eusse atteint la
» soixantaine, moi qui n'ai pas encore
» vingt-trois ans, qui suis fraîche, déli-
» cate; qui, si je ne suis pas la plus belle
» de Milan, puis supporter la compa-
» raison avec les autres, et qui ne man-
» querais certainement pas de gens pour
» me faire la cour, si je le voulais. Je
» sais combien d'amants, et des premiers
» de cette ville, m'ont sollicitée et pour-
» suivie de messages et de lettres; je les
» ai toujours repoussés, suivant ainsi le
» conseil de ma mère, cette sainte créa-
» ture, qui m'a bien recommandé de
» donner tout mon amour et toutes mes
» pensées à celui que je prendrais pour
» mari, comme l'excellente femme avait

» fait pour mon père. J'ai certainement
» toujours agi de même, avec l'espoir
» que mon mari finirait par renoncer à
» la vilaine vie qu'il mène. Mais il va de
» mal en pis, de façon que j'ai pris le
» parti de penser à moi ; que Dieu me
» pardonne, car je ne puis continuer
» à vivre ainsi. Si j'avais voulu me
» passer d'homme, je me serais faite
» Religieuse avec ma sœur aînée, qui
» est entrée au couvent de Sainte-Radé-
» gonde. Maintenant, ma Commère, je
» vous ai fait ce bref discours pour avoir
» de vous aide et conseil, persuadée que
» vous ferez pour moi tout ce que vous
» saurez pouvoir me procurer joie et
» profit. » La Commère s'offrit avec beaucoup de bonne grace. Aussitôt Caterina reprit : « Vous avez vu tout à
» l'heure passer ici devant, monté sur
» une mule, ce jeune homme que vous
» m'avez dit ne pas connaître et qui
» me semble discret et aimable. Il m'a
» parlé plusieurs fois pendant ce Carna-
» val, il m'a demandé de l'aimer, mais je
» ne lui ai jamais dit oui. Je dois

» l'avouer cependant : depuis quelques
» jours, je lui ai fait meilleur visage
» qu'à l'ordinaire. Maintenant, j'ai dé-
» cidé que ce serait lui qui, soit de
» jour soit de nuit, remplacerait mon
» mari, et je cherche le moyen le plus
» sûr et le plus facile d'y arriver. Mais
» comme je crois qu'à nous deux seules
» nous ne pourrons pas mener l'affaire à
» bonne fin et satisfaire mes désirs, je
» crois que je ferai bien de m'en ouvrir
» à cette vieille qui couche dans ma
» chambre quand mon mari ne rentre
» pas à la maison, car je ne me fierais
» jamais à une jeunesse. Qu'en dites-
» vous, ma chère Commère ? » La bonne
Dame répliqua en ces termes : — « Vrai-
» ment, Madame, j'ai toujours éprouvé
» bien de la compassion pour vous en
» vous voyant belle, jeune, bien élevée,
» et en sachant la détestable vie de votre
» mari ; ce que vous m'avez dit restera
» à jamais enseveli en moi. Et puisque
» vous vous décidez à ne pas perdre tout
» à fait votre jeunesse, vous faites très-
» bien. Maintenant, je suis d'avis que

» vous me laissiez parler à votre vieille
» et tâter ses intentions ; laissez-vous
» guider par moi, j'espère que je mène-
» rai la barque à bon port. »

Il fut donc décidé que la Commère parlerait à la vieille et que, si elle la trouvait bien disposée, on ne tarderait pas à faire entrer Lattanzio en possession du trésor si ardemment convoité. Le moyen de le faire venir facilement auprès de la Dame, toutes les nuits que le mari ne rentrait pas à la maison, était déjà trouvé. Il y avait une petite ruelle sans issue, qui bordait un des côtés de la maison de Caterina, et sur laquelle s'ouvrait une porte donnant accès dans une chambre du rez-de-chaussée où étaient de vieilles cuves à faire le vin, toutes hors d'usage. Comme cette porte était restée fermée depuis nombre d'années, que personne ne s'occupait de ces vieilles cuves, et que l'on ne passait presque jamais par la ruelle, il n'y avait, à la maison, domestique ni servante qui s'en souvînt, d'autant mieux qu'une grande cuve, placée devant elle, la dérobait en-

tièrement à la vue. Mais l'Amour, qui a plus d'yeux qu'Argus, en prêta un à Caterina, quand elle fut décidée à introduire Lattanzio dans sa maison; avec cet œil, elle vit la porte, et, tout bien considéré, elle jugea qu'aucune voie ne serait plus sûre que celle-là pour lui permettre de donner enfin à ses désirs pleine satisfaction. La Commère s'aboucha avec la vieille et la trouva prête à faire tout ce que désirait sa maîtresse. Quand toutes trois se furent entendues sur ce qu'il y avait à faire, Caterina chercha tant qu'elle mit la main sur un trousseau d'anciennes clefs, au nombre desquelles la vieille, en les essayant l'une après l'autre, trouva celle qui ouvrait la porte.

Cela fait, un jour que Caterina se tenait, vers la fin du Carnaval, sur le seuil de sa maison, Lattanzio passant en masque et à cheval, s'approcha d'elle et lui souhaita respectueusement le bonsoir. La Dame le reçut d'une façon toute bienveillante et, comme Lattanzio se mettait, ainsi qu'il en avait l'habitude, à

l'entretenir de son amour et à lui demander le moyen de lui parler dans quelque lieu retiré, elle se fit prier encore deux ou trois fois; puis, sentant qu'elle ne pouvait plus refuser et qu'elle avait autant le désir de se trouver seule avec lui qu'il avait envie d'être seul avec elle, elle lui dit : « Je vais, mon cher Lat-
» tanzio, éprouver ce que tu viens de me
» dire et ce que tu m'as tant de fois
» répété de l'amour que tu as pour moi;
» je mets entre tes mains ma vie et
» mon honneur. Fais en sorte d'en être
» bon gardien et de me conduire de
» façon qu'il ne m'arrive pas de peine
» et, surtout, pas de honte. Tu vois
» cette ruelle qui est là, près de ma mai-
» son : c'est elle qui te donnera accès
» auprès de moi toutes les fois que mon
» mari n'y sera pas. Et, pour qu'il ne soit
» pas nécessaire de nous envoyer mes-
» sages sur messages, ma Commère, qui
» demeure là, dans cette maison (elle lui
» en montra la porte), et qui est toute dis-
» posée à me servir, t'avertira quand il le
» faudra. Mon mari ne sera ici ce soir,

» si je ne me trompe, ni pour souper, ni
» pour coucher. Elle soupera avec moi
» entre les deux et trois heures de nuit,
» je ferai en sorte qu'à quatre heures
» tous les gens de ma maison soient au
» lit et, à cette heure-là, ma Commère
» rentrera chez elle. Au coup de quatre
» heures, elle t'attendra, tu sauras par
» elle si mon mari doit rentrer ou non
» et tu feras comme elle te dira. Je te
» prie en cette circonstance de te fier le
» moins possible à tes gens, afin que si
» quelqu'un d'eux vient à te quitter,
» comme cela arrive souvent, il ne puisse
» publier nôtre liaison. » Quand Lattanzio eut entendu ce discours auquel à peine pouvait-il croire, quand il eut vu, à l'éclat des yeux de sa Dame, l'amour qui la consumait, il se considéra comme le plus heureux et le plus fortuné des mortels, et demeura si plein d'étonnement, si enchanté, qu'il n'en tenait pas dans sa peau et ne savait plus que dire. Il finit cependant par recueillir ses esprits et fit à la Dame les remercîments les mieux sentis, lui promettant

qu'il s'en irait tout seul trouver sa Commère et qu'il cacherait son amour à tous ses gens. Enfin, le cœur nageant dans une mer de joie, il la quitta et rentra chez lui. Ce soir-là il soupa légèrement, ivre d'un bonheur sans pareil et se disant qu'il avait une bonne chevauchée à faire. Au coup de quatre heures, il sortit seul et s'en fut tout droit chez la Commère, qui l'attendait, sa porte entr'ouverte. Elle lui apprit que le mari n'était pas venu souper, et ne serait pas chez lui de la nuit; il y avait bien eu chez la Dame un de ses frères avec un autre gentilhomme qu'elle ne connaissait pas, mais tous deux étaient partis avant elle. Après qu'ils eurent encore causé de bien d'autres choses, Lattanzio s'en alla, pénétra dans la ruelle, fit le signal que la Commère lui avait indiqué, et la vieille, qui était à la porte, la lui ouvrit, mais si peu qu'à peine put-il entrer : la cuve empêchait de l'ouvrir plus largement. Dès qu'il fut introduit, la vieille le conduisit avec précaution à la chambre de la Dame. Comment pourrais-je vous racon-

ter l'accueil que se firent les nouveaux amants, les caresses, les baisers, les embrassements qu'ils échangèrent, les plaisirs délicieux qu'ils prirent dès qu'ils se trouvèrent ensemble couchés dans le même lit et jouissant l'un de l'autre? Il me suffira de vous dire que Caterina, le lendemain, jura à sa Commère qu'elle avait eu dans cette nuit-là plus de jouissances qu'elle n'en avait éprouvées depuis tout le temps qu'elle vivait avec son mari.

Au petit jour, Lattanzio, heureux et éreinté, partit après avoir donné à sa belle amie plus de mille tendres baisers. Avant de sortir, il gratifia la bonne vieille de dix ducats d'or, l'engageant à servir fidèlement sa maîtresse et lui promettant d'être toujours prêt à l'obliger : la vieille, qui n'avait jamais eu tant d'or entre les mains, le remercia beaucoup et fut tout à fait contente. Lattanzio, rentré chez lui, se mit à dormir, car il avait chevauché toute la nuit.

Les affaires marchèrent de telle sorte que pendant toute une année Lattanzio

alla souvent coucher avec sa Dame, et tous deux se donnaient le meilleur temps du monde. La Commère eut par ce moyen force ducats de Lattanzio, qui lui promit aussi de prendre son fils pour page quand il serait grand.

Il y avait un an à peu près que nos deux amants jouissaient l'un de l'autre, comme je l'ai dit, si bien que leurs plaisirs, ayant commencé en Carnaval, avaient duré jusqu'au Carnaval suivant. Tout à coup le mari de Caterina se mit en tête, je ne saurais dire à quelle occasion, que, puisqu'il couchait si rarement avec sa femme, elle devait avoir quelqu'un pour cultiver à sa place son jardin et pour l'arroser plus souvent qu'il ne l'aurait voulu. Cela le rendit jaloux (il ne savait trop pourquoi); il se mit à rester chez lui plus que d'habitude, la nuit surtout, ce qui ne plaisait guère à nos deux amoureux. Quand vint le Carême, le mari prit la résolution d'écouter, s'il le pouvait, la confession de sa femme. Sa décision prise, il alla à Santo-Angelo trouver le Religieux au-

quel il savait que Caterina se confessait d'ordinaire; il lui parla de choses et d'autres, entra dans sa familiarité, et cultiva si bien ces relations, que le Moine, trahissant son devoir, se laissa prendre et éblouir par les promesses, au point d'offrir au mari une place auprès de lui dans le confessionnal, quand il devait entendre la confession de sa femme. Cela convenu, le jaloux donna au Religieux une poignée de ducats, que celui-ci reçut dans un pan de son froc, pour ne pas y toucher de la main, et attendit patiemment que sa femme allât à confesse.

La Dame avait l'habitude de faire prévenir un jour d'avance son père spirituel; le jaloux le savait, et il dicta au Moine les questions qu'il devait adresser. Le jour venu, Caterina monta en voiture après dîner, et se rendit à Santo-Angelo où déjà son mari était arrivé. Elle fit aussitôt appeler le bon Père, et entra dans un de ces petits cabinets disposés pour entendre la confession. De l'autre côté, saisissant l'occasion, et s'arrangeant pour n'être pas vus, en-

trèrent le misérable Moine et ce mari, fou de jalousie, qui venait chercher là ce qu'il aurait bien voulu ne pas trouver; ils entrèrent, dis-je, dans l'autre compartiment. La confession commença; on en vint à parler du péché de luxure, et la Dame confessa celui qu'elle commettait avec son amant. — « Oh! oh! » ma fille, » s'écria le scélérat de Moine, « ne t'en ai-je pas reprise vigoureuse- » ment l'année dernière, et ne m'as-tu » pas promis que tu ne le ferais jamais » plus ? Voilà donc comment tu tiens tes » promesses ? — Mon père, » répondit la Dame, « je n'ai pas su et je n'ai pas pu » faire autrement; la cause de tout cela, » c'est la méchante vie de mon mari, » qui me traite comme vous le savez, et » comme je vous l'ai dit les autres fois. » Je suis une femme de chair et d'os » comme les autres, et, voyant que mon » mari ne s'est jamais soucié de moi, je » me suis pourvue le mieux que j'ai pu. » Au moins fais-je en sorte que mes » affaires sont secrètes, tandis que celles » de mon mari sont la fable du public;

ment fit beaucoup de bruit, et attira un grand concours de peuple. Le mari s'en alla je ne sais où, et, peu de temps après, se réfugia sur le territoire de Venise, où il chercha à faire sa paix avec ses beaux-frères. Mais, un jour qu'il était à la chasse, ceux-ci le firent tailler en pièces.

Voilà donc ce qu'amena, de la part d'un mari, le désir effréné d'apprendre, par des moyens malhonnêtes, ce qu'il ne devait pas savoir, et quel résultat eut la scélératesse d'un mauvais Religieux qui, à ce que m'a certifié quelqu'un qui devait le savoir, fut mis dans un *in pace*, de quelle sorte de paix nous garde tous Notre-Seigneur Dieu!

FIN

DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

Pages

AVERTISSEMENT v

VIE DE MATTEO BANDELLO, écrite par le Comte Giammaria Mazzuchelli 1

A très-haut et très-illustre Signor, Messire Alberigo Cibo Malaspina, Marquis de Massa. 16

PREMIÈRE PARTIE

Le Bandello aux aimables et bienveillants lecteurs. 23

Le Bandello à la très-illustre et vertueuse Dame la Signora Ippolita Sforza e Bentivoglia . . . 27

NOUVELLE PREMIÈRE. — *Les Noces sanglantes.* — Buondelmonte de' Buondelmonti se fiance à une jeune fille; il la quitte pour en épouser une autre, et il est assassiné. 37

Le Bandello à l'illustrissime et excellentissime Signor Prospero Colonna, lieutenant général pour l'Empereur en Italie. 50

NOUVELLE II. — *Le Sénéchal.* — Ariabarzane, Sénéchal du Roi de Perse, veut surpasser son maître en courtoisie; il en résulte divers incidents. 52

Le Bandello au très-gracieux Seigneur le Signor L. Scipione Attellano 121

NOUVELLE III. — *Pain pour fouace.* — Mauvaise farce d'une Dame à un gentilhomme, qui la lui rend au double. 125

Pages

Le Bandello à l'illustrissime et excellentissime Signora Isabelle d'Este, Marquise de Mantoue. 152

Nouvelle IV. — *La Comtesse de Cellant.* — La Comtesse de Cellant fait assassiner le Comte de Masino et elle a la tête tranchée . . 158

Le Bandello à vaillant Seigneur le Signor Francesco Acquaviva, Marquis de Betonto. . 177

Nouvelle V. — *Le Mari jaloux.* — Bindoccia berne adroitement son mari qui était devenu jaloux. 181

Le Bandello à très-vaillant Seigneur le Signor Cesare Fieramosca, lieutenant de l'illustrissime Seigneur Prospero Colonna. 232

Nouvelle VI. — *La bonne Confession.* — Le Porcellio, Romain, s'amuse à se moquer d'un Moine auquel il se confesse. 235

Le Bandello à l'illustre Signora Camilla Gonzaga, Marquise de la Tripalda. 252

Nouvelle VII. — *Baudouin et Judith.* — Baudouin de Flandre s'empare en mer de Judith de France et l'épouse 256

Le Bandello à l'illustrissime et révérendissime Monseigneur Pirro Gonzaga, Cardinal. . . . 278

Nouvelle VIII. — *Giulia de Gazuolo.* — Giulia de Gazuolo, après avoir été violée, se jette et se noie dans l'Oglio. 282

Le Bandello au magnifique Messire Lancino Curzio, philosophe et poète 298

Nouvelle IX. — *La Trahison du Moine.* — Un jaloux entend la confession de sa femme par le moyen d'un Religieux; puis il la tue. 304

Paris. — Imp. Motteroz, 54 bis, r. du Four.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

CANCELLED

BOOK DUE WIN
590
DEC 5

DUE JUN 1 A 38

DUE MAR 68 H
1692634

3488402

CANCELLED

AUG 31 '71 H